

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

DE

SATURNIN FARANDOUL.

# LES

# QUATRE REINES.

A. ROBIDA.


CROM A BOO
Carton Library

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

DE

SATURNIN FARANDOUL

---

# LES

# QUATRE REINES

744-82—IMPRIMERIE D. BARDIN ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES DE SATURNIN FARANDOUL

# LES QUATRE REINES

TEXTE ET DESSINS

PAR

A. ROBIDA



PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT.

LIBRAIRIE M. DREYFOUS
FAUBOURG MONTMARTRE, 13.



# TROISIÈME PARTIE

## A TRAVERS L'AFRIQUE

## LES QUATRE REINES

### I

Le bateau casserole.
Les Niams-Niams manifestent l'intention de manger du Farandoul bouilli.
Émotion dans le monde savant.
Arrivée triomphale chez les Makalolos.

*Surprise nocturne sur les bords du N'kari.*

Gondokoro, 26 octobre.

A Monsieur le Président de la Société de Géographie, à Paris, boulevard Saint-Germain.

Monsieur le Président,

Vous avez dû voir, par mes derniers rapports, que je commençais à désespérer de retrouver les traces de Saturnin Farandoul, perdu en plein cœur de l'Afrique. Tous mes efforts, toutes mes fatigues, tout avait été inutile ; nul indice du passage du célèbre voyageur n'avait pu être relevé dans les contrées qui avoisinent l'Albert-Nianza. Je vous ai longuement expliqué comment j'avais pu le suivre jusque-là. Le bateau de fer construit pour lui aux usines d'Indret, transporté secrètement à Marseille et embarqué pour Alexandrie, avait été mis à l'eau au Caire. A la première cataracte du Nil, j'ai retrouvé les Nubiens qui l'avaient transporté sur leurs épaules, à la deuxième également ; plus loin, il avait été rencontré par des caravanes, etc., etc.

C'est seulement à Khartoum que les vraies difficultés commencèrent. A partir de là, nul indice, nulle trace ; depuis dix mois, j'explorais inutilement le Yambokalfa, le Bertat, le Deuka, le pays des Makarakas, les lacs Albert-Nianza et Victoria-Nianza. Personne ne l'avait vu. Avait-il péri dans un des nombreux rapides du fleuve africain ? Avait-il été massacré par quelque tribu inconnue ? Toutes les suppositions étaient permises.

Malgré les périls de l'entreprise, malgré les guerres féroces qui désolent ces contrées, j'allais me diriger vers le lac Tanganyika pour y poursuivre mes recherches, lorsqu'une nouvelle terrible et malheureusement trop certaine, hélas ! vint nous frapper à Gondokoro : Farandoul a été mangé par les Niams-Niams ! ! !

Le doute, hélas ! n'est plus possible ! Voici comment la nouvelle nous est parvenue. Une caravane arrivant hier des bords de l'Albert-Nianza, j'adressais sans espoir quelques questions aux nègres porteurs lorsque, à la description du bateau de fer, au portrait que je fis de Farandoul, un de ces hommes, grand et vigoureux Niam-Niam, répondit par une exclamation et se frotta joyeusement le ventre en faisant claquer ses mâchoires.

— Tu l'as vu ? lui dis-je, par l'organe de mon interprète.

— J'en ai mangé ! répondit-il en renouvelant sa pantomime. C'était un homme bon, très-bon !

Bouleversé par l'étonnement et la colère, j'eus de la peine à reprendre

mon calme pour adresser de nouvelles questions à l'horrible anthropophage. Hélas! hélas! on ne peut plus conserver le moindre espoir; comme nous paraissions douter de la véracité de notre Niam-Niam, il parut froissé et fit venir deux de ses camarades, qui avaient aussi goûté de l'infortuné voyageur.

C'est fini! Farandoul est perdu pour la science, ses nombreux amis n'ont plus qu'à le pleurer! Je frémis en pensant au désespoir que cette nouvelle va porter dans le cœur du lieutenant Mandibul!

Ma mission étant ainsi malheureusement terminée, dès aujourd'hui je commence mes préparatifs de retour.

EUSÉBIN DE SAINT-GOMMER.



*Reproches cruels aux anthropophages.*

*P.-S.* — Bien entendu, j'ai fait aux Niams-Niams tous les reproches mérités par leur coupable conduite, je leur ai dit qu'à mon retour je les vouerais au mépris de l'Europe civilisée, dans tous les journaux et recueils scientifiques, dans les Académies et autres Sociétés savantes. Les misérables pleuraient, mais j'ai été implacable, et j'ai poursuivi plus sévèrement encore mon admonestation.

E. DE St-G.

Nous n'entreprendrons pas de décrire l'émoi que jeta dans le monde savant la lettre de l'envoyé de la Société de Géographie. Nous remonterons quelques mois dans le passé, et nous verrons de quels terribles événements l'Afrique centrale avait été le théâtre. . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est onze heures du soir, l'air est pur et frais, le thermomètre ne mar-

que plus que 40 degrés au-dessus de zéro, après avoir oscillé entre 50 et 55 à l'ombre. Nous sommes sur les bords d'un large cours d'eau, un fleuve royal resplendissant majestueusement à la clarté de la lune et reflétant comme une carte astronomique les étoiles, ces innombrables réverbères célestes qui scintillent à la voûte azurée.

Des arbres gigantesques s'arrondissent en masses confuses sur les bords du fleuve ou se dressent comme de hautes colonnettes terminées par un éventail de feuilles ; ces arbres sont le baobab aux mille branches géantes, une forêt à lui tout seul, les palmiers, les dattiers, les roniers, les mangliers, etc., etc.

Cette terre, à la végétation énorme et furibonde, est la terre africaine; nous sommes sur les bords du N'kari, non loin du lac Albert-Nianza, dans une région à peine effleurée par les Livingstone et les Stanley. Sur la rive, un immense feu, un vrai bûcher est allumé, devant lequel s'agitent des centaines d'ombres noires, dansant et gesticulant; d'autres ombres percent les groupes apportant encore au brasier des masses de branchages. La forêt, illuminée par les longues flammes, prend des apparences de plus en plus fantastiques; devant l'énorme brasier, les nègres roulent avec de grands efforts une masse étrange dont on ne distingue qu'imparfaitement la forme.

Enfin, les nègres s'étant écartés, cette masse devient visible, c'est un petit bateau de fer, de construction bizarre, entièrement fermé d'une couverture de métal.

Les nègres, qui probablement épiaient sa marche sur le fleuve, l'ont surpris au mouillage ; trouvant les panneaux fermés, ils les ont grossièrement assujettis avec des cordes et, sans bruit et sans secousses, ils l'ont tiré de l'eau et traîné sur le sable.

Ils ont glissé sous la coque du bateau des amas de feuilles et de bois sec, le feu a été allumé et le silence, religieusement gardé jusque-là, s'est changé en un infernal concert.

Les tams-tams résonnent, les nègres hurlent, et dans le lointain les lions rugissent de terreur.

Un sorcier chante :

L'homme blanc est enfermé dans son bateau!

L'homme blanc va cuire, il est bon, très-bon.

Les Niams-Niams vont se régaler avec l'homme blanc!

Que va-t-il se passer? A quelle scène d'anthropophagie inexcusable

allons-nous avoir la douleur d'assister? On l'a deviné, c'est notre Farandoul qui se trouve enfermé dans ce bateau de fer, gigantesque casserole mise sur le feu par une bande de gastronomes Niams-Niams! L'infortuné va donc périr, dans toute la force de sa jeunesse, loin de ses amis, loin de Mandibul!

Quel misérable destin pour cet homme héroïque! périr par la cuisson! après avoir si brillamment occupé la scène du monde, disparaître obscurément dans des estomacs de Niams-Niams! Pénétrons dans le bateau casserole et voyons comment il supporte son supplice.



*Le bateau casserole.*

Farandoul est seul dans son bateau. En proie à une misanthropie farouche depuis son retour d'Amérique, le cœur ulcéré par tous les chagrins à lui causés par sa rencontre fatale avec sir Philéas Fogg et Passepartout, Farandoul a voulu fuir les hommes; sans mettre même son ami Mandibul dans la confidence, il s'est fait construire un bateau à vapeur tout en fer, une vraie carapace qui s'ouvre et se ferme à volonté. Avec ce bateau, qu'il a nommé le *Solitaire*, Farandoul est parti pour explorer l'Afrique centrale avec l'espoir d'arriver à calmer les angoisses de son cœur au milieu d'un tourbillon de périls et d'aventures.

Ce soir, après avoir trouvé un mouillage pour son *Solitaire* dans une anse tranquille du N'Kari, il a fermé son bateau et s'est endormi. Son esprit s'est reporté au temps de ses premières aventures avec les singes en

Océanie, il s'est retrouvé au milieu de sa famille adoptive, avec ses frères les jeunes singes, puis il s'est vu marchant à la conquête de l'Australie, il a revu Mysora, la jeune Malaise, l'infortunée victime de M. Croknuff... un sourire angélique éclairait son scaphandre....

Tout à coup Farandoul bondit hors de son cadre, une vive sensation de chaleur venait de le réveiller en sursaut. Enfin voilà donc un de ces périls qu'il demandait pour se retremper dans l'action ! Un seul coup d'œil aux petits hublots de sa cabine suffit à notre héros pour reconnaître la situation. Le *Solitaire* est sur le feu, les nègres entonnent leurs chants de triomphe en attendant le moment de manger leur victime.

Il n'y a pas un moment à perdre, le danger est immense, le bateau s'échauffe rapidement. Farandoul essaye d'ouvrir les panneaux, les Niams-Niams les ont assujettis avec des cordes ; un nègre, monté sur le bateau, verse par les trous des panneaux des calebasses pleines d'eau que lui passent ses camarades. Farandoul comprend qu'on veut le manger bouilli !... La chaleur devient de plus en plus vive, il faut en finir. Il se précipite sur une caisse de feux d'artifice emportés par lui pour s'offrir une illumination des ruines de Thèbes à son passage en Égypte et dont il n'a pas fait usage par suite de sa mélancolie.

Il dispose vivement tous ses soleils et toutes ses fusées dans les ouvertures pratiquées pour l'aération du bateau et d'un seul coup il fait partir le feu d'artifice ; en même temps il se précipite la hache à la main sur un des panneaux, tranche toutes les cordes et se dresse comme une statue au milieu des feux de Bengale sur la plate-forme du bateau.

L'explosion des pétards, le sifflement des fusées, le tournoiement des soleils ont épouvantablement surpris les Niams-Niams ; les chants ont cessé brusquement, les tambourins ont été jetés et tous ceux que la terreur n'a pas renversés se sont lancés à corps perdu dans toutes les directions avec des hurlements de terreur.

Farandoul a sauté sur le sol au milieu de quelques Niams-Niams étendus la face contre terre ; saisissant un bâton, il a rapidement éparpillé les tisons du brasier et préservé le *Solitaire* de tout danger immédiat.

Près de lui, les Niams-Niams n'osaient bouger, Farandoul leur semblait un dieu terrible apparu pour les exterminer; ayant besoin de leurs bras pour renflouer son bateau, notre héros leur administra quelques coups de bâton pour les forcer à se remettre sur leurs jambes. Cette légère volée eut l'effet d'une pile voltaïque et les fit se relever avec des mouvements de

grenouille; d'autres coups de bâton leur firent comprendre ce que le dieu attendait d'eux, si bien, qu'au bout de quelques minutes, le *Solitaire*, encore brûlant, fut remis à l'eau; pendant que Farandoul se réinstallait, les Niams-Niams, ayant repris assez de courage pour fuir, s'élancèrent sous les arbres pour aller mêler leurs hurlements à ceux de leurs frères.

Au moment de gagner le large, Farandoul n'en vit plus qu'un seul sur la berge, c'était un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui, frappé par une fusée, s'était cru mort et, pendant toute cette scène, était resté aplati sur le sol.



*Canot de guerre niam-niam*

Farandoul eut pitié de sa terreur; il le releva, l'amena à bord du *Solitaire* et lui fit avaler un cordial. Le petit Niam-Niam osa enfin lever les yeux sur le terrible homme blanc et trouva assez de force pour répondre à ses questions.

Farandoul avait appris quelques mots de la langue des Zoulous, que comprennent à peu près tous les riverains du lac Albert-Nianza, il réussit à tirer quelques renseignements du petit Niam-Niam.

Il apprit que la troupe vorace qui avait eu la pensée de le faire cuire dans son bateau, faisait partie d'un corps d'armée niam-niam, en ce moment en expédition de ravitaillement chez les Makalolos.

Le mot ravitaillement fit lever la tête à Farandoul.

— Oui, reprit le petit Niam-Niam interrogé, Makalolos bons, très-bons, les Niams-Niams ont grand estomac, toujours faim, et quand ils n'ont plus

prisonniers à manger, les Niams-Niams font la guerre, Niams-Niams bons guerriers, Makalolos bonnes guerrières, mais bonnes à manger aussi.

— Comment, bonnes guerrières?

— Oui, Makalolos, guerrières femmes, très-braves, mais très-bonnes! Et le petit Niam-Niam se mit à rire en montrant deux superbes rangées de dents aiguës.

Farandoul se souvint alors d'avoir entendu parler à Gondokoro des Makalolos, nation très importante, que l'on disait gouvernée par deux reines et défendue par des régiments de guerrières femmes. Il avait considéré les récits qu'on lui avait faits comme des fables ridicules, et voici que, pourtant, leur exactitude semblait démontrée. Il reprit donc ses questions et demanda au petit Niam-Niam où était situé le pays des Makalolos.

— Ici, répondit le jeune anthropophage. Niams-Niams tout près et Makalolos aussi, vont se battre demain sur le N'kari!

Et Farandoul, avec beaucoup de patience et d'adresse, réussit à tirer du petit Niam-Niam, son prisonnier, tous les renseignements désirables. Il apprit que les Niams-Niams étaient venus dans le pays des Makalolos sur trois cents canots de guerre, montés chacun par trente hommes, et que leur flottille se trouvait à quelques lieues sur le N'kari, arrêtée par une flotte makalolo presque aussi nombreuse.

Les Niams-Niams, auxquels il avait eu affaire, devaient, au point du jour, rejoindre la flotte niam-niam, prendre part à l'attaque des Makalolos et aux festins qui devaient s'ensuivre.

Farandoul n'hésita pas une minute, 9,000 Niams-Niams anthropophages se ruaient sur de braves guerrières pour ravitailler leurs cuisines, il fallait intervenir.

Immédiatement le *Solitaire* quitta l'anse fatale où il avait failli se transformer en casserole, et prit le milieu du fleuve.

Les derniers tisons du brasier des Niams-Niams achevaient de s'éteindre ; les plus courageux de ceux-ci, voyant le *Solitaire* s'éloigner, osèrent se rapprocher du rivage et trouvèrent dans les herbes brûlées le cadavre d'un de leurs sorciers mort de frayeur ; cette trouvaille les consola, ils feignirent de prendre le sorcier rissolé pour l'homme blanc qu'ils avaient rêvé de se mettre sous la dent, et le dévorèrent de bon appétit. Ceux qui survinrent plus tard eurent les restes; c'est probablement un de ces derniers qui porta la nouvelle de la mort de Farandoul à Gondokoro, nouvelle que M. de Saint-



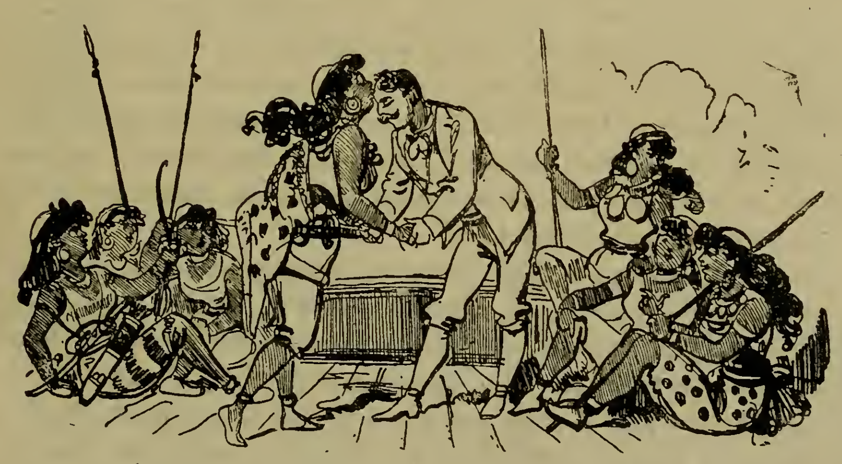
LES NIAMS-NIAMS DANSANT DEVANT LE BUCHER DE FARANDOUL.

Gommer, envoyé par la Société de Géographie à la recherche de Farandoul, transmit à l'Europe attristée.

L'équipage du *Solitaire* se trouvait porté à deux hommes, Farandoul ayant gardé le petit Niam-Niam comme mousse.

Celui-ci, en le voyant allumer les fourneaux, avait eu encore une peur terrible et s'était cru destiné à paraître à l'état de grillade au déjeuner de l'homme blanc, mais, bientôt rassuré, il avait repris sa gaieté et son bavardage.

Le N'kari est un immense fleuve qui va se jeter, après avoir décrit bien des détours et arrosé bien des contrées inconnues, dans le Congo, ou plutôt c'est une des branches du Congo comme le Zaïre et le Bankoro. Vers le matin, le *Solitaire* aperçut à quelques kilomètres la flotte niam-niam en train de se déployer dans le fleuve, large à cet endroit de près de 1,500 mètres; un peu plus haut, se distinguait la flotte des Makalolos rangée en bon ordre sur la rive gauche.



*Échange de politesses entre Farandoul et les guerrières makalolos.*

Un grand bourdonnement de chants et de tambourins de guerre s'entendait malgré la distance sur la flotte niam-niam, il était évident que l'attaque allait commencer; un peu plus loin, les canots makalolos se mettaient en mouvement pour faire face à l'ennemi. Farandoul obliqua sur la rive droite pour dérober aussi longtemps que possible ses mouvements aux Niams-Niams et doubla ses feux. En dix minutes, le *Solitaire* dévora trois kilo-

mètres, cinq cents mètres à peu près le séparaient des deux flottilles, les Niams-Niams remplissaient les airs de leurs cris de guerre, du fracas de leurs grands tambourins, neuf mille gosiers hurlaient à perdre haleine ; cela produisait une symphonie puissante auprès de laquelle tous les chœurs à grand orchestre de nos opéras paraîtraient de simples roucoulements.

En même temps les premières volées de flèches furent échangées, les canots niams-niams firent force de rames et ceux de l'aile gauche touchèrent bientôt à l'aile droite des Makalolos.

Le *Solitaire* bondit sur les eaux, lancé à toute vapeur. Avant que les Niams-Niams, tout entiers à l'attaque, eussent pu reconnaître l'ennemi qui les menaçait, le bateau de fer était sur eux, et traversait leurs lignes comme un boulet, broyant les canots, coupant en deux les barques qu'il attaquait par le travers et renversant tout sur son passage.

Quand il fut parvenu à l'aile gauche, à la grande terreur des Makalolos eux-mêmes, le *Solitaire* vira de bord et revint sur la flottille niam-niam ; les canots qui n'avaient pas été atteints faisaient force de rames pour fuir, le *Solitaire* passa encore au milieu d'eux, éventrant tout ce qu'il rencontrait ; aussitôt les Niams-Niams, dans la plus complète déroute, s'éparpillèrent pour fuir. L'affaire n'avait pas été longue, en cinq minutes les chants de victoire s'étaient changés en hurlements de détresse ! une centaine de canots à peine étaient intacts, les débris des autres surnageaient sur le fleuve et les Niams-Niams, accrochés aux planches ou nageant en détresse, étaient recueillis et faits prisonniers par les Makalolos.

La leçon donnée aux Niams-Niams lui paraissant suffisante, Farandoul revint à petite vapeur vers les Makalolos. Ceux-ci, effrayés d'abord et ne comprenant rien à ce secours inattendu, se rassurèrent en voyant le *Solitaire* s'arrêter devant leurs lignes et un homme paraître sur le pont du bateau.

Une barque plus belle et plus grande que les autres se détacha de la ligne et vint joindre le *Solitaire*. Elle était conduite par une vingtaine de rameurs hommes, derrière lesquels se tenaient fièrement debout vingt guerrières armées de grandes lances, d'arcs et de poignards, couvertes de colliers, de bracelets et de plaques de cuivre et brandissant de larges boucliers de cuir ornés de plaques et d'étoiles de métal. L'une d'elles, qui paraissait être la générale ou l'amirale, sauta légèrement sur le pont du *Solitaire* et tendit la main à Farandoul en prononçant quelques mots dans une langue inconnue.

— Il n'y a pas de quoi, répondit notre héros, sans avoir compris un seul

mot de la harangue; vous êtes charmante, chère madame, et je suis heureux d'être arrivé à temps pour vous empêcher de faire connaissance avec les cuisiniers niams-niams!

La guerrière réfléchit quelques minutes et reprit en langage zoulou que comprenait notre héros :

— Merci, homme blanc ! tu as sauvé la nation makalolo d'un grand péril et la nation makalolo t'aime ! Viens avec nous à Makalolo notre ville, pour que nous montrions à nos reines l'homme qui a secouru leurs guerrières dans le péril !

Farandoul s'inclina. La guerrière lui serra la main, l'embrassa sur le front et sur le nez suivant l'usage makalolo et lui tendit ensuite son front pour qu'il lui rendît son embrassade. Cela fait, elle fit un signe et les guerrières de son canot, qui formaient l'état-major de la flotte, montèrent sur le bateau de fer pour présenter de la même façon leurs civilités à notre héros.

Farandoul prit à son tour la parole en zoulou.

— Braves guerrières, dit-il, je suis confus en vérité de tous vos éloges, je n'ai fait dans tout ceci que mon devoir

*Commencement d'une bataille navale sur le N'kari.*

d'homme civilisé! Je souhaite que la leçon profite aux Niams-Niams et qu'ils renoncent désormais à toute expédition de ravitaillement chez vous. Maintenant, me voilà prêt à vous suivre. Je serai charmé de visiter votre capitale et de rendre mes hommages à vos reines.

Pendant tout ce colloque, le petit Niam-Niam se voyant entre les mains des ennemies de sa race, n'avait pas osé sortir de la cale de peur d'être embroché par les lances des guerrières; mais Farandoul étant descendu lui donner des ordres, force lui fut de se montrer. Il parut sur le pont portant un plateau chargé de rafraîchissements, et, sans lever les yeux, vint les offrir aux Makalolos.

Les guerrières s'étaient assises en cercle sur le pont, les jambes croisées; pendant qu'elles dégustaient la limonade, Farandoul leur offrit de passer en revue leur flotte sur son bateau, la générale aquiesça par un signe de tête et le *Solitaire* se remit en mouvement.

Les canots makalolos, rangés sur trois lignes, accueillirent avec de grandes acclamations le petit vapeur, les rameurs levaient leurs rames en l'air et les guerrières brandissaient leurs lances ou frappaient en cadence avec leurs armes sur les boucliers, faisant tinter les anneaux et les plaques de cuivre.

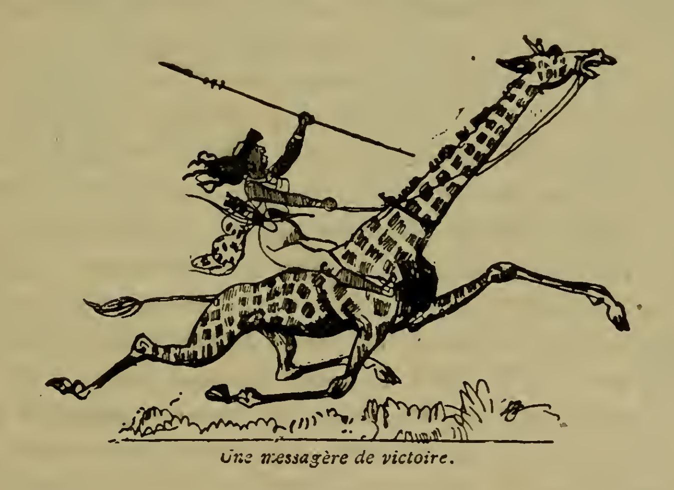
La belle tenue de toutes ces guerrières frappa Farandoul; dans chaque barque, gouvernée par des rameurs hommes, se tenaient dix guerrières armées d'arcs et dix autres armées de lances; à l'arrière, sur une petite plate-forme, une guerrière, plus richement harnachée, dirigeait les mouvements des rameurs et des combattantes. Beaucoup de ces femmes, malgré leur couleur, étaient d'une grande beauté; leurs cheveux, assez longs, étaient plutôt crêpés que laineux, leur nez, loin d'être aussi épaté que ceux des pures races nègres, possédait une élégante courbure, et leurs manières, enfin, ne manquaient pas d'une certaine grâce naturelle alliée à des allures de haute énergie.

A l'aile gauche, une autre barque amirale rejoignit le *Solitaire*, une guerrière de distinction monta sur le bateau, il y eut échange de nouvelles civilités et de nouveaux rafraîchissements circulèrent.

Les deux guerrières commandant la flotte se nommaient, la première, Kalunda, générale de l'aile droite, et la seconde, Dilolo, générale de l'aile gauche. Farandoul apprit qu'elles étaient les deux futures reines des Makalolos, destinées à remplacer les deux reines en exercice à la première lune du printemps suivant.

Après avoir, au bruit des acclamations, passé en revue toute la flotte makalolo, après avoir été de nouveau félicité chaudement par les deux états-majors réunis, Farandoul fut invité à un grand déjeuner sur la plage. Quelques guerrières, montées sur des girafes agiles avaient été expédiées à Makalolo pour rassurer la population.

Après ce repas solennel, l'ordre fut donné à toute la flotte de reprendre le large. C'était un beau spectacle; au milieu du fleuve, trois cents barques, lancées par les bras robustes de leurs rameurs, volaient sur les eaux bleues; le *Solitaire* s'avançait en tête, monté par Farandoul et les deux générales, Kalunda et Dilolo. Une cinquantaine de barques niams-niams capturées suivaient portant les prisonniers. Le chef niam-niam, grand et vigoureux



*Une messagère de victoire.*

vieillard, avait été amené à bord du *Solitaire* pour que Farandoul pût l'interroger.

Le vieux guerrier couvert de blessures avoua ingénument que les Niams-Niams n'avaient entrepris cette guerre que dans le but de manger les ennemis qu'ils pourraient prendre; il se croyait destiné à fournir un rôti aux cuisines makalolos et semblait trouver la chose toute naturelle. Farandoul le dissuada et lui dit que cette habitude épouvantable, particulière aux seuls Niams-Niams, était repoussée par tous les peuples.

Le vieux chef bondit :

— Vous, hommes blancs, vous faites la guerre dans votre pays, n'est-ce pas?

— Dame! de temps en temps, répondit Farandoul.

— Et vous pas manger les morts et les prisonniers?

— Jamais!

— Oh! fit le Niam-Niam avec horreur, vous pas faim, vous pas manger prisonniers, et vous faire la guerre!!... vous bêtes féroces!!!...

Et tournant le dos à Farandoul, le Niam-Niam indigné fit signe qu'il refusait d'entrer en conversation avec lui.

On arriva le soir à Makalolo, la capitale, assise sur la rive droite du N'kari; c'était un grand village assez bien bâti, composé d'un millier de grandes cases éparpillées au hasard, autour d'un édifice central, à la fois temple et palais.

La population, prévenue de la victoire de la flotte et de l'arrivée du puissant allié qui avait mis les Niams-Niams en déroute, se pressait sur les rives du fleuve où le débarquement s'opérait avec le plus grand ordre.

Au moment où les générales Kalunda et Dilolo mirent pied à terre avec Farandoul, un immense concert d'acclamations s'éleva dans la foule; une centaine de prêtres musiciens battirent avec frénésie les tambourins sacrés et firent un bruit d'enfer qui parut flatter énormément les oreilles musicales de la population. Puis des prêtresses, légèrement vêtues, s'en virent au-devant des vainqueurs dansant et frappant en cadence sur des plaques de cuivre. Après ce défilé, le grand prêtre et la grande prêtresse apportèrent, au milieu d'un religieux silence, une coupe de bois remplie jusqu'au bord de lait de zèbre aigri. C'était un grand honneur réservé ordinairement aux reines et aux générales. Farandoul vida la coupe jusqu'à la dernière goutte malgré le goût peu agréable de la boisson. La cérémonie était terminée; aussitôt, sur un signe de la générale Dilolo, une escorte d'honneur de cinquante guerrières vint se ranger derrière Farandoul. Pendant que la générale Kalunda s'en allait rendre compte des opérations aux deux reines, la générale Dilolo s'en fut installer Farandoul dans une grande case située au milieu des palmiers sur le bord du fleuve.

La générale Dilolo était une grande et superbe femme plutôt fortement bronzée que tout à fait noire; de longs cheveux, des yeux vifs, un nez d'un beau dessin, une bouche souriante, voilà pour la figure; le corps était celui d'une amazone souple et robuste quoique un léger embonpoint vînt accentuer les charmes de la belle générale; enfin cette plantureuse guerrière approchait de la trentaine, le bel âge pour les dames.

Farandoul commençait à s'intéresser à ces braves guerrières et à ce pays nouveau. De son côté la générale brûlait d'interroger l'homme blanc sur lui-



*La danse des prêtresses à Makaloto.*

même et sur sa patrie lointaine, on causa donc; la conversation roula sur Makalolo, sur l'armée, sur l'Europe, dont la générale entendait parler pour la première fois.

La surprise de la belle générale fut grande lorsqu'elle apprit que les femmes blanches n'allaient pas à la guerre et laissaient le sabre à leurs maris; Farandoul fut non moins étonné d'apprendre que sur tout le territoire makalolo, les hommes au contraire n'étaient rien que de bons agriculteurs, de bons artisans, tandis que les femmes gouvernaient tout, affaires de ménage et affaires de l'État. Il avait déjà vu que le métier des armes leur était réservé, il apprit encore que l'armée, parfaitement organisée, se composait d'environ vingt mille guerrières répandues en différents postes sur les frontières.

La générale lui fit en quelques mots comprendre l'organisation politique des Makalolos; la nation forme une sorte de République gouvernée par deux reines élues, choisies dans le corps des guerrières. Ces deux reines sont nommées pour cinq ans, elles ont au-dessous d'elles les deux futures reines, les générales de l'armée, qu'elles doivent initier aux affaires de l'État pendant le cours de leur règne.

Une estafette, accourue au grand galop de sa girafe, vint prévenir Farandoul que l'heure de la présentation aux reines était arrivée. En conséquence, notre héros, abandonnant à regret son intéressante conversation avec Dilolo, se dirigea, toujours accompagné de son escorte et de la générale, vers le palais des deux reines.

O sainte étiquette! tu règnes dans toutes les cours, même en Afrique. De longues formalités furent nécessaires, il y eut des échanges de politesses avec les gardes de Leurs Majestés, des présentations, des courbettes; il fallut embrasser sur le front et sur le nez tout le conseil des ministres composé de vieilles générales et de colonelles en retraite. Enfin, après avoir essuyé quelques discours et vidé encore une tasse de lait de zèbre avec la grande prêtresse, Farandoul pénétra dans la salle du Trône.

Les deux reines, assises dans l'ombre au fond de la salle, gardaient une immobilité majestueuse. Farandoul, arrivé au milieu de la salle, commença un discours en zoulou. Un éclat de rire joyeux l'interrompit, les deux reines s'étaient levées et avaient légèrement sauté en bas de l'estrade.

— Eh! mon cher, dit la première, laissez là votre patois!...

— Et parlons français, sapristi! fit la seconde.

Farandoul s'arrêta frappé d'étonnement; les deux reines des Makalolos étaient blanches!!!



*La générale Dilolo.*



*Le régiment des tirailleuses à autruches.*

## II

**Girafières et tirailleuses à autruches. — La sagesse de cinq cents reines.
Préparatifs d'un repas solennel.
Comment, après avoir bien fatigué la nation, Farandoul enleva les reines en exercice et les reines de la réserve.**

Non seulement les deux reines étaient blanches, mais encore elles étaient parisiennes !

La stupéfaction de Farandoul ne peut se peindre. Au cœur de l'Afrique rencontrer, dans une aussi haute situation, deux compatriotes, deux femmes ! Des Parisiennes régnant sur le trône des Makalolos, nation absolument inconnue du monde civilisé ! L'aventure était assez surprenante.

— Eh quoi ! mesdames, s'écria Farandoul remis de son étonnement, c'est donc vous que ces affreux Niams-Niams voulaient dévorer ? Ces gaillards avaient du goût, c'est une qualité que je dois leur octroyer à la vue de vos blanches épaules !... Je n'ai pas besoin de vous dire combien je m'applaudis d'avoir contribué à tirer votre peuple d'embarras ! Mais causons de vous, mesdames, vous êtes donc reines des Makalolos !...

— Ce n'est pas de naissance ! fit une des reines en montrant une rangée de dents éblouissantes.

— Non, dit l'autre, ce sont nos mérites qui nous ont valu cette haute position, nous sommes des élues du suffrage universel; nommées reines par les guerrières électrices, voilà quatre années que nous occupons le trône des Makalolos... Ah ! c'est toute une histoire, nous vous la raconterons... n'est-ce pas, Angélina ?

— Ah ! Sa Majesté s'appelle Angélina ?

— Oui, fit la seconde reine, Ma Majesté se nomme Angélina de Montdétour et ma collègue s'intitulait, à Paris, Caroline Gardenia.

Farandoul salua.

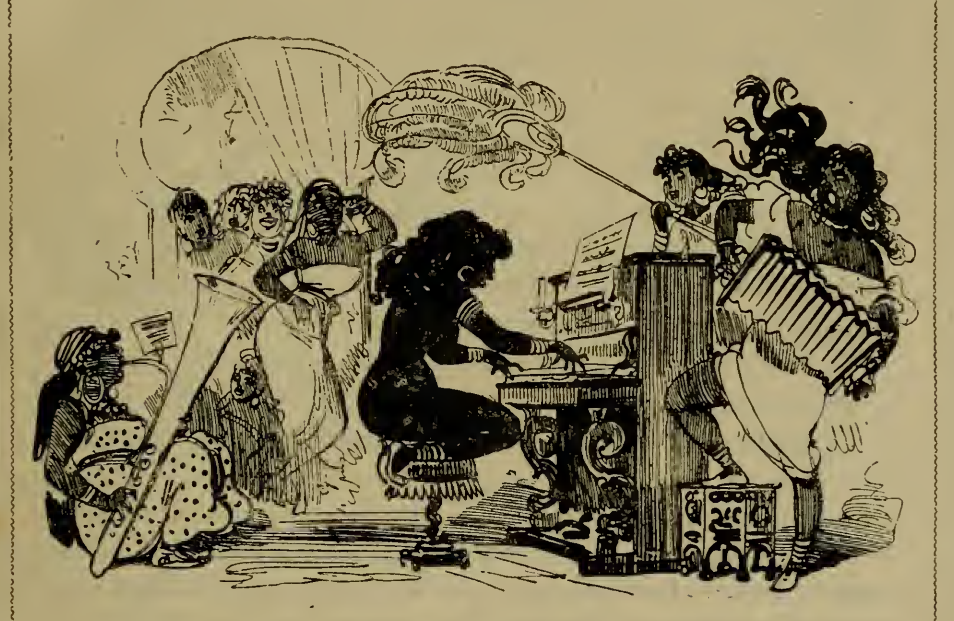
— Je suis persuadé, mesdames, que la nation makalolo ne pouvait mieux choisir, je suis curieux seulement de savoir comment vous avez été amenées à régner sur elle ?

— Voilà la chose, fit Angélina de Montdétour, Caroline et moi nous étions à Paris de simples artistes dramatiques, Caroline chantait aux Ambassadeurs les petites chansons à la mode : *Mon Oscar*, *la Fille du pharmacien*, vous savez :

De la pâte de jujube,
Je voudrais un mètr' cube,
C'est pour me jujuber,
Quand je suis enrhubé, etc., etc.

Quant à moi, je jouais dans *Rothomago*, c'est moi qui commandais les gardes; ça m'a beaucoup servi, car c'est ce qui a commencé mon éducation militaire ; donc, artistes dramatiques des plus distinguées, nous fûmes toutes deux engagées au théâtre du Caire pour jouer l'opérette... Quel succès, mon ami ! Le khédive nous distingua ! Nous passâmes dans son harem, oh mais ! épousées, monsieur, épousées ! odalisques favorites, rien que cela ! Nous ne fîmes l'ornement du harem que pendant cinq ou six mois; une intrigue des autres épouses nous renversa. Le sultan de Zanzibar ayant envoyé à notre seigneur et maître une douzaine de négresses, celui-ci ne voulut pas rester en reste de politesse avec son collègue et nous offrit en échange. A Zanzibar, nous fîmes bientôt la pluie et le beau temps, nous transformâmes la cour, les négresses apprirent à raboter le piano et à chanter les petits airs d'Offenbach, nous jouâmes l'opérette en famille. Un beau jour, et ici commencent les véritables aventures, nous sommes enlevées par des marchands arabes et emmenées en esclavage; les misérables nous traînèrent de pays en pays,

nous offrant à des rois nègres impossibles ! Un beau jour; nous voyant sur le point d'épouser un vieux roi niam-niam, nous prenons un grand parti, nous enlevons un dromadaire à nos Arabes, et nous filons tout droit devant nous; arrivées sur le territoire des Makalolos, les Arabes nous rattrapent; nous nous défendons bravement à coups de sabre, les guerrières makalolos accourent à notre secours et coupent avec dextérité les têtes de nos ennemis. Nous sommes bien reçues par elles et, en considération de notre belle



*Musique de chambre à Zanzibar.*

défense, on nous nomme toutes deux capitaines. A la parade comme en expédition, nous faisons admirablement manœuvrer nos guerrières, nous montons en grade, nous devenons générales, et bientôt, sans même avoir fait plus de six mois de stage avec les anciennes reines, par une dérogation à la constitution makalolo, nous montons sur le trône ! Voilà comment il se fait, monsieur, que nous avons aujourd'hui le plaisir de vous offrir l'hospitalité dans nos États. Maintenant, ce n'est pas tout, vous n'êtes encore qu'un simple particulier, cela ne suffit pas, il vous faut un grade... Caroline, quel grade donnons-nous à monsieur ?

— Pas de grade, répondit Caroline, c'est expressément défendu par la

constitution, monsieur est un homme et, par conséquent, ne peut même pas être caporal chez nous. Je connais mon code!

— C'est ennuyeux, reprit Angélina, cependant, si nous le faisions grand prêtre? Voulez-vous être grand prêtre?

— Non, non, répondit Farandoul en riant, je désire rester simple particulier; songez que je ne suis qu'un étranger de passage.

— Ah mais! s'écrièrent les deux reines, un instant, vous ne vous en irez pas, nous vous tenons, nous vous gardons! Songez que les Européens sont rares ici; nous n'avons qu'un mot à dire à nos générales pour vous faire fermer toutes nos frontières, vous resterez avec nous!

— Je suis donc prisonnier de vos charmantes Majestés!

— Non, non! Mais vous resterez avec nous, nous avons besoin de vous. Songez-y, l'État est menacé, les Niams-Niams peuvent revenir. Vous nous aiderez à mettre le pays sur un bon pied, nous ne sommes pas des souveraines pour rire, nous voulons laisser à nos successeurs un royaume intact, car hélas! nous aurons fini nos cinq ans bientôt, il faudra abandonner la couronne à Kalunda et Dilolo, les reines désignées pour nous succéder!

En disant ces mots, les deux reines soupirèrent tristement.

Angélina reprit :

— Caroline a des idées autoritaires, elle voudrait faire un coup d'État pour garder le sceptre, mais, je ne veux pas, je préfère revenir à Paris! J'aurai un hôtel aux Champs-Élysées, avec une couronne sur la grille, je verrai les Majestés de passage, je serai la cousine du Prince de Galles, je donnerai des fêtes, j'aurai des armes sur mes voitures, car vous savez, j'ai fait adopter un blason au Makalolo, une autruche sur champ d'azur, c'est très-distingué!

— Eh bien, moi, s'écria Caroline, je préférerais rester avec les Makalolos, je suis populaire chez mes sujets, et je m'y trouve bien; voilà ce que je ferais, comme les reines ne peuvent pas se marier je demanderais une révision de la constitution et...

En disant ces mots, Caroline regarda tendrement du côté de notre héros.

— Enfin, mesdames, s'écria Farandoul, rien ne me presse de partir, je reste donc dans vos États pour quelques mois. Je vous aiderai à protéger vos frontières contre tous les ennemis et peut-être mon expérience de la guerre ne vous sera-t-elle pas inutile.

Ceci arrêté, l'audience solennelle était terminée. Caroline frappa sur un tam-tam de cuivre; à ce signal les tentures de nattes s'ouvrirent et toute la cour pénétra dans la salle. Un grand repas officiel réunit toutes les fonctionnaires de la couronne et, la nuit venue, Farandoul fut en grande cérémonie reconduit à son habitation particulière.

Il y trouva son petit Niam-Niam déjà familiarisé avec les guerrières makalolos.

La popularité de notre héros ne fit que croître pendant les premiers temps de son séjour. Bien reçu, bien vu partout, il n'eut qu'à se louer des fonctionnaires de tout ordre et des guerrières de tout grade. Les générales



*Le ministre des cuisines et ses secrétaires.*

Kalunda et Dilolo s'en remettaient à lui pour toutes les questions militaires; une garde d'honneur l'escortait partout, et les deux reines elles-mêmes laissaient rarement passer deux heures sans l'appeler au palais, quand elles ne chevauchaient pas avec lui dans les immenses plaines boisées de la contrée sur des girafes légères, ou lorsque, toujours avec Dilolo et Kalunda, elles ne parcouraient pas les flots bleus du N'kari sur le *Solitaire* ou sur le canot royal.

Et quels repas homériques dans le palais! Le ministre préposé aux cuisines royales, le seul ministre masculin du Royaume, était sur les dents. Déjà de grandes réformes culinaires avaient été opérées chez les Makalolos: les reines d'autrefois se contentaient de vulgaires plats de fourmis noires au gratin, de sauterelles frites, de crocodile rôti, d'œufs de serpents en omelettes, mais les palais délicats des reines parisiennes s'étaient vite fatigués d'une

nourriture en si complet désaccord avec toutes les idées gastronomiques européennes et il avait fallu créer une cuisine nouvelle. Heureusement le ministre avait du génie, ce Vatel nègre se montra à la hauteur des circonstances.

Mais Farandoul n'était pas homme à passer ses jours dans l'inaction; de concert avec les autorités il s'occupa sérieusement du bonheur de la nation des Makalolos. Il fallait avant tout lui donner la sécurité pour l'avenir; Farandoul eut de longues conférences avec les générales Kalunda et Dilolo; il leur démontra l'excellent parti que l'on pouvait tirer, dans les immenses plaines makalolos, de corps de cavalerie régulièrement constitués, pour tenir tête, soit aux Niams-Niams, soit aux nègres du roi M'Tésa, ce puissant potentat du lac Tanganyika, visité par Livingstone et Stanley, ce monarque vaillant qui peut jeter sur ses voisins ou ennemis des armées de quarante mille hommes.

En conséquence, parmi les guerrières habituées à combattre à pied ou en barque, on choisit les guerrières d'élite pour en former des régiments de cavalerie. On eut bientôt deux mille guerrières à girafes solides et résistantes, et un corps de tirailleuses à autruches de deux mille cinq cents guerrières, cavalerie légère incomparable.

Rien n'était plus charmant comme coup d'œil que les manœuvres de ces régiments; les girafières avaient aussi fière tournure que nos vieux régiments de cuirassiers, et les tirailleuses à autruches, vêtues de cotonnade rouge, armées de grands arcs et de sabres arabes passés à la ceinture, semblaient d'étranges apparitions lorsqu'elles galopaient dans la plaine en lançant de côté leurs longues flèches à plumes bleues.

Quel succès à Longchamps ou à Vincennes, ces guerrières auraient obtenu, si jamais elles avaient passé les mers!

Le seul défaut des autruches était leur gourmandise bien connue; même en chargeant, elles ne pouvaient passer près d'un caillou bien luisant sans le happer gloutonnement au passage. Il en était de même de tous les objets d'équipement peu volumineux, à chaque instant on était obligé de venir au secours d'un de ces volatiles qui s'était mis dans un cruel embarras en essayant d'avaler le sabre de sa cavalière.

Farandoul s'était bien vite mis au courant des usages makalolos, il en avait appris la langue, et quand il n'était pas en promenade avec les deux reines blanches et les deux reines noires Kalunda et Dilolo, il aimait à causer philosophie dans le temple avec le grand prêtre.



LES DEUX REINES BLANCHES DES MAKALOLOS.

Cependant, la fin de l'année était venue. Le moment où les deux reines blanches devaient céder le pouvoir aux deux reines noires approchait. On se souvient que ce changement de règne devait avoir lieu à la première lune du printemps. On parlait déjà des grandes fêtes projetées pour donner de l'éclat à cette solennité; tous les Makalolos se promettaient d'assister, au moins comme témoins, au grand banquet officiel donné, sur la grande place de la capitale, aux nouvelles reines et aux autorités.

Un beau jour, le petit Niam-Niam amené par Farandoul, très au courant déjà des usages makalolos, s'en vint, tout rayonnant, trouver son maître, occupé aux préparatifs d'une grande chasse au lion.

— Qu'as-tu? lui demanda Farandoul, surpris de ses délirantes gambades.



*Niam-Niam content.*

— O maître! moi très content, très content! Moi encore jamais mangé blanches, moi va manger blanches! ô bonheur! très bonheur!

— Comment, petit misérable! tu vas manger blanches?

— Oui, et maître aussi, maître est invité et m'emmènera!

— Quelles blanches allons-nous manger?

— Les reines, maître sait bien! Oh! moi très bonheur! bonnes reines blanches!

— Voyons, explique-toi! Pourquoi devons-nous manger les reines?

— Maître sait bien! A la lune du printemps, reines blanches finies, générales Dilolo et Kalunda reines; grand repas sur la place et reines noires

manger reines blanches avec grand prêtre et nous! Oh! très bonheur! grand jour!

— Tu es fou!

— Non, maître! moi sait très bien, maître demander à Dilolo.

Farandoul, qui avait éclaté de rire aux premiers mots du petit Niam-Niam ne put empêcher, à la fin, une certaine inquiétude de se glisser dans son esprit. Il se souvint que plusieurs fois, devant lui, on avait fait allusion à ce repas solennel de la première lune du printemps dans des termes ambigus et avec certains sous-entendus mystérieux, auxquels il n'avait pas fait attention alors. Sans trop ajouter foi aux propos du petit Niam-Niam, il résolut pourtant de tirer l'affaire au clair, et s'achemina vers le palais pour interroger son ami le grand prêtre, organisateur de toutes les cérémonies.

Le grand prêtre le reçut à merveille. Il s'était pris pour notre héros d'une vive affection, et comme il se faisait vieux, rêvait d'en faire son successeur. Aussi voulut-il profiter de cette occasion pour initier Farandoul aux mystérieuses cérémonies quinquennales.

— O mon enfant! la sagesse de nos aïeux à établi chez nous de très sages coutumes; tu le sais, nous avons toujours quatre reines, deux en exercice et deux en réserve...

— C'est très ingénieux!

— Oui, si l'une des reines en exercice vient à nous manquer, une reine de la réserve la remplace, on en nomme une quatrième et tout continue à marcher sans secousse. Mais tous les cinq ans, à la première lune du printemps, les reines de la réserve occupent le trône à leur tour, et...

— Et...

— Et alors une longue série de fêtes commence dans Makalolo, les guerrières sont convoquées, sauf celles qui sont nécessaires à la garde du royaume, il y a de belles cérémonies que tu verras, mon fils, des danses sacrées par tout le corps des prêtresses. Les anciennes reines remettent leurs pouvoirs aux nouvelles; le soir du troisième et dernier jour de la fête, un grand repas officiel et diplomatique réunit toutes les principales fonctionnaires et les guerrières renommées. Tu es invité d'avance, mon cher enfant, à ce banquet solennel...

— Eh bien!

— A ce banquet solennel, pour obéir aux sages coutumes de nos aïeux, les deux nouvelles reines mangent les deux anciennes!



*Exercices des tirailleuses à autruches.*

Farandoul fit entendre une exclamation... Le Niam-Niam avait dit vrai!

— Cet usage est suivi depuis des siècles à Makalolo, poursuivit le grand prêtre avec solennité, et la nation s'en trouve bien; depuis plus de mille ans, nos reines se sont ainsi mangées les unes les autres, ce qui fait que toute la sagesse de cinq cents reines se trouve condensée dans le corps des deux reines en exercice. Certaines n'ont pas régné cinq années entières, quand le peuple murmurait et se montrait mécontent d'elles, ou lorsqu'une des deux reines de la réserve donnait de grandes marques de sagesse, on avançait l'époque du changement... admire, mon cher enfant, la sagesse de nos ancêtres! Les vieilles coutumes ont du bon, c'est grâce à elles que les Makalolos vivent heureux et dans un état de civilisation très-avancé, comme tu l'as pu voir!

Farandoul était atterré, le grand prêtre prit son silence pour de l'admiration.

— Mais, dis-moi, s'écria-t-il enfin, vos deux reines blanches ont donc aussi mangé celles qui les avaient précédées sur le trône?

— Certainement, s'écria le grand prêtre offensé, puisque je t'ai dit que la sagesse de plus de cinq cents reines se trouvait concentrée dans leur esprit, elles ont mangé les deux précédentes, qui avaient mangé les deux autres, et ainsi de suite en remontant le cours des années !

— Elles ne m'en ont pourtant rien dit !

— C'est que, dans leur sagesse, elles n'ont pas jugé à propos de t'en parler. Va les voir, mon fils, et interroge Leurs Majestés !

Farandoul s'abîma dans de profondes réflexions.

— C'est épouvantable ! se disait-il, quoi ! ces charmantes reines, la brune Caroline et la blonde Angélina, se sont livrées à l'anthropophagie ! Qui l'aurait cru ? Mais non, c'est impossible, elles ignorent le destin qui leur est réservé ! C'est à moi de les avertir et de les sauver ! allons !

Et il se dirigea vers l'appartement des reines. Pour se désennuyer, les deux reines faisaient des armes avec des sabres mouchetés. Elles sautèrent au cou de Farandoul.

Celui-ci calma d'un mot cet accès de gaieté.

— Pardon, mesdames, dit-il avec gravité. J'ai des choses sérieuses à vous demander ! Vous m'avez raconté les fêtes de votre couronnement, mais vous ne m'avez pas parlé du grand banquet du troisième jour...

— Ah ! les fêtes du sacre ? Vous verrez cela dans quelque temps; quant au repas, c'est un des meilleurs de mon existence, répondit Angélina, Brébant ne confectionne pas de petits plats aussi succulents !

Farandoul fit un geste d'horreur.

— Rappelez vos souvenirs, voyons, Angélina, Caroline, qu'avez-vous mangé ce jour-là ?

— Nous ne parlions pas alors la langue makololo assez couramment pour retenir le nom des plats, je sais seulement que c'est une chose particulière que l'on ne sert que dans des circonstances solennelles... Mais c'était exquis, n'est-ce pas, Caroline ?

— Oh ! ma chère ! c'était savoureux !

Nouveau geste d'horreur de Farandoul.

— Encore un mot, mesdames, et les reines à qui vous avez succédé, les avez-vous jamais revues ?

— Non, c'est vrai ! nous avons pensé qu'elles étaient froissées... Affaire d'amour-propre.

— Horreur, vous ne savez pas pourquoi vous n'avez jamais revu ces

malheureuses reines? Eh bien, je vais vous le dire, moi, c'est parce que, dans le grand repas du troisième jour, vous les avez mangées!!!

Les reines poussèrent deux cris aigus et tombèrent assises sur leurs nattes.

— Vous ignorez les fatales coutumes des Makalolos! Je viens seulement de les apprendre en causant avec le grand prêtre. Sachez donc que tous les cinq ans, les deux reines de la réserve mangent les deux reines en exercice, c'est un moyen imaginé par les anciens Makalolos pour conserver la sagesse de leurs reines... Donc ce n'est pas deux reines que vous avez mangées, c'est cinq cents reines!!!

— Anthropophages! sanglotait Angélina, j'ai mangé cinq cents femmes!



*Et la sagesse de nos cinq cents reines, qu'en fais-tu?*

— Ah! murmura Caroline, qui reprit ses forces la première, voilà donc pourquoi l'on disait toujours que nous réunissions à nous deux la sagesse de cinq cents reines! C'est ce qui faisait tant rire Angélina. Je comprends tout maintenant!

— Mais! s'écria Angélina bondissant tout à coup, et nous alors? Nous allons être mangées aussi! Kalunda et Dilolo vont nous dévorer!!!

Et les deux femmes s'évanouirent cette fois tout de bon.

Farandoul les fit revenir à elles par des soins empressés.

— Ne vous désolez pas, s'écria-t-il, je vous sauverai! Remettez-vous en à moi.

Les affaires du royaume souffrirent beaucoup de l'état d'agitation dans lequel la fatale nouvelle avait plongé les deux reines blanches. Pendant une quinzaine, elles n'eurent pas la force de s'occuper de quoi que ce fût, et il fallut que Farandoul les exhortât à ne rien laisser paraître de leur inquiétude, et à reprendre les conférences avec les ministresses et les générales.

— Encore quinze jours, leur dit-il, et je vous arrache au destin cruel qui vous menace.

Cependant, avant d'enlever ses souveraines à ce royaume tranquille et hospitalier, Farandoul résolut de demander au grand prêtre s'il n'y avait pas moyen de supprimer la vieille coutume des anciens Makalolos, et de réviser sur ce point la constitution. Il eut à ce sujet une longue conversation avec le digne vieillard, mais aux premiers mots de Farandoul, le grand prêtre fronça ses blancs sourcils.

— Que dis-tu là, mon cher enfant? Et la sagesse de cinq cents anciennes reines qui serait perdue de cette façon ! La pauvre nation makalolo, mal gouvernée, perdrait bien vite son antique prospérité avec des reines toutes neuves. On voit bien que tu es étranger !

— Mais, objecta Farandoul, dans les autres pays, dans cette Europe dont je vous ai parlé, les rois et les reines ne sont pas obligés de manger leurs prédécesseurs.

— C'est un tort, un grand tort ! Votre vieille Europe est-elle heureuse? Tout à fait heureuse? Non, n'est-ce pas, mon fils? Tu vois bien, introduis en Europe l'usage des Makalolos et, dans quelques siècles, on admirera la sagesse de vos monarques !

Farandoul retourna chez les reines qui l'attendaient anxieuses. Les reines de la réserve, Dilolo et Kalunda, étaient dans la salle du trône à causer avec les reines blanches des affaires du royaume.

— Rien à espérer du grand prêtre, dit Farandoul en français, il faut fuir, et le plus tôt sera le mieux, car l'heure solennelle approche !...

— Oui, les fêtes commencent dans huit jours !...

— Mais, s'écria Angélina, et Dilolo et Kalunda qui ne doivent plus nous quitter dans ces derniers jours?

— J'y ai pensé, il n'y a qu'un moyen, c'est de les enlever aussi ! Voici mon plan : ordonnez pour demain une grande revue des guerrières dans les plaines de l'ouest à quatre lieues de votre capitale, sur les bords du fleuve. Toute l'armée sera réunie, guerrières de la flotte, guerrières à autruches et à girafes; — nous fatiguons les guerrières et leurs montures par les exer-



*Grande revue des girafières.*

cices les plus variés, nous les ramenons à Makalolo et le soir même, quand elles seront hors d'état de nous poursuivre, nous fuyons avec mon bateau.

— Bravo! nous sommes sauvées!

Et Caroline et Angélina se jetèrent au cou de Farandoul. Kalunda et Dilolo, qui n'avaient rien compris à ce discours, firent de même et embrassèrent notre héros avec la même conviction. C'est que depuis longtemps, ses mérites personnels et ses talents guerriers avaient fait une si forte impression sur le cœur des deux générales, qu'elles s'étaient promis d'en faire leur premier ministre dès qu'elles seraient montées sur le trône. Le

lendemain fut un beau jour pour la nation makalolo et un jour de fatigue. Pendant que toutes les barques de la flotte, guidées par le bateau de Farandoul, descendaient le fleuve, les régiments de tirailleuses à autruches et les guerrières à girafes se dirigeaient au galop vers le champ d'exercices.

Les quatre reines et Farandoul étaient à bord du petit bateau à vapeur. Dès que l'armée entière fut réunie au lieu du rendez-vous, Farandoul fit ranger les guerrières en ordre de bataille sur la rive; les guerrières à girafes au centre par escadrons et les tirailleuses à autruches sur les ailes.

Cela fait, il donna ses ordres à la flotte. Les manœuvres navales commencèrent, les fronts des rameurs ruisselaient de sueur, mais les guerrières, brandissant frénétiquement leurs armes, les excitaient avec le manche de leurs lances. Les évolutions en cercle, les changements de front, les charges en ligne durèrent trois heures, sous un soleil ardent. Puis les tambours de guerre cessèrent de battre, la flotte s'arrêta. C'était le tour de l'armée de terre, toujours immobile sous les armes. Les quatre reines débarquèrent et montèrent à girafes, Farandoul les suivit laissant le bateau à vapeur sous la garde du petit Niam-Niam.

Le bruit de cinq cents tambours de guerre éclata soudain sur la rive et tous les régiments s'ébranlèrent. L'état-major voltigeait déjà au loin dans la poussière, les guerrières à autruches s'élancèrent à sa suite. Charges par pelotons, par escadrons et enfin éparpillement des tirailleuses. Les autruches haletaient; Farandoul, les voyant hors d'haleine, se tourna vers les guerrières à girafes et les fit tourbillonner à leur tour.

Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque Farandoul et l'état-major revinrent prendre position près de la rive pour le défilé. Les pauvres autruches se pressaient autour du petit Niam-Niam qui leur distribuait quelque nourriture. Les guerrières remontèrent vivement en selle et reprirent leurs rangs.

Les reines ne purent s'empêcher de battre des mains au défilé en admirant l'allure martiale des guerrières.

— Hélas! il va donc falloir les quitter! murmura Caroline, allons, je veux encore une fois embrasser mes braves colonelles!

Cependant l'armée entière avait repris la route de Makalolo, girafes et autruches trottaient dans la plaine et les barques de la flotte remontaient le N'kari.

La lune se levait comme on arrivait à Makalolo. Le bateau à vapeur,

toujours monté par Farandoul et les quatre reines, se rangea pour laisser passer la flotte. Quand la dernière barque eut été amenée à terre et que tous les équipages eurent débarqué, Farandoul fit un signe aux reines blanches.

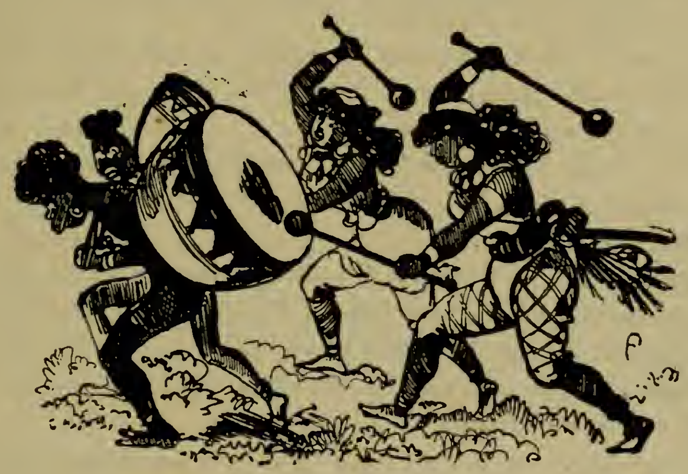
— C'est le moment, dit-il, mesdames, nous partons!

Et se penchant vers la cale :

— Allons, Niam-Niam, — c'est ainsi qu'il appelait le négrillon, allons! du charbon dans les fourneaux et vivement!

— Et maintenant, braves guerrières, adieu! adieu, brave nation makalolo!

Et avant que Dilolo et Kalunda eussent pu comprendre de quoi il s'agissait, le bateau vira de bord et reprit la route qu'il avait parcourue.



*Les tambours de guerre.*

De grands cris se faisaient entendre sur la rive, on courait, on s'interrogeait, mais quelques heures devaient s'écouler avant que la vérité fût connue et d'ailleurs la fatigue de l'armée entière, des rameurs, des autruches et des girafes rendait toute poursuite immédiate impossible.

Kalunda et Dilolo interrogeaient Farandoul.

— Cela veut dire que je vous sauve! répondit celui-ci dans la langue makalolo qu'il parlait déjà avec élégance, vous ignorez donc ce qui se tramait? Sachez que la nation makalolo, contente de ses reines blanches, voulait les conserver encore pendant cinq années, et que le grand prêtre, consulté, avait consenti à la condition que pour ne pas contrevenir tout à fait aux vieux usages, les deux reines blanches commençassent leur nou-

veau règne en mangeant les deux reines de la réserve; les reines blanches m'ont averti, et je vous sauve toutes les quatre!

Kalunda et Dilolo, épouvantées du péril qu'elles avaient couru, se laissèrent tomber dans les bras de Farandoul.

— Demain au point du jour, nous serons loin, s'écria Farandoul, ne craignez plus rien, ô reines blanches et noires, nous allons marcher à toute vapeur!

Il parlait encore lorsque la tête crépue du petit Niam-Niam se montra sur le pont.

— Maître! cria-t il, plus de charbon!

Farandoul bondit.

— Comment, imbécile, plus de charbon, la soute est pleine!

— Non, maître, soute vide!

Farandoul haussa les épaules et descendit sur ses talons. Il avait passé le matin même une grande revue de son bateau, et s'était assuré que la provision de charbon était à peine entamée.

Les quatre reines assises sur le pont entendirent tout à coup un grand cri dans la cale, et virent Farandoul sauter sur le pont en traînant le petit Niam-Niam par les oreilles.

— Plus de charbon, s'écria-t-il, il a dit vrai! et nous allons être poursuivis à outrance dans quelques heures! Voyons, petit scélérat! Qu'as-tu fait du charbon? la soute était pleine ce matin!

— Maître, c'est pas moi, c'est les autruches!

— Comment, les autruches?

— Oui, maître, les autruches des guerrières! ce matin, autruches fatiguées, faim, mangeaient cailloux, alors moi très-bon, j'ai donné charbon à autruches, autruches tout mangé, autruches contentes!

Farandoul se souvint alors qu'en revenant vers la rive du fleuve, à la tête des guerrières à girafes, il avait trouvé les autruches rassemblées autour du petit Niam-Niam. Plus de doute, le petit misérable avait distribué à ces volatiles gloutons tout le charbon de la soute. C'était fini, le bateau à vapeur avait les ailes coupées!

Les reines avaient compris, Dilolo et Kalunda tirèrent leurs sabres et montrèrent par gestes qu'elles étaient résolues à se défendre.

— Nous n'en sommes pas encore là, reprit Farandoul, ne désespérez pas encore, nous allons, en brûlant tout ce que nous pouvons brûler, essayer de mettre une bonne distance entre nous et vos sujettes.



*Farandoul et le rhinocéros.*

## III

**Poursuite à outrance.**
**Petites aventures de chasse et de pêche. — L'hippopotame à voile.**
**Longue discussion avec un rhinocéros embroché. — Une lettre de Mandibul.**

Pendant que les quatre reines se reposaient dans le salon, Farandoul et Niam-Niam gouvernaient le bateau. Le *Solitaire* était bon marcheur, mais ses fourneaux dévoraient le combustible. Farandoul réunit toutes ses ressources, toutes les râclures de la soute, tout le bois qu'il put arracher au bateau et tout cela put donner 9 ou 10 heures de marche à petite vitesse.

Au petit jour, on avait fait à peine une quinzaine de lieues; c'était peu! A cette heure, les guerrières devaient s'être mises à la recherche de leurs reines, sur leurs autruches reposées, et les guerrières de la flotte, pleines de rage, avaient dû s'élancer sur le fleuve. Il fallait à tout prix marcher encore!

Farandoul et les passagères descendirent à terre pour ramasser du bois

sec; les fourneaux furent rallumés, et le *Solitaire* reprit sa course. La provision de bois dura jusqu'à midi; il fallut redescendre à terre ; par malheur, le bois était rare, on dut se contenter de menus branchages et d'arbres verts; ce bois donnait plus de fumée que de vapeur, le Solitaire marchait mollement. Sa course fut encore ralentie par la rencontre d'une troupe d'hippopotames, lesquels, voyant le bateau naviguer lentement sur le fleuve, vinrent l'attaquer à coups de tête. Le soir, Farandoul, harassé de fatigue, dut encore aller abattre des arbres sur la rive. On ne fit guère plus de six lieues cette nuit-là. Les guerrières devaient approcher.

Aussi, avant de descendre à terre au matin, Farandoul inspecta-t-il prudemment la plaine ; quelques points blancs se distinguaient au fond de l'horizon ; Farandoul, avec sa lorgnette, reconnut une demi-douzaine de guerrières à autruches.

Que faire? avancer n'était plus possible, on n'avait plus de combustible et, avant que l'on eût abattu assez de bois, les guerrières devaient être sur les fugitifs ! Et la flotte qui ne pouvait être loin !

Farandoul n'hésita pas, il résolut d'abandonner le *Solitaire*, devenu inutile. Sans perdre une minute, il ramassa tout ce qui pouvait servir, provisions, munitions, bagages, en fit quelques paquets, et fit sortir tout le monde.

Les reines, emportées par une bouillante ardeur, voulaient combattre, mais Farandoul avait une autre idée ; il fit cacher tout le monde dans l'épaisseur du fourré et se blottit dans la soute au charbon, d'où il pouvait, par un petit trou, voir tout ce qui allait se passer.

Il était à peine enfermé que de grands cris poussés par les guerrières lui apprirent qu'elles avaient découvert le bateau, — elles arrivaient au galop, heureuses d'avoir reconquis leurs reines. Ces guerrières étaient au nombre de huit et formaient sans doute une avant-garde.

Cependant elles caracolaient sur la rive, étonnées du silence qui régnait dans le bateau; à la fin, préparant leurs armes, elles sautèrent à terre, attachèrent leurs autruches aux arbres et, après avoir bien inspecté les environs, se décidèrent à pénétrer dans le navire.

C'était ce qu'attendait Farandoul; dès qu'il les vit toutes les huit en train de fouiller le salon, il bondit hors de sa cachette, verrouilla vivement la porte du salon, monta sur le pont, rabattit les panneaux de fer et ferma complétement le bateau. — Cela fait, il poussa au large et conduisit le *Solitaire* au milieu du courant, qui l'emporta doucement.

Sans s'inquiéter des flèches que lui décochaient les guerrières par les hublots, il sauta à l'eau et gagna la rive à la nage; les reines avaient compris son plan et s'étaient déjà emparées des autruches des guerrières.

— Allons, en selle ! et à toute vapeur !

Au moment de quitter les bords du fleuve et de s'enfoncer dans la plaine, Farandoul jeta un dernier regard autour de lui, il aperçut le *Solitaire*, toujours emporté par le courant, et du côté de Makalolo, les premières barques de la flotte à deux ou trois lieues.



*On lança les autruches dans le fleuve.*

Par bonheur les autruches n'avaient encore que deux ou trois heures de course dans les jambes, elles détalèrent donc avec rapidité et mirent avant midi six ou sept lieues entre les fugitifs et le point où le *Solitaire* avait été abandonné.

Farandoul et ses compagnons firent une sieste de deux heures sous l'ombre des grands bois, et frais et reposés remontèrent en selle.

Le soir venait; c'était le troisième depuis le départ de Makalolo. Farandoul chercha un abri pour la nuit; on avait rejoint une des bouches du N'kari, il aperçut au milieu du fleuve un îlot qui lui parut tout à fait un excellent lieu de campement. On lança les autruches dans le fleuve et l'on aborda dans l'île.

— Bravo ! excellent ! s'écria Farandoul après une inspection minutieuse de la petite bande de terre, nous sommes là chez nous : tranquillité absolue, pas besoin d'allumer du feu pour écarter les bêtes fauves, et pas de mauvaises rencontres à craindre. — La flotte makalolo doit avoir rattrapé ce

matin le bateau, et les guerrières nous ayant vu partir à autruches, la poursuite sur le fleuve est évidemment abandonnée. Soupons tranquillement, dormons et au point du jour, à autruches!

Le trot des autruches avait donné à tous un appétit féroce; on fit largement honneur aux provisions emportées du *Solitaire* et chacun se trouvant bien réconforté la soirée se passa gaiement.

— Ouf! s'écria Sa Majesté blanche Angélina, en dissimulant quelques bâillements, quelle journée de fatigue! quelles aventures! En aurons-nous à raconter à Paris! j'ai hâte d'être arrivée.

— Nous n'y sommes pas encore, murmura Caroline, mais c'est égal, je regretterai notre royaume! notre position avait ses avantages..., à Paris, il faudra recommencer, tâcher de nous faire engager aux Variétés à soixante-treize francs par mois.

— Es-tu bête! s'écria Angélina, nous sommes riches, j'ai sauvé les diamants de la couronne!

— Tu as sauvé les...

— Mais oui, les voilà!

Et Angélina entr'ouvrant un petit sac qu'elle tira de son sein, il en sortit un ruissellement d'étincelles qui fit jeter des cris d'admiration aux quatre reines.

— Dormons, mes enfants! s'écria Farandoul, nous partons à l'aurore, allons, bonne nuit!

Les fugitifs étaient harassés; cinq minutes après, tous, pleins de sécurité, dormaient les poings fermés.

Hélas! apparence trompeuse, fausse sécurité! un effroyable danger planait sur les habitants de l'île.

Les fugitifs étaient, sans le savoir, sur la limite d'une région marécageuse où pullulaient les crocodiles. Dilolo et Kalunda connaissaient ce détail, mais elles n'y avaient pas songé.

L'odorat des sauriens les avait guidés vers l'îlot et, rangés en cercle dans le fleuve, ils regardaient la proie convoitée avec d'horribles yeux larmoyants.

Ils étaient bien là une quarantaine, grands et petits, accourus silencieusement; de minute en minute, ils se rapprochaient du rivage et semblaient s'encourager à commencer l'attaque. Le froissement de leurs corps écaillés, les bousculades produites par les derniers venus, en s'efforçant de passer au premier rang, auraient dû tirer les fugitifs de leur sommeil, mais, harassés



FARANDOUL CHASSANT LE LION

par la fatigue, les malheureux dormaient toujours ! Les autruches, réveillées les premières, cherchaient à rompre leurs entraves pour fuir, et Farandoul dormait toujours !

Les sauriens s'avançaient, — les plus courageux ayant pris terre se glissaient vers le campement, dans les hautes herbes. Soudain, un bruit terrible réveilla les dormeurs, une autruche avait été saisie par plusieurs crocodiles et les autres, épouvantées, venaient de briser leurs liens.

Sous les pâles rayons de la lune, les fugitifs se virent entourés par un cercle de gueules menaçantes.

— Aux arbres ! cria Farandoul.



*Réfugiées dans les arbres.*

Cela n'était pas facile à exécuter, les arbres étaient rares et très lisses, seul le petit Niam-Niam, agile comme un singe, s'était réfugié dans les branches en éventail d'un ronier, sorte de palmier épanoui comme un bouquet. Farandoul, le revolver à la main, faisait tête aux assiégeants, il avait déjà logé quelques balles dans les gueules des sauriens les plus rapprochés.

Les crocodiles avaient attrapé toutes les autruches et se disputaient les pauvres volatiles ; les moins bien partagés s'étaient rués sur ceux de leurs

frères que les balles de Farandoul avaient atteints et les dévoraient fraternellement.

Ce massacre donna quelques instants de répit aux fugitifs. Farandoul aida les reines à s'établir chacune sur un arbre, et revint aux assaillants.

Une terrible bataille s'engagea ! Farandoul, une lance d'une main, un revolver de l'autre, reçut l'assaut des sauriens. Un large cercle se fit autour de lui ; quand un crocodile imprudent s'avançait, une balle dans l'œil, un coup de lance dans la mâchoire le rejetaient en arrière dans le cercle, où il était instantanément achevé.

— Et les diamants de la couronne ? s'écria tout à coup Caroline sur son arbre, les as-tu, Angélina ?

Angélina, installée en face dans les branches d'un palmier, poussa un cri et faillit se laisser glisser à terre ?

— Je ne les ai plus ! s'écria-t-elle.

Au beau milieu des assiégeants, Farandoul aperçut un petit sac, que les sauriens avaient flairé avec dédain.

Il poussa héroïquement une charge jusque-là, abattit encore deux crocodiles et ramassa le sac.

— Attrapez ! cria-t-il à Angélina.

Les crocodiles, très réduits, avaient changé de tactique ; cachés dans le fleuve, la tête seule hors de l'eau, ils dardaient sur les fugitifs des yeux brillants de convoitise.

— Ouf ! dit Farandoul, en s'essuyant le front, il faut pourtant nous ouvrir un passage et quitter avant le jour cet îlot maudit. Comment débarrasser notre route.

Il se rappela soudain ses engins de pêche et courut aux bagages. Les fortes lignes préparées en vue des hôtes carnassiers des fleuves africains s'y trouvaient; Farandoul ayant amorcé avec des débris d'autruches ses hameçons de fort calibre, se dirigea vers le rivage et grimpa sur un arbre ; — les crocodiles le voyant avancer, avaient plongé. Notre ami laissa glisser ses lignes jusqu'à ce que les amorces fussent à peu près à un mètre au-dessus du fleuve.

Cela fait, il conseilla aux dames de se rendormir dans leurs arbres et reprit lui-même son sommeil interrompu.

Les crocodiles, encouragés par le silence, avaient reparu et cherchaient, en sautant, à atteindre l'amorce suspendue. Quand le petit jour réveilla

Farandoul, un spectacle amusant frappa ses regards; dix-sept crocodiles pendaient aux lignes, accrochés par l'hameçon et se débattant inutilement pour se dégager.

Comme deux ou trois lignes pendaient encore avec les amorces sans crocodiles au bout, Farandoul pensa avec raison que tous les sauriens étaient pris.

L'îlot était débloqué.

Les quatre reines descendirent de leurs arbres et vinrent admirer sa pêche miraculeuse. Tous les cinq, en s'attelant aux cordes, réussirent à hisser quelques-uns des sauriens dans l'arbre, pour servir d'exemple, comme disait Sa Majesté blanche Angélina.

Les autres furent vivement achevés à coups de lance, et les fugitifs se préparèrent à reprendre leur fuite.

Il allait falloir fuir à pied puisque les pauvres autruches avaient péri! Et les guerrières qui bien montées devaient être sur la piste? ne serait-on pas rattrapé très-vite?

Farandoul était soucieux. Que faire?

*La pêche aux crocodiles.*

La route du fleuve lui semblait la plus sûre maintenant que les guerrières, sachant les fugitifs privés d'embarcation, devaient les poursuivre seulement sur terre. Mais comment descendre le fleuve? Un radeau, outre qu'il serait très-long à construire, rencontrerait des difficultés insurmontables au milieu des troupeaux d'hippopotames et de crocodiles infestant le fleuve.

Farandoul se frappa tout à coup le front en regardant, parmi les bagages, un paquet d'outres de peau mince et légère, emportées en quittant le *Solitaire*, en prévision d'un passage de rivière à effectuer ; il expliqua son idée aux reines qui se mirent en devoir de gonfler ces outres pendant que, muni de forts cordages, il quittait l'île et se glissait dans les champs de grands roseaux de la rive gauche.

Bien armé et l'œil au guet, il avançait avec prudence et sans bruit ; ses recherches ne furent pas vaines, au milieu d'un marais formé par les débordements du fleuve, il aperçut un troupeau d'hippopotames, se vautrant avec délices dans la vase.

Farandoul s'approcha lentement en se tenant du côté opposé au vent — il avait passé sa carabine en bandoulière et brandissait maintenant une sorte de lasso. Ayant mis jadis à profit son séjour chez les Gauchos de la Plata il se servait avec beaucoup d'adresse de leur terrible lasso. Un hippopotame, le plus gros de la troupe, en fit cruellement l'expérience; il avait levé le museau en aspirant l'air avec délices, lorsque tout à coup, le lasso s'abattit autour de son énorme tête; avant qu'il fût revenu de sa surprise, un deuxième lasso l'avait saisi par une patte de derrière et les deux lassos avaient été enroulés autour d'un arbre.

Quand il voulut bouger, les deux cordes, tirant en sens contraire, le retinrent immobile. Les autres hippopotames avaient pris la fuite. Farandoul tourna autour du monstre et le saisit par une autre patte; en cinq minutes, cinq cordes solides, doublées et triplées, le mirent hors d'état de se défendre. L'animal imbécile s'était d'ailleurs à peu près étranglé avec le premier lasso, et ne tenait debout qu'en raison de l'écartement de ses jambes.

Farandoul certain de sa conquête revint rapidement à l'îlot; les outres étaient prêtes; on emballa bien vite ce qui restait des provisions et l'on se mit en devoir de traverser le fleuve.

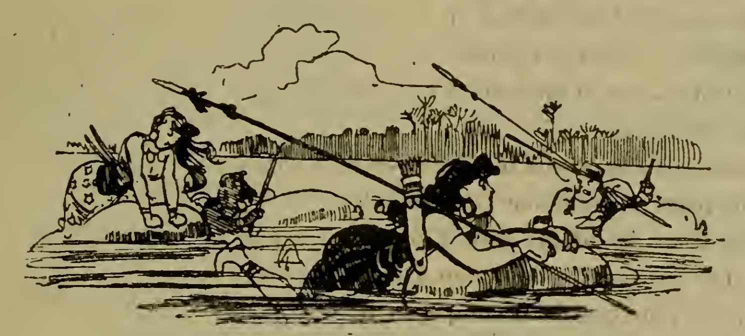
Les quatre reines savaient nager; cependant les outres servirent à faciliter le passage, chacun des fugitifs, accroché d'une main à deux outres, nageait de l'autre, en surveillant le fleuve par crainte des crocodiles.

Farandoul en tête et Niam-Niam formant l'arrière-garde, on arriva sans accident à la rive; l'hippopotame était toujours là — bien vite on attacha les outres autour de l'animal abruti, par de solides liens qui passaient sous le ventre et formaient comme un réseau sur sa peau — on fixa sur les outres une sorte de petit plancher de roseau consolidé par quelques longues branches abattues à coup de hache.

Quand tout fut prêt, Farandoul prit encore deux ou trois perches, longues comme des rames, et fit signe aux dames.

— Allons, dit-il, embarquons!

L'hippopotame, étonné de se sentir monté, donnait des signes de fureur



*Traversée sur les outres.*

et cherchait à briser ses liens; Farandoul prit une de ses lignes, fixa fortement l'hameçon en travers du museau de la bête, puis jetant la corde au petit Niam-Niam, il monta d'un seul élan sur l'énorme bête que maintenant ses congénères eux-mêmes n'auraient pas reconnue, avec sa ceinture d'outres gonflées et son chargement; après s'être assuré minutieusement de la solidité des cordes, Farandoul dit aux reines de mettre le sabre à la main.

— Et maintenant! s'écria-t-il, gare aux secousses! tenons-nous bien, et coupons les lassos avec ensemble! une, deux, trois!

Les cinq lassos furent tranchés en même temps, l'hippopotame eut une brusque secousse, il se dressa sur ses jambes et prit sa course vers le fleuve.

— Nous avons un bon bateau! dit Farandoul, il s'agit de le bien gouverner. et saisissant des mains de Niam-Niam la corde de l'hameçon, il en fit sentir la piqûre à l'hippopotame.

L'animal fit un saut de vingt pieds et bondit dans le fleuve; son intention était de plonger pour se débarrasser du fardeau qui l'incommodait,

à son grand étonnement les outres le maintinrent à la surface. Il se débattit quelque peu, mais l'hameçon de Farandoul le chatouilla de nouveau et bientôt renonçant à la lutte il gagna le milieu du fleuve qu'il descendit avec rapidité.

Les fugitifs joyeux se serrèrent les mains, le petit Niam-Niam se livra aux contorsions élégantes d'une danse de caractère de son pays.

— Voilà un hippopotame qui vaut presque mon pauvre *Solitaire*, s'écria Farandoul, il va facilement nous faire ses vingt ou vingt-cinq lieues par jour, il ne s'agit plus que de le rendre aussi habitable et aussi confortable que possible; — songez, mesdames, que nous avons quatre ou cinq cents lieues à faire à son bord! cela fait quinze ou vingt jours de voyage, nous devons donc chercher à nous donner toutes nos aises.

Le reste de la matinée fut employé par les quatre reines à confectionner une tente avec quelques couvertures sauvées du désastre du *Solitaire*. A midi, quand les brûlants rayons du soleil tombèrent à pic sur le fleuve, les dames, tranquillement installées sous leur tente, purent défier leur ardeur. Le jeune Niam-Niam eut sa place marquée à l'avant sur le cou de l'hippopotame, Farandoul se tint à l'arrière, une pagaie à la main, pour être prêt à tout.

L'hippopotame ne bronchait plus. De temps en temps, comme une dernière protestation, il redressait sa tête et soufflait bruyamment.

Une dizaine de lieues ayant été faites, Farandoul pensa qu'il serait juste de lui donner une petite heure de repos, et l'on chercha une anse tranquille pour opérer un débarquement.

De nombreuses îles émaillaient le cours du N'kari, l'hippopotame fut conduit au centre de ce petit archipel et s'arrêta sur un coup sec de la corde accrochée à son museau. Cette corde elle-même, faisant la fonction d'une ancre, servit à l'attacher au rivage; mais pour plus de sûreté, Niam-Niam resta à bord.

Il s'agissait pour les fugitifs de nourrir leur embarcation. Un champ de roseaux fournit la pâture nécessaire. Farandoul ravagea ce champ, fit de ces roseaux une quinzaine de bottes, dont les deux plus grosses servirent au déjeuner du bateau. Le reste formant un garde-manger flottant fut accroché à l'arrière.

Quand les passagers reprirent leurs places sur l'hippopotame restauré, Farandoul trouva moyen d'accélérer encore la vitesse de l'animal; il assujettit sur son dos un mât de cinq ou six mètres pourvu d'une vergue et



*L'hippopotame sauta dans le fleuve.*

hissa une petite voile. — Une légère brise s'était élevée sur le fleuve, bientôt l'hippopotame fila vent arrière à la grande stupéfaction d'une troupe de ces animaux rencontrée à la sortie des îles.

Les reines avaient déjeuné à terre avec le reste des provisions, la chasse devait fournir le dîner; un vol de canards sauvages ayant été rencontré les flèches de Kalunda en abattirent quelques-uns qui furent suspendus au grand mât. Cela fournit quelques distractions aux belles fugitives qui n'avaient aucunement à s'occuper de la marche de l'hippopotame.

Farandoul remarqua cependant qu'une des reines blanches paraissait soucieuse; c'était la brune Caroline, ordinairement la plus expansive.

Caroline interrogée fondit en larmes!

— Eh bien! eh bien! s'écria Farandoul, que signifie cette faiblesse, majesté? vous voyez pourtant que tout marche à souhait! le pays que nous traversons est magnifique et tranquille, le ciel est bleu, votre installation à bord est supportable, que vous faut-il de plus? les guerrières à autruches qui nous poursuivent sont bien loin en arrière, il est peu probable qu'elles arrivent à nous rattraper, si même elles nous poursuivent encore, donc tout va bien!... Vous regrettez votre couronne peut-être?

— Mais non! répondit Caroline, c'est ma tante qui m'inquiète!

— Quelle tante?

— Ah oui, je l'avais oubliée! figurez-vous que l'année dernière, contente de ma situation, je songeai à la faire venir... je lui écrivis donc, en lui donnant toutes les indications sur la route à suivre et je l'attendis... mais des événements survinrent, la terrible pensée qu'Angélina et moi nous étions destinées à être mangées me troubla, j'oubliai ma tante!... je viens seulement d'y penser... quel malheur si elle arrive à Makalolo!

— Ce n'est que cela! s'écria Farandoul soulagé, bah! bah! tranquillisez-vous : votre tante n'est pas partie, ou si elle est partie je suis certain qu'elle parviendra à se faire une petite position aussi à Makalolo, elle entrera dans l'armée... Et elle vous bénira!...

Caroline tranquillisée par ces bonnes paroles reprit toute sa sérénité. Le reste de la journée s'écoula fort doucement. L'hippopotame se laissait aller au fil de l'eau sans plus de souci. De temps en temps, Farandoul jetait à cinq ou six mètres en avant une botte de roseaux que l'animal atteignait en deux secondes et dévorait tout en avançant; Niam-Niam s'aperçut même vers le soir qu'il s'était endormi. On chercha un mouillage pour la nuit, et l'on s'arrêta sans que l'hippopotame eût interrompu son sommeil.

La contrée traversée par le N'kari semblait depuis Makalolo complètement inhabitée, aussi Farandoul ne redoutant plus la rencontre des hommes, ne craignit point d'allumer des feux pour préserver le campement de l'attaque des animaux. — Le camp installé sur une petite presqu'île abritée par de grands arbres offrit bientôt un coup d'œil charmant, de grands feux le couvraient du côté de la terre, des hamacs pour les dames avaient été suspendus aux branches, et près de la rive, l'hippopotame-bateau solidement ancré dormait échoué dans la vase.

La nuit fut belle et tranquille, bercée par les rugissements de quelques lions rôdant autour des foyers.

Ce fut une grosse affaire le lendemain pour remettre à flot le lourd animal; il avait complètement oublié ses aventures de la veille et roulait des yeux effarés en regardant ses passagères faire leurs derniers préparatifs de départ,— Niam-Niam employa le bon moyen pour lui rafraîchir la mémoire, et d'un coup sec sur la corde le rappela vite à la réalité

L'hippopotame soupira, la mémoire lui revint subitement, et sans plus tergiverser, il prit le large.

La belle journée et le magnifique voyage! les rives du N'kari devenaient de plus en plus pittoresques, de hauts rochers boisés se reflétaient dans ses eaux tranquilles avec une netteté extraordinaire, au loin moutonnaient quelques chaînes de collines assez escarpées.



*Le seul gibier.*

L'hippopotame favorisé par une agréable brise voguait avec majesté au milieu du fleuve; l'embarcation avait bonne tournure avec son chapelet d'outres et sa voile blanche; sur le dos de l'animal, les reines se laissaient aller au charme de cette navigation facile sans plus se soucier des dangers passés.

La matinée fut égayée par des discussions avec les crocodiles; ces sauriens s'étaient permis de donner la chasse à l'hippopotame et s'aventuraient même jusqu'à venir entre deux eaux donner des coups de mâchoires dans ses jambes embarrassées; on s'arma d'arcs et de revolvers et l'on tira comme à la cible sur les plus imprudents. Les flèches n'étaient pas perdues, toutes

celles que les crocodiles n'emportaient pas comme souvenirs, fichées dans un œil, revenaient à la surface et bien vite étaient repêchées d'un coup de gaffe.

La distraction apportée aux fugitifs par les crocodiles n'empêcha point Farandoul de remarquer avec un certain ennui que le N'kari décrivait à cet endroit de son parcours de trop nombreuses boucles; en toute autre occasion, il eût admiré sans trouble les charmes de plus en plus variés du paysage, mais dans ces circonstances, ces enroulements du fleuve, ces continuels zigzags le contrarièrent fortement. C'est que, pendant le temps que le bateau perdait à suivre ces contours, les guerrières à autruches devaient gagner du terrain et peut-être devancer l'hippopotame pour lui disputer le passage. Un autre sujet de crainte vint à Farandoul dans l'après-midi. Les canards pris la veille avaient été consommés, et rien ne se présentait plus pour le dîner. Les rives du fleuve, si giboyeuses un peu plus haut, semblaient maintenant abandonnées aux grands fauves, lions et rhinocéros, que l'on apercevait assez souvent dans la plaine.

— Allons! se disait Farandoul, cela marchait trop bien depuis hier, voilà les difficultés qui reparaissent! Dînerons-nous ce soir? Cela commence à me paraître problématique.

On navigua toute la journée sans avancer beaucoup parmi les méandres du N'kari. Au soir, de nombreux rhinocéros furent rencontrés sur les rives et, lorsqu'on voulut débarquer, Niam-Niam, trop pressé de sauter à terre, faillit être emporté par un grand lion à l'affût dans les roseaux.

L'embarcation reprit le large, Farandoul résolut d'avancer encore, dans l'espoir de rencontrer quelque îlot pour passer la nuit.

— Et dîner? demandèrent les dames à qui le grand air de la rivière aiguisait l'appétit, le moment est venu.

— Sans doute, répondit Farandoul essayant de rire, mais c'est le gibier qui ne vient pas, ou plutôt il est trop gros pour nous.

Tout le monde paraissait aussi contrarié, seul l'hippopotame ayant eu sa ration de bottes de roseaux, ne montra aucun mécontentement; béatement endormi, il se laissait aller au fil de l'eau, en rêvant peut être...

— Décidément! s'écria tout à coup Farandoul à dix heures du soir, c'est trop bête! il faut dîner! allons, stoppe, Niam-Niam.

Et pendant que l'hippopotame obéissait à son guide et prenait pied à quelques mètres de la rive, Farandoul prit dans ses bagages un certain costume hérisson, confectionné par un habile armurier parisien sur ses indica-

tions. Cela se composait d'une jaquette bouclée, toute en cuir épais, pourvue d'une garniture complète de pointes d'acier et de quelques bandes de cuir également semées de pointes d'acier destinées à protéger les jambes et les bras. — Farandoul, ainsi vêtu, ressemblait à une pelote à aiguille, mais il était absolument invulnérable et pouvait défier la patte ou la gueule du lion.

— Je vais à la chasse de notre dîner, dit-il, un peu de patience encore !

Par prudence, il défendit à son monde de quitter l'embarcation et, pour plus de sécurité alluma, dès qu'il fut à terre, quelques feux sur la rive. Cela fait, l'œil étincelant, la carabine à la main, il s'enfonça dans le fourré, à la recherche d'un gibier quelconque.

Hélas ! il se convainquit, au bout d'une heure de course infructueuse, de l'absence de tout menu gibier. Seule la grosse bête abondait. Les lions rôdaient affamés comme lui et cherchaient à surprendre quelque rhinocéros jeune et sans expérience.

— Affamés ! affamés ! se disait Farandoul furieux... Eh bien ! nous allons voir ! On mangera quand même, sacrebleu !

Et, déposant sa carabine auprès de lui, pour ne s'en servir



*Le camp*

qu'en cas d'absolue nécessité, il tira du fourreau son sabre makalolo, arme solide, s'adossa contre un arbre, un genou en terre, et attendit les lions, à la fois appât et chasseur.

Son attente ne fut pas de longue durée; depuis une demi-heure, deux lions le suivaient sans oser l'attaquer; le voyant immobile sous un arbre, ils prirent courage et s'avancèrent en rampant jusqu'à six pas de lui.

Farandoul ne broncha pas, il aurait pu en abattre un d'un coup de carabine, mais il tenait à ménager ses munitions. Les lions cependant se battaient furieusement les flancs de leur longue queue; enfin, emporté par son appétit, le plus jeune se décida et bondit avec un féroce rugissement.

Farandoul le reçut sur son sabre; tous deux roulèrent sur le sol, le lion grièvement blessé mordit furieusement l'épaule de Farandoul et s'enfonça les pointes d'acier dans la gueule, un second coup de sabre l'acheva.

Pendant ce temps, le deuxième lion qui s'était approché pour avoir sa part fuyait en hurlant sur trois pattes avec une pointe d'acier dans les chairs.

Notre héros ne perdit pas de temps et découpa avec art quelques morceaux choisis dans le râble de l'animal.

Un quart d'heure après, au grand plaisir de tous, ces morceaux rôtissaient devant l'embarcation.

— Le goût est agréable, mais c'est bien dur! tel fut l'avis des reines fugitives, néanmoins on vint à bout de ces biftecks extraordinaires et farouches, et l'on s'endormit plus tranquille, malgré l'effroyable concert donné par les bêtes féroces qui bondirent toute la nuit sur la rive, comme une ménagerie en révolte.

Le jour vint, c'était le sixième jour de fuite.— Farandoul pressa l'embarquement pour tâcher de sortir des boucles de N'kari; on n'avait du lion que pour le déjeuner, mais pour le repas du soir, Farandoul comptait renouveler sa chasse de la veille si le petit gibier faisait encore défaut.

Le N'kari continuait à tourner et à tourner toujours, on naviguait sans faire beaucoup de chemin et le gibier continuait à se faire remarquer par son absence. Dès huit heures du soir Farandoul revêtu de son costume partit en chasse après avoir mis l'hippopotame en sûreté.

Ce soir-là, le lion aussi se faisait rare, Farandoul n'en vit qu'un seul sautillant sur trois pattes, qui s'enfuit au plus vite la queue basse dès qu'il aperçut le chasseur. C'était celui de la veille; au moment où Farandoul, en

désespoir de cause, allait lui envoyer un coup de fusil, il se trouva nez à nez avec un rhinocéros.

Cet animal exhalant de rauques hurlements, avançait en broyant tout sur son passage. Farandoul recula de trois pas et arma sa carabine ; mais soudain la terre manqua sous ses pieds, il poussa un cri et disparut dans une sorte de précipice.

La chute fut amortie par les branchages qu'il entraîna sous lui, de sorte qu'il se trouva à peu près sain et sauf, après un saut de plus de dix mètres. Au moment où il se remettait sur ses jambes et cherchait à se rendre compte de sa position, un effroyable bruit retentit au-dessus de sa tête ! Il recula, des masses de terre et de branchage s'écroulaient sur lui, c'était le rhinocéros qui tombait à son tour dans la fosse !



*Biftecks de lion en liberté.*

Comme bien on s'en doute cette fosse était une de celles que pratiquent les nègres dans les endroits fréquentés par des bêtes féroces, particulièrement sur les bords des rivières où chaque soir elles vont s'abreuver.

Au centre se dressait un tronc d'arbre pointu, solidement enfoncé dans la terre et destiné à embrocher tout animal tombant dans la fosse.

Lorsque Farandoul, aveuglé par la terre tombée avec les branchages, put rouvrir les yeux, il aperçut son ennemi le rhinocéros dans une triste position, il était tombé en plein sur l'arbre pointu, et, perforé de part en part, il gisait cloué sur le sol comme un coléoptère piqué dans une collection.

A la vue de Farandoul, il poussa des hurlements de rage, et se remettant

sur ses jambes, il voulut s'élancer sur lui, mais il était solidement cloué, et tout ce qu'il put faire fut de tourner autour du poteau perforateur.

Comme la fosse n'était pas large, Farandoul dut tourner comme lui pour éviter de se laisser atteindre par la corne terrible de l'animal. Peu à peu, le rhinocéros au lieu de s'affaiblir, semble prendre une nouvelle vigueur à la vue de l'ennemi insaisissable qui tournait devant lui et lui échappait toujours, et il se mit à tourner avec rage.

La situation devenait critique, le rhinocéros grisé par la fureur tournait avec une vitesse de plus en plus grande et cette course en rond commençait à fatiguer Farandoul. — Encore une minute et il était touché!... Un bond suprême lui permit d'atteindre la queue de l'animal affolé, il s'y cramponna et se laissa emporter dans un tournoiement vertigineux. Il était sauvé! l'aveugle rhinocéros tournait toujours, mais naturellement Farandoul accroché à sa queue suivait ses mouvements.

Cette infernale poursuite dura une demi-heure, elle cessa subitement; le rhinocéros s'affaissa sur ses jambes comme une masse. Il était mort! Farandoul étourdi, hors d'haleine, tomba aussi, mais il se releva bientôt triomphant. L'énorme bête embrochée dans l'arbre allait lui fournir les moyens de sortir du piège; Farandoul l'escalada, mais avant de s'élancer vers le haut de la fosse, il s'assit sur la bête pour se reposer quelques minutes.

Le ciel était clair, et par l'ouverture béante, les rayons de la lune plongeant dans la fosse illuminaient les parois, le tronc de l'arbre et le dos du rhinocéros. Farandoul regardait machinalement autour de lui; tout à coup il poussa un cri de surprise, le rhinocéros était orné d'une inscription! Sur l'épiderme rugueux et plissé de la bête, des caractères entaillés comme dans une écorce d'arbre venaient d'apparaître à notre ami, et le premier mot qu'il avait lu était celui-ci :

FARANDOUL......

Il se baissa vivement; c'était bien son nom qui se trouvait là. Qu'est-ce que cela voulait dire? Quelques lignes à demi effacées se distinguaient au-dessous, Farandoul se mit à les déchiffrer.

Voici ce qu'il lut :

FARANDOUL

Non... peut pas être mangé!......

MANDIBUL et amis partis à.... recherche

nous sommes à..... montons vers.....

ce rhino..... lui parviendra peut-être!




LES QUATRE REINES ENLEVÉES PAR DES GORILLES !

C'était un autographe de Mandibul, que le rhinocéros portait sur sa peau.

Notre héros se sentit ému; ainsi donc le dévoué Mandibul était parti avec les matelots à la recherche de leur capitaine perdu dans les déserts africains! Mais où se trouvaient-ils? De quel côté se diriger pour les rencontrer? A cela nulle réponse, les indications importantes avaient disparu, sans doute le rhinocéros irrité par la démangeaison s'était frotté contre les rochers ou les arbres.

Il n'y avait rien à faire qu'à continuer la descente du N'Kari, la providence qui avait envoyé le rhinocéros à son adresse, achèverait peut-être son œuvre et réunirait Farandoul et Mandibul.



*Farandoul lui sauva la vie.*

Farandoul se disposait à enlever une forte tranche de son ex-ennemi le rhinocéros pour la porter aux quatre reines affamées qui devaient l'attendre avec impatience, lorsqu'un léger bruit dans la fosse lui fit dresser l'oreille.

— Ah! ah! se dit-il, il y a encore quelque chose dans cette fosse, tant mieux si ce quelque chose est bon à manger, cela remplacera le rhinocéros dur et indigeste...

Et le couteau à la main il sauta en bas de la bête; le bruit lui avait semblé venir d'un coin de la fosse encombré de broussailles; à l'approche de Farandoul, le même bruit se renouvela, mais rien ne sortit du tas de branchages.

— Allons donc! s'écria Farandoul impatienté en donnant un grand coup de pied dans les broussailles, allons donc, j'ai faim!

Un cri lui répondit, un cri humain rempli à la fois de joie et d'épouvante, un homme aux vêtements en lambeaux bondit de sa cachette au cou de Farandoul.

Un coup de poing de notre héros lui sauva la vie, car il allait se faire transpercer par les pointes du fameux costume pour la chasse aux lions; il recula de deux pas et se laissa choir sans force juste sur la corne du rhinocéros! Ce fut encore le bras de Farandoul qui le tira d'affaire.

Notre héros le remit sur ses jambes et se posant devant lui :

— Voyons! demanda-t-il, du calme et pas de démonstrations! qui êtes-vous et que faites-vous dans cette fosse?

— Ouf! s'écria l'autre, en s'essuyant le front, je suis dans la fosse parce que j'y suis tombé cette après-midi! Vous m'avez fait une belle peur lorsque vous y êtes descendu vous-même avec le rhinocéros. Je vous ai pris pour deux bêtes féroces luttant à qui dévorerait l'autre et je me suis fait le plus petit possible dans mon coin... voilà!... quant à mes qualités, je suis Jules Désolant Barbezohe, naturaliste, envoyé par la Société de géographie à la recherche du célèbre voyageur Farandoul! Les dernières nouvelles annonçaient qu'il avait été mangé par les Niams-Niams, mais nous conservions encore quelque espoir... aujourd'hui, hélas! je pense qu'il ne nous reste plus qu'à pleurer le........

— Ne pleurez pas, mon cher Désolant, je suis Farandoul encore intact!

L'envoyé de la Société recula encore...

— Mais... les derniers renseignements... Enfin, puisque vous le dites, je dois vous croire, j'ai donc retrouvé Farandoul! Quelle gloire pour moi!... Si seulement je pouvais envoyer une dépêche à la Société de géographie, mais je suis seul, les nègres de mon escorte m'ayant abandonné pour aller vivre de leurs rentes avec mon argent, mes provisions et mes bagages!





*La cabane aux gorilles.*

## IV

**Suite de la fuite.**
**Enlevées par les gorilles!**
**Puissant effet de la morale sur les natures simples.**

Lorsqu'après avoir enlevé un large quartier de rhinocéros, Farandoul et Désolant sortirent de la fosse, la lune, touchant à la fin de sa course, allait céder la place à l'aurore. Les deux hommes prirent un rapide trot gymnastique dans la direction du N'kari.

Il tardait à Farandoul de remettre aux reines le produit de sa chasse. Les pauvres femmes, torturées par la faim et l'inquiétude, avaient dû passer une bien mauvaise nuit. Enfin, puisque l'heure du souper était passée, elles allaient pouvoir s'occuper du déjeuner sans plus de retard.

Après dix minutes de course, ils arrivèrent au N'kari. L'hippopotame-bateau était toujours à l'ancre, cependant Farandoul ne reconnut pas tout

d'abord le lieu du mouillage — Il sauta toujours courant dans les flots du N'kari et gagna l'embarcation dont le silence l'inquiétait; quoi pas un mot pour fêter son retour, pas un cri de joie après cette longue nuit d'attente!

La raison de ce silence fut bien vite connue, Farandoul souleva le coin de la tente élevée sur le dos de l'hippopotame et poussa un cri.

La tente était vide, il n'y avait personne à bord!

Farandoul ressauta à terre pour explorer les environs. Son attention fut appelée par l'état singulier du terrain qui l'avait déjà frappé deux minutes auparavant. L'hippopotame n'avait pas bougé, c'était bien là que, dans la soirée, il avait été solidement ancré, mais la rive avait changé d'aspect, les grandes herbes avaient été rasées, les roseaux hachés, les arbustes abattus, et la terre seule, noire et nue, apparaissait maintenant.

Que s'était-il passé? Farandoul et Désolant, penchés vers le sol, cherchaient vainement quelque indice. Enfin notre héros se frappa le front, il avait trouvé :

— Les fourmis! dit-il à Désolant, c'est une invasion de fourmis noires qui aura mis la rive dans l'état où nous la voyons, une colonne de ces terribles insectes, gros comme des mouches, voraces comme des tigres, émigrant à la recherche d'un nouveau gîte et arrêtée par le fleuve, en aura suivi les rives, dévorant tout sur son passage; la dévastation s'étend sur une largeur de plus de vingt mètres, les fourmis marchant en rangs épais devaient former une véritable armée! — Mais que s'est-il passé? Pourquoi les reines ont-elles abandonné l'hippopotame, retraite sûre? Pourquoi..... Ah! sans doute aux prises avec la faim, les guerrières ont voulu conquérir leur souper... elles auront saisi leurs arcs et leurs flèches et se seront élancées à terre! mais ensuite?... Rencontrées par l'armée de fourmis noires et dévorées peut-être!

Farandoul en proie à la douleur allait s'élancer à la recherche des malheureuses lorsqu'une légère branche d'arbre tomba près de lui. Il leva machinalement la tête et tout joyeux aperçut à quelque distance, dans les basses branches d'un baobab, Niam-Niam qui lui faisait de mystérieux signaux.

— Eh bien! s'écria notre héros en accourant au baobab, que fais-tu là? Ou sont les reines?

— Plus bas! plus bas! maître, répondit Niam-Niam toujours aussi mystérieusement, les reines sont là, dans l'arbre!!...

Le cœur de Farandoul, soulagé d'un grand poids, tressaillit d'allégresse.

— Qu'elles descendent alors! j'apporte des vivres, reprit Farandoul.

— Les reines peuvent pas, maître, gorilles veulent pas laisser partir. — Farandoul pâlit, l'envoyé de la Société de géographie arma son fusil.

— Oui, maître, ce soir après vous parti et pas revenu, les reines ont voulu chasser, nous sommes descendus à terre, rien trouvé, mais en voulant revenir au bateau, les fourmis passaient, fourmis avaient faim, ont voulu nous manger, nous sauter dans baobab et grimper tout en haut! Plus de fourmis noires, mais dans baobab, famille de gorilles, grands, forts et méchants, ont pris les reines et les gardent là-haut... moi, resté en bas pour prévenir maître!



*Une armée de fourmis en marche.*

Niam-Niam avait dit vrai, car une autre branche tomba du haut de l'arbre, portant un chiffon de papier griffonné par l'une des reines blanches!

« Cher Farandoul,

« Situation horrible! jamais je n'aurais cru ça autrefois quand j'allais « me promener au jardin des plantes! A peine échappées aux fourmis, « nous tombons entre les mains des singes! nous sommes prisonnières; « de hideux gorilles nous gardent à vue! épuisées de fatigue, nous croyant « en sûreté dans l'arbre, nous nous étions installées sur des branches pour « essayer de dormir pendant que Niam-Niam veillait, tout à coup, nous « fûmes réveillées en sursaut, des êtres gigantesques nous avaient saisies par « la ceinture et sans se soucier de nos cris nous emportaient dans les hauteurs « du baobab.

« Là-haut se trouve leur gîte, une sorte de cabane formée de branches « entrecroisées, ils sont une douzaine en comptant les petits. Ils nous « ont déposées là, et se contentent maintenant de nous regarder assez « respectueusement. Que faire? jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous « plaindre, nous avons trouvé des figues, des cocos, en suffisante quantité, « mais quand nous faisons mine de vouloir descendre, ils poussent des « grognements de fureur et nous forcent à nous rasseoir.

« Comment nous tirer de là?

« Caroline. »

Quelle situation en effet! les quatre malheureuses reines au pouvoir de gorilles! Farandoul se souvenait d'avoir entendu souvent raconter, depuis son arrivée en Afrique, des histoires de négresses enlevées par ces farouches hommes des bois et perdues pour jamais!

Mais Farandoul était de taille à lutter, et sans perdre courage, il se creusa la tête pour trouver un expédient. Attaquer les gorilles de vive force était impraticable, ces monstrueux représentants de la race simiesque étant doués d'une force épouvantable.

La ruse seule restait.

— Ah! se disait Farandoul, si nous étions en Océanie! j'ai été singe pendant douze ans, je saurais me faire comprendre. Mais ici, en Afrique! Bah! qui sait peut-être... oui, c'est le seul moyen!...

Et il communiqua son idée à Désolant, qui parut on ne peut plus surpris de la chose. Cependant l'accent de Farandoul le persuada bientôt, il promit de suivre en tout les instructions de son sauveur. Niam-Niam et Désolant s'installèrent dans les branches d'un baobab voisin pendant que Farandoul, au contraire, grimpait dans celles de l'arbre des gorilles.

Farandoul s'arrêta à moitié route, il avait entendu de rauques grognements de mauvaise humeur dans les hauteurs; sans paraître intimidé, notre héros se mit à se balancer frénétiquement sur sa branche, comme il avait appris à le faire jadis, et poussa des cris bizarres qui firent dresser les oreilles à Niam-Niam et à Désolant.

L'effet fut plus rapide qu'il ne s'y attendait. Deux gorilles traversant le feuillage avec fracas se laissèrent tomber jusqu'à sa branche, et commencèrent avec lui un dialogue étrange, tout en se livrant au même balancement furibond. C'étaient deux superbes échantillons de la race des gorilles, hauts de plus de sept pieds, pourvus de bras immenses, vastes de proportions, et



*Bombardement.*

couverts de crins rudes et mêlés à faire reculer le perruquier le plus intrépide.

Ces deux gorilles semblaient faire au nouveau venu de nombreuses questions et s'informer du motif de sa visite. Farandoul, heureux de se voir compris, multipliait les témoignages d'amitié.

La conversation dura longtemps. — Quelle évidente supériorité des races animales sur la pauvre race humaine! un malheureux Patagon transporté en Chine ferait bien triste figure, pas un seul mot de son langage ne serait compris des mandarins les plus lettrés et pour lui-même les plus doux mots de la langue chinoise ne seraient que des sons incompréhensibles.

Et voilà que le langage d'une tribu de singes perdue au fond de l'Océanie se trouvait compris des singes d'une race bien différente vivant au centre du continent africain!

Nous livrons ce fait aux méditations des académies! à elles de rechercher notre langue naturelle, celle que l'homme a dû parler dans son enfance sur cette terre et qui s'est trouvée peu à peu transformée en mille patois différents. C'est à la science de retrouver cette langue naturelle et de nous la rendre!

A la fin, comme trois gaillards tombés d'accord, Farandoul et les deux gorilles se redressèrent et empoignant les rameaux supérieurs grimpèrent jusqu'au sommet du baobab. Les gorilles restés dans la cabane, prévenus par quelques cris, étaient venus au-devant de leur visiteur; les quatre reines stupéfaites regardaient de tous leurs yeux les témoignages d'amitié échangés entre leur ami et les horribles singes. Un signe de Farandoul les avertit de se tenir sur la réserve; notre héros assis au milieu des gorilles, sur un tas de feuilles, reprenait la conversation interrompue. Les gorilles semblaient assez surpris; ils examinaient Farandoul avec attention, touchaient ses bottes et lui tiraient un peu les cheveux.

Le costume de Farandoul était ce qui les surprenait le plus; ils ne le prenaient pas pour un homme, le voyant tout différent des nègres peu vêtus qu'ils entrevoyaient de temps en temps, mais ils s'étonnaient de n'avoir pas encore rencontré d'autre échantillon de son espèce. Farandoul, nous l'avons dit, avait gardé son costume de chasse aux lions; les pointes d'acier faisaient l'admiration des gorilles qui les prenaient pour de simples poils. Farandoul, pour couper court aux amitiés qu'on lui faisait, parla de sa faim en quelques cris, les gorilles se précipitèrent vers le garde-manger, un tas de figues, de dattes, de bananes gisant dans un creux du baobab, et tous assis en rond, se mirent à dévorer. Bientôt cependant Farandoul interrompit son repas et se donna un grand coup de poing sur le front; les gorilles relevèrent la tête.

Farandoul leur indiquait du doigt le groupe des quatre reines et semblait à son tour les interroger. Voyant que les gorilles se grattaient d'un air embarrassé sans répondre, Farandoul s'adressa directement au plus vieux de la bande, gorille obèse et grisonnant, gouverneur obéi de la colonie.

Le vieux gorille parut très-contrarié et tenta d'interrompre le discours de Farandoul par quelques grognements de protestation, notre héros lui imposa silence et se dressant tout à coup, l'apostropha avec vigueur en le montrant

du doigt; les autres semblaient atterrés, les plus hardis osaient à peine essayer de fléchir la colère de leur hôte par des attentions de la plus suave politesse, en lui passant par exemple des cocos tout épluchés ou bien en lui grattant dans le dos.

Mais leur hôte ne les écoutait plus. En vérité il leur faisait une scène! qui pouvait s'attendre à voir ainsi troubler un repas de bienvenue si bien commencé? Cela leur faisait de la peine, on le voyait, car les plus sensibles avaient déjà renfoncé une larme sous leur paupière.

Les quatre reines ne comprenaient toujours pas, l'événement les troublait au plus haut point. Que voulait dire tout cela? l'arrivée de Farandoul, le bon accueil à lui fait, et cette longue conversation soutenue par leur ami dans le langage des gorilles? Étrange! Étrange!



*Farandoul leur faisait de la morale.*

Cependant à force d'observer, elles parvinrent à comprendre au moins la pantomime accompagnant les discours. Farandoul parlait ou plutôt criait singe, mais ses gestes étaient compréhensibles pour des humains; il devint bientôt clair pour elles que leur ami faisait de violents reproches à ses hôtes les gorilles, en agitant fréquemment la main du côté des prisonnières.

Oui, Farandoul faisait de la morale aux gorilles, et ces êtres grossiers semblaient être fort sensibles à son discours. Leur confusion augmentait de minute en minute, seul le vieux singe se défendait encore, mollement il est vrai. Notre héros voyant l'ascendant qu'il prenait sur ces informes natures grandir à chaque interjection, multipliait ses grognements et accablait son adversaire sous des phrases très-éloquentes ponctuées de grands coups de poing sur le plancher de la cabane.

Lorsqu'enfin Farandoul se tut, un concert de gémissements retentit dans le baobab, le vieux gorille semblait atterré, les guenons pleuraient et les petits se tordaient dans les jambes de notre héros qui s'était croisé les bras et regardait ses hôtes en roulant des yeux farouches.

Tout à coup le vieux gorille eut l'air de prendre un grand parti, et se levant d'un bond, il se dirigea vers le groupe des quatre reines. Farandoul seul n'avait pas bougé; mais sentant la main du singe toucher timidement son épaule il se retourna enfin d'un air bourru.

Le vieux gorille, l'air honteux, tenant une des reines blanches par le bras, lui ramenait ses quatre protégées.

— Ne parlez pas, tâchez de crier comme moi, eut le temps de leur dire Farandoul entre ses dents.

Et il se mit à pousser des cris de satisfaction et à secouer les mains des gorilles.

Qu'on aille encore nier l'heureuse influence d'une belle détermination ; à peine entrés depuis cinq minutes dans le sentier de la vertu, les gorilles semblaient rayonnants, ils étaient devenus de tendres amis pour leurs prisonnières et les accablaient de petits soins, en les bourrant de dattes et de noix de cocos.

Farandoul résolut de profiter de ces bonnes dispositions pour prendre congé de l'honnête famille et regagner l'hippopotame. La grande difficulté était la descente, on était à plus de quarante mètres du sol, une misère pour les singes, mais une belle hauteur pour des dames peu habituées aux escalades. — Ce furent les gorilles qui tranchèrent la question; voyant les dames regarder avec embarras à travers le plancher de feuillage, ils s'offrirent d'eux-mêmes pour les transporter en bas du baobab.

L'affaire était simple, chaque reine fut tranquillement empoignée par un gorille qui la mit sous son bras ou sur son dos avec la plus grande délicatesse et se laissa glisser de branche en branche.

Cinq minutes après tous les locataires du baobab étaient à terre; Désolant et Niam-Niam perchés sur l'arbre voisin avaient suivi cette descente avec attention ne sachant ce qu'ils devaient faire. Leur embarras ne fut pas de longue durée, les gorilles avaient découvert leur présence et poussés par l'envie de bien faire vinrent les cueillir dans leur arbre; surprenant brusquement les deux étonnés, ils les tirèrent par les pieds et les apportèrent triomphalement à Farandoul.

— Ne parlez pas, criez! leur recommanda Farandoul à voix basse, nous partons!

Niam-Niam seul n'était pas l'objet des respects des gorilles, ils avaient reconnu un nègre, un ennemi. Farandoul voyant leur attitude vis-à-vis de

l'enfant, le mit sous le bras de Désolant; les gorilles le crurent captif et se tinrent pour satisfaits.

Farandoul avait fait prendre la tête de la caravane aux quatre reines et à Désolant; il marchait à leur suite, entouré de toute la famille des gorilles et toujours entretenant la conversation avec quelques grognements.

On fit ainsi un petit tour sur les bords du N'kari. L'hippopotame réveillé soufflait bruyamment comme pour demander de la nourriture; Farandoul en trois cris expliqua la chose aux gorilles, lesquels, heureux de rendre ce léger service à leur ami, se mirent incontinent à ravager les champs de roseaux et à lier en bottes leur récolte. En quelques minutes ils en eurent recueilli assez pour huit jours et toutes ces bottes formèrent un long chapelet solidement attaché au gaillard d'avant de l'hippopotame, alors Farandoul donna le signal de l'embarquement, les quatre reines sautèrent à l'eau pour gagner l'embarcation, Désolant partit ensuite, toujours avec Niam-Niam sous le bras.

Farandoul resta sur la berge assis avec les gorilles; enfin, il se leva et renouvela ses adieux. Le vieux singe humble et repentant lui faisait de profondes excuses et sollicitait ardemment son pardon; Farandoul toujours généreux ne lui tint pas plus longtemps rigueur, il secoua vigoureusement la main qu'on lui tendait, et après avoir tapé sur les joues des petits, il descendit à son tour dans le lit du fleuve.

Tout était prêt, l'hippopotame commençait à nager tout en savourant une énorme botte de roseaux, — les fugitifs poussèrent de joyeuses



*Descente du baobab.*

acclamations auxquelles les gorilles répondirent de leur mieux. En deux minutes l'embarcation gagna le milieu du fleuve ; on vit alors les gorilles courir rapidement au boabab, l'escalader, le redescendre, et gagner toujours courant et en poussant de grands cris un endroit où le fleuve encaissé entre de hautes berges était moins large de moitié. Arrivés là, ils s'arrêtèrent et toujours criant attendirent l'hippopotame.

— Tiens ! tiens ! s'écria Farandoul, on dirait que nos amis se repentent de nous avoir laissés partir ; est-ce qu'ils auraient l'intention de nous livrer une bataille navale? alerte, majestés !

Les reines, Niam-Niam et Désolant se saisirent de leurs armes et se préparèrent à une vigoureuse défense — l'hippopotame approchait de l'endroit difficile.

Les gorilles debout sur la rive se préparaient aussi.

— Attention ! dit Farandoul, voilà le moment !

Il parlait encore lorsqu'une grêle de projectiles tomba sur eux, lancés avec une adresse et une force prodigieuse, l'hippopotame eut un soubresaut et fila rapidement, mais les gorilles couraient sur le rivage et criblaient l'embarcation de nouvelles munitions — les reines eurent de la peine à se mettre à l'abri ; elles allaient répondre par des flèches lorsque Farandoul les arrêta.

— Ne tirez pas ! s'écria-t-il, ce sont des cocos et des dates que nos amis nous envoient !

Le bombardement allait son train, Farandoul et Désolant recueillaient les projectiles ; quant à Niam-Niam, il avait été emporté par un coco et nageait à tribord pour se garantir de tout nouvel accident.

Enfin les dernières munitions furent épuisées, les singes poussèrent un dernier adieu auquel Farandoul répondit par un énergique remerciement dans leur langage. Niam-Niam tranquillisé remonta trop vite à bord, il était à peine installé à son poste qu'une dernière bordée de cocos, conservés à son intention par les gorilles, lui tomba sur le corps.





*Les dieux des Kabirkos.*

## V

**Suite de la fuite !**
**Aventures des six dieux des Iles sacrées**
**Leurs évasions et leurs transformations successives.**
**Six dieux bien malheureux**

Les fugitifs tranquilles maintenant déjeunaient de figues; ils avaient à peine fait quelques lieues sur le N'kari, qu'un cri poussé par Niam-Niam les tira de leur sérénité. Niam-Niam indiqua du doigt, à quelques kilomètres en avant, une masse noire naviguant sur le fleuve.

Farandoul avait l'œil perçant, il distingua, lui aussi, l'objet inquiétant, et il poussa un second cri!

— C'est le *Solitaire!* s'écria-t-il, c'est mon bateau!

La chose était grave. Le *Solitaire* était-il monté par les guerrières makalolos et n'allait-on pas retomber entre leurs mains?

—C'est peu probable ! s'écria Farandoul après avoir longuement réfléchi, les guerrières doivent avoir abandonné toute poursuite; le *Solitaire* est tout simplement emporté par le fleuve, tâchons de le rattraper!

L'hippotame aiguillonné partit à toute vitesse, en une demi-heure il eut atteint le bateau.

Le *Solitaire* était complètement vide, les guerrières l'avaient mis à sac et n'avaient rien laissé qui pût servir; cependant tel qu'il était il présentait encore plus de confort que l'incommode hippopotame et Farandoul résolut de le faire remorquer par celui-ci.

En conséquence, les dames quittèrent la tente et s'installèrent à bord, et le *Solitaire*, attaché par un câble, prit son essor à la suite de l'hippopotame; pour ne pas lui donner un surcroît de besogne et retarder sa marche, Farandoul remit la machine du *Solitaire* en état de servir et la bourra de bois. Bientôt quelques flocons de fumée sortirent de sa cheminée et le *Solitaire* talonnant l'hippopotame lui fit accélérer sa marche.

Laissons l'hippopotame et le *Solitaire*, tantôt l'un traînant l'autre et tantôt l'un poussant l'autre, poursuivre leur marche sur le N'kari pendant six jours encore et rejoignons-les seulement alors. Combien de chemin ont-ils fait pendant ces six journées de marche à toute vitesse. Combien? Hélas juste six lieues! Ils ont fait environ cent cinquante lieues de route à travers un enchevêtrement touffu de rochers, d'îlots, d'îles, de presqu'îles, à travers des boucles innombrables, des méandres infinis tracés par le capricieux N'kari. Farandoul est furieux et il y a de quoi, car à l'ennui de marcher toujours en rond, de tracer des cercles, des ellipses, des paraboles invraisemblables, un autre ennui est venu s'ajouter : depuis quatre jours Farandoul et les quatre reines n'ont pas mangé ou à peu près! Les provisions des singes ont été vite épuisées et la chasse n'a fourni que de maigres ressources aux affamés. Le gibier ne pullule pas dans ce chaos rocailleux; il n'y a même pas de lions! la pêche n'est pas plus fructueuse que la chasse, c'est à peine si par-ci par-là quelque maigre brochet se fait prendre aux lignes tendues toute la journée. Le seul gibier qui se puisse rencontrer est le crocodile, mais ce hideux et lâche animal fuit dès que Farandoul se rapproche pour lui placer une balle dans l'œil; il fait un plongeon et revient en dessous essayer d'enlever un morceau du pauvre hippopotame-bateau qui se défend difficilement.

Mais pourquoi Farandoul et ses compagnons ne sacrifient-ils pas ce fidèle serviteur au salut commun? C'est tout simplement parce que dans cette région désolée, le bois manque aussi et que l'hippopotame dévoré, les fugitifs resteront en panne sur leur *Solitaire* inutile.

Depuis quatre jours, les affamés ont eu pour tout régal quelques omelettes. Niam-Niam a du flair pour découvrir les bancs de sable où les crocodiles entassent leurs œufs, et malgré le goût de musc très-pro-



BONNE NAVIGATION A BORD DE L'HIPPOPOTAME

noncé de ces omelettes, elles sont encore bien reçues à bord du *Solitaire*.

Voilà la situation.

Heureusement Farandoul a de l'espoir. Il a poussé une reconnaissance à terre et s'est aperçu qu'à quelques lieues plus loin, le N'kari reprenait sa course en ligne droite. On allait donc enfin sortir de cette région de sables et de rochers.

Ce jour-là l'omelette aussi avait manqué. L'espérance était la seule nourriture des fugitifs depuis vingt-quatre heures, mais la verdure et les arbres commençaient à devenir moins rares. A six heures du soir après



*Offrandes aux dieux.*

trente-trois heures de diète, Farandoul sautant sur son fusil abattit un pélican que son œil avait entrevu dans un trou de rocher. Quelle aubaine! et quel heureux indice d'une arrivée prochaine dans une contrée plus favorisée du ciel !

L'hippopotame endormi nageant tout de même, on navigua une partie de la nuit; à deux heures du matin quelques feux furent aperçus dans le lointain. Après une demi-heure de recherches, un mouillage absolument sûr fut découvert dans un étroit canal, au milieu d'un archipel de petites îles boisées.

O bonheur! l'arrivée du bateau dans les îles fut le signal d'un effroyable concert, des *koin-koin* de pélicans, d'oies sauvages et de grues éclatèrent autour des fugitifs, accompagnés de battements d'ailes, de cris de terreur et de bousculades!

Les reines battaient des mains. En un clin d'œil, Désolant, Niam-Niam et Farandoul eurent tordu le cou à deux douzaines de volatiles.

Cette bonne aubaine fit oublier ce que pouvaient avoir d'inquiétant les

feux aperçus dans la nuit. Farandoul seul y pensait; il lui tardait de voir arriver le jour pour éclairer la situation.

Tout le monde dormit à poings fermés. Il était près de neuf heures du matin quand les fugitifs se réveillèrent au bruit assourdissant d'un nouveau concert. Le plus étonnant spectacle les attendait. L'hippopotame et le bateau se trouvaient dans un étroit canal resserré entre deux îles boisées dont les grands arbres se rejoignaient au-dessus de leurs têtes comme un berceau de feuillage. Sous cette voûte tranquille des milliers de gros oiseaux s'ébattaient paisiblement; les rives en étaient couvertes, et dans les arbres de grosses taches blanches indiquaient de nombreuses familles de volatiles établies sur toutes les branches. Les fugitifs se trouvaient pour ainsi dire au milieu d'une vaste volière où pélicans, grues, flamants roses, oies, ibis, canards, réunis par familles, vivaient en bonne intelligence.

Aussi loin que pouvait porter le regard, on ne voyait que de longues rangées d'oiseaux aquatiques en train de se dégourdir le gosier par toutes sortes de cris peu harmonieux.

Ce fut Kalunda qui fournit l'explication du fait.

— Les îles des Kabirkos! dit-elle.

Les reines blanches en avaient entendu parler. Elles avaient, au début de leur règne, dirigé une expédition contre les Kabirkos, voisins difficiles qui ravageaient de temps en temps les frontières de l'ouest du royaume des Makalolos, mais elles n'avaient jamais poussé jusqu'aux îles sacrées, situées au milieu d'un pays impénétrable, asile des divinités adorées par ces peuples grossiers.

— Et que sont ces Kabirkos? demanda Farandoul.

Les reines noires s'exclamèrent :

— Pires que des Niams-Niams! d'affreux pillards, des bandits toujours en guerre avec leurs voisins.

— Diable! diable! c'est qu'il me semble que nous sommes bien aventurés ici! Évidemment les feux aperçus cette nuit étaient ceux de leurs villages! Nous aurons du mal à leur échapper. Par bonheur nous avons trouvé cette passe où nous sommes à peu près bien cachés, le tout est de ne pas être découverts avant d'avoir trouvé un moyen d'en sortir. Je vais pousser une reconnaissance dans les environs, vous allez tous rester dans le bateau en m'attendant... en cas de danger rabattez les panneaux et défendez-vous jusqu'à mon retour.

Et Farandoul, les revolvers à la ceinture et le fusil à la main, gagna la

rive et s'enfonça dans la futaie. Ses compagnons l'attendirent jusqu'à six heures du soir et déjà l'inquiétude commençait à les gagner lorsqu'il apparut marchant avec des précautions infinies. Il leur fit signe de garder le silence et rentra avec eux dans le salon du *Solitaire.*

— Je ne m'explique pas, leur dit-il, comment hier nous avons pu gagner cet asile sans avoir été entendus. L'obscurité nous a empêchés d'apercevoir deux ou trois gros villages établis près du fleuve et les feux que nous avions devant nous étaient ceux d'un autre village plus important situé sur la rive même. Le N'kari forme ici une sorte de lac qui s'étend à deux lieues derrière ces îles, j'ai parcouru les rives de ce lac, une superbe végétation les couvre



*Les anciens dieux des Kabirkos.*

et s'étend à perte de vue. Nous allons rester ici pendant quelques jours, le temps de reconnaître le cours du fleuve pour ne pas nous lancer à l'aventure au milieu des villages kabirkos! D'ailleurs ce petit repos nous reposera de nos fatigues et de nos privations; plus tard, ravitaillés et bien approvisionnés de bois, nous reprendrons notre route.

Deux jours se passèrent assez tranquillement. Farandoul, parti dès le matin, poussait assez loin ses reconnaissances, mais il n'avait pas encore découvert un passage permettant d'éviter les villages échelonnés sur le lac.

Les passagères reprenaient leurs forces, déjà même elles se plaignaient de la médiocre qualité des vivres. Flamants et pélicans sont un maigre régal, leur chair ayant un goût d'huile désagréable. Ce fut Niam-Niam, très fureteur, qui découvrit le moyen d'apporter de la variété dans les repas.

A cinq cents mètres du mouillage, dans une petite baie entourée d'une palissade, s'élevait une sorte de temple aquatique réservé à une douzaine de gigantesques pélicans, objets de l'adoration des Kabirkos. Ces énormes volatiles, vieux et alourdis à ne pas pouvoir se remuer, recevaient chaque matin une provision de poisson frais pour la journée. C'était ce poisson que Niam-Niam voulait dérober aux dieux des Kabirkos. Le lendemain matin, Farandoul et Désolant, aux aguets près du temple, virent les Kabirkos, guidés par les sorciers, apporter, avec toutes les marques de respect possibles, une superbe provision de poissons. Les sorciers seuls entrèrent dans le temple, et se virent aussitôt entourés de leurs dieux à plumes.

Quand tous les nègres furent partis, Farandoul et Désolant se hâtèrent de pénétrer dans l'enclos et se jetèrent sur ce qui restait de poisson ; ils allaient en emporter une suffisante quantité lorsque les pélicans, revenus de leur étonnement, se précipitèrent sur eux avec des cris rauques. Il fallut songer à se défendre. Les deux blancs ne s'attendaient guère à pareille résistance ; repoussés d'abord, ils eurent bientôt mis le poignard à la main et tombant sur les pélicans ils combattirent vaillamment pour la conquête du poisson convoité. Honneur au courage malheureux ! Les pélicans défendirent jusqu'au bout leur nourriture et ne succombèrent que sous les armes des blancs. Au bout d'un quart d'heure de lutte, ceux-ci étaient les maîtres du champ de bataille.

Les Kabirkos n'avaient plus de dieux !

— Quelle imprudence ! s'écria Farandoul, voilà du poisson qui nous coûtera cher peut-être !... Enfin, le mal est fait, il s'agit d'en effacer toute trace ! Vite ! Les Kabirkos croiront leurs dieux partis !

Et les deux hommes, avant même d'emporter le poisson, s'efforcèrent de faire disparaître les cadavres des dieux. Les pélicans furent transportés à cinquante mètres de là et précipités dans le fleuve avec une pierre au cou. Mais toutes ces allées et venues avaient occasionné un certain tumulte au sein des innombrables légions de flamants rangés en ligne sur les rives. Au moment où les blancs rentraient dans l'enclos pour enlever le poisson, ils s'aperçurent que les sorciers et les nègres revenaient en toute hâte.

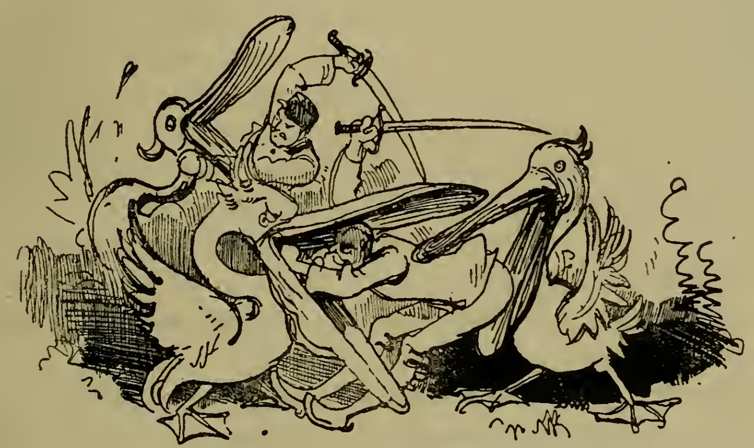
Farandoul et Désolant n'eurent que le temps de se dissimuler dans un

angle du grossier édifice de bambous qui servait de temple aux pélicans divins ; les sorciers et le peuple, en apercevant l'enceinte sacrée vide d'habitants, venaient de pousser un immense cri de terreur.

Il fallait prendre un parti; revenus de leur stupeur, ils allaient grimper au temple et découvrir les intrus, Farandoul le comprit et voulut sauver la situation à force d'audace.

— Présentons-nous hardiment, dit-il, et s'il le faut, faisons une trouée !

Et les deux hommes, le revolver au poing, se montrèrent menaçants devant la cabane.



*Combat avec les dieux.*

Comme un régiment de soldats de plomb enlevé d'un coup de vent, nègres et sorciers s'aplatirent sur le sol !

Les blancs s'étaient arrêtés. Un concert de cris et de chants s'élevait de la multitude, quelques nègres s'étaient accroupis et battaient avec frénésie leurs tambourins sacrés.

— Les dieux sont-ils en colère? glapit un des sorciers en se traînant à plat ventre devant les blancs. Vont-ils faire mourir leur peuple?

Farandoul avait à peu près compris, la langue des Kabirkos ayant beaucoup d'analogie avec le dialecte makalolo. Il expliqua rapidement la chose à Désolant et tous deux prirent l'attitude la plus olympienne.

— Les pélicans étaient douze avant leur transformation, les autres dieux seraient-ils envolés ? poursuivit le sorcier toujours rampant. Farandoul pensa qu'il fallait répondre et fit appel à toute sa linguistique.

— Ils reviendront, dit-il d'une voix de tonnerre en makalolo, si la nation kabirkos cesse de les affliger ! Mais si les Kabirkos continuent à envahir le sanctuaire de leurs dieux et à courir sans respect dans l'île sacrée, nous partirons aussi, nous irons chez les Makalolos et nous laisserons les Kabirkos sans dieux au pouvoir de tous les mauvais esprits qui les guettent.

Des cris de terreur poussés par la masse grouillante des fidèles accueillirent cette menace. Les sorciers battirent leurs tambourins avec rage pour essayer de fléchir la colère des dieux.

Le grand sorcier, le chef de la bande, se releva rapidement et empoignant un bâton tomba sur les sorciers inférieurs et sur les simples assistants. En un clin d'œil l'enceinte du temple fut évacuée et refermée,le sorcier, demeuré seul avec les dieux, reprit son humble posture sans prononcer une parole.

— Les dieux sont satisfaits ! prononça Farandoul avec majesté et maintenant fais savoir notre volonté à la nation kabirkos. Les dieux veulent que l'enceinte de l'île sacrée soit respectée, que les sorciers seuls y pénètrent à certaines heures avec les plus grandes marques de respect. Et si les dieux sont contents de leur peuple, ils reprendront bientôt leur première forme pour ne plus jamais quitter les îles !

Le sorcier frotta longuement sa figure sur le sable et prononça timidement quelques mots :

— Les dieux permettent-ils à leur indigne serviteur de se relever ?

— Tu oublies la majesté des dieux ! riposta Farandoul, retire-toi comme tu es venu et n'élève jamais ton regard jusqu'à nous !

Le sorcier toujours à plat ventre fit volte-face et sortit de l'enclos, ce ne fut qu'à une certaine distance du temple qu'il osa se remettre sur ses jambes. Le peuple accueillit son retour par un grand bruit de tambourins, mais il réclama le silence et fit part à la multitude des volontés des dieux.

Un quart d'heure après, l'île sacrée était rentrée dans le calme et la solitude, nègres et sorciers avaient disparu.

— Eh bien ! mon cher ami, s'écria Farandoul quand il se vit débarrassé de toute inquiétude, nous voici dieux ! J'ai déjà été roi, dictateur, évêque, cacique, général en chef, etc., etc..., mais c'est la première fois que j'arrive à ce grade éminent !

— C'est une belle position sociale ! répondit Désolant.

— Nous allons rester dieux une quinzaine de jours, le temps de mûrir notre plan et nous laisserons ensuite notre peuple libre d'en chercher

d'autres. Cependant, mon cher, si vous tenez à la position, vous avez le droit de vous fixer dans le temple !

Les dieux n'eurent rien à apprendre aux quatre reines; Niam-Niam, caché dans le feuillage, avait assisté à toute la scène et de retour au bateau avait apporté la nouvelle. Seulement, chose plus inquiétante, il affirmait avoir vu les Kabirkos établir à une grande distance une sorte de cordon de surveillance autour de l'île sacrée, en installant des postes armés de loin en loin.

Combien de temps les fugitifs restèrent-ils dieux chez les Kabirkos ? Farandoul avait pensé qu'il suffirait d'une quinzaine de jours pour trouver un moyen de déjouer la surveillance de ces gens trop religieux.



*Départ des Iles sacrées.*

Il ne connaissait pas ce peuple malin. Trois mois après, les Kabirkos possédaient encore leurs dieux !

Les sorciers venaient tous les matins apporter en grande solennité le tribut de poisson habituel ; tous les matins les dieux étaient là pour le recevoir ; le grand sorcier seul pénétrait dans l'enclos toujours avec les mêmes marques de respect.

Les dieux, occupés chaque jour une partie de la matinée, avaient l'après-midi à eux. Les reines s'ennuyaient profondément, l'inaction leur pesait, il leur fallait rester dans le petit îlot sans se montrer ou recourir à des précautions infinies pour pousser plus loin leurs promenades. Heureusement Farandoul avait terminé ses reconnaissances, il connaissait maintenant tous les points difficiles du trajet qu'ils avaient à faire pour quitter les îles.

Enfin le dieu Farandoul résolut de frapper un grand coup. Un matin du quatrième mois, les sorciers furent agréablement surpris de trouver six dieux au lieu de deux seulement comme la veille. Les quatre reines avaient accompagné Farandoul et Désolant dans le temple. Les six dieux, formant un groupe majestueux, accueillirent les sorciers avec une grande amabilité. Il fut permis au grand prêtre de lever un peu la tête pour les contempler et Farandoul prit la parole :

— Les dieux sont contents des Kabirkos, dit-il, ils vont revenir tous. Pour aujourd'hui les dieux ordonnent de grandes réjouissances dans leur peuple. Allez !

Cette fois les tambourins et les chants éclatèrent avec plus d'enthousiasme, le peuple et les sorciers partirent en dansant porter la bonne nouvelle dans les villages et bientôt des bruits extraordinaires vinrent annoncer aux dieux que leurs ordres étaient écoutés.

Les dieux de leur côté ne restaient pas inactifs ; à bord du *Solitaire* tout se préparait pour le départ, le bois sec avait été accumulé dans l'intérieur et sur le pont, des provisions étaient embarquées. L'hippopotame, qui passait sa vie à dormir et à manger, avait été réveillé, les outres qui le soutenaient étaient regonflées, le grand mât préparé.

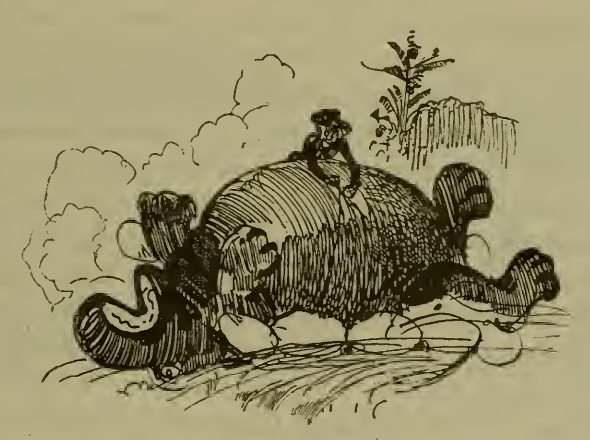
A minuit, Farandoul donna le signal du départ.

Ce fut la mauvaise allure de l'hippopotame qui contraria la première partie du voyage. Cet animal, considérablement engraissé par trois mois de farniente et de bottes de roseaux à discrétion, ne possédait plus les belles qualités de marcheur que nos amis avaient pu apprécier jadis ; il avançait avec lenteur et soufflait bruyamment à chaque effort.

Farandoul comptait sur lui pour remorquer les fugitifs aussi loin que possible des îles sacrées ; son rôle devait changer lorsqu'on serait sorti du lac et que l'on aurait dépassé les premiers villages du fleuve. Le *Solitaire* devait alors prendre la tête et l'entraîner à toute vapeur.

Il fallut quatre heures pour sortir du lac ; le jour allait bientôt poindre et avec lui le danger. Farandoul n'attendit pas plus longtemps, il fit prendre la tête au *Solitaire*, et chauffant à outrance, s'élança dans le fleuve.

Les sifflements de la vapeur, la respiration puissante du bateau, réveillèrent quelques nègres sur les rives ; épouvantés à la vue de cette barque inconnue qui lançait de la flamme et de la fumée, ils coururent éveiller leurs sorciers pour exorciser le monstre.



*L'hippopotame chavira tout à fait.*

Le *Solitaire* marchait vaillamment, entraînant dans son sillage l'hippopotame aussi épouvanté que les nègres. Le jour vint ; sur les rives, les quelques villages rencontrés furent mis en révolution, mais le *Solitaire* dévorant l'espace les eut bientôt dépassés.

A midi on avait mis une quinzaine de lieues entre le *Solitaire* et les îles sacrées, mais à une heure la joie du triomphe s'évanouit devant un nouveau sujet d'inquiétude ; on venait d'entrer dans une dangereuse région de chutes et de cascades.

Le fleuve, entraîné par les abaissements successifs du sol, filait comme une flèche à travers les rochers, les couvrant de son écume et sautant souvent par-dessus. Pourrait-on passer ? Farandoul inquiet gouvernait de son mieux

au milieu des rochers, craignant à tout instant de toucher quelque récif ou de chavirer en exécutant un saut trop considérable.

Tout à coup, en descendant parmi des tourbillons d'écume une chute de trois ou quatre mètres, l'hippopotame, entraîné par la vitesse acquise, tourna sur lui-même et chavira tout à fait. Le malheureux avait le ventre en l'air et la tête sous l'eau. Maintenu par les outres, il ne pouvait se relever et allait infailliblement se noyer.

Pour ne pas laisser périr ce fidèle serviteur, Farandoul se précipita sur les cordages qui retenaient le chapelet d'outres et les abattit à coups de hache. L'hippopotame à demi noyé fit un violent effort et se remit dans la position normale. Notre héros regagna le *Solitaire;* mais pendant le temps qu'il avait quitté la barre, le vapeur, pris par un courant, avait dévié de sa route et courait droit aux rochers, tout ce que l'on put faire fut d'éviter les rochers et d'aller échouer dans un banc de sable.

Fatalité ! Les naufragés se préparaient à réunir leurs efforts pour remettre le navire à flot, mais Farandoul, inquiété par un immense murmure entendu au loin sur le fleuve, jugea prudent de pousser une reconnaissance préalable; il grimpa lestement sur les monticules rocheux qui dominaient la rive à une cinquantaine de mètres et revint consterné. Une série de chutes, infranchissables celles-ci, s'étendaient à quelques milles en avant ; leurs grondements, brisés par un coude du fleuve, roulaient en haut des rochers comme un bruit de tonnerre ! Le *Solitaire* devenait absolument inutile encore une fois !

— Décidément, s'écria Farandoul, la route du fleuve est trop hérissée de difficultés, prenons par la voie de terre. Nous tâcherons en route de trouver quelques montures... J'ai mon lasso.

Et les fugitifs se distribuèrent leur mince bagage, les armes, quelques couvertures et les vivres. Il fallut dire un adieu définitif au *Solitaire*. L'hippopotame détaché accueillit sa mise en liberté avec stupéfaction; quand il vit ses anciens maîtres s'enfoncer dans le désert, il poussa de sourds beuglements et partit à leur suite. Mais les rochers lui barrèrent le passage ; la graisse lui avait fait perdre toute agilité, si bien que, renonçant à la poursuite, il reprit tristement le chemin du fleuve.

Il y avait à peine un quart d'heure que les anciens dieux des Kabirkos avaient disparu dans l'épaisseur des fourrés de la rive droite du N'kari, lorsque, sortant des rochers de cette même rive droite, une petite caravane apparut et s'arrêta brusquement devant le *Solitaire* échoué.

Cette caravane se composait de six hommes seulement, un blanc et cinq Arabes. Le blanc poussait des exclamations de triomphe, les Arabes gesticulaient.

— Le *Solitaire!* s'écriait le voyageur blanc, c'est bien lui, ses fourneaux fument encore, son maître ne peut être loin. J'ai donc retrouvé Farandoul. j'ai réussi là ou mes deux collègues de la Société de géographie MM. Eusébin de Saint-Gommer et Désolant avaient échoué ! Quelle gloire pour moi Ulysse Ganivet! Allons, Mohammed, entrons dans le *Solitaire* et faisons une bonne sieste, en attendant le retour de l'illustre voyageur....... Il va être bien surpris !




*Les dieux étaient retrouvés!*

Et le voyageur, M. Ulysse Ganivet, savant bien connu, s'installa délicieusement à l'ombre dans la cabine du *Solitaire* avec ses cinq Arabes.

Fatigués d'une longue marche, ils s'endormirent bientôt. Farandoul ne revint pas, mais un étrange balancement les réveilla en sursaut deux heures après; les voyageurs très étonnés crurent d'abord que le bateau avait repris sa marche et coururent à l'escalier pour remonter sur le pont. Les panneaux étaient fermés !

Comme le balancement s'accentuait, M. Ulysse Ganivet, le voyageur blanc, passa vivement la tête par un hublot et poussa une exclamation.

Le *Solitaire* marchait, mais pas sur l'eau, il naviguait à travers champs sur les épaules d'une cinquantaine de nègres hideux ! Ulysse Ganivet et les

cinq Arabes se voyant prisonniers, cherchèrent rapidement leurs armes déposées au centre de la cabine... Les armes avaient disparu !

Comme on l'a deviné sans doute, ces nègres faisaient partie d'une bande de Kabirkos lancés à la poursuite de leurs dieux fugitifs. Partis à travers la plaine tandis que d'autres Kabirkos exploraient le fleuve, ils étaient arrivés aux chutes une heure à peine après l'arrivée de M. Ulysse Ganivet au navire abandonné par Farandoul. Reconnaissant le bateau signalé par les habitants des villages riverains du N'kari, ils s'en étaient approchés dans le plus grand silence, avaient fermé les panneaux avec soin, et, certains de leur proie, avaient soulevé délicatement le *Solitaire* pour le rapporter en diligence aux îles sacrées.

Sur la route, la population nageait dans la joie, les dieux étaient retrouvés !

Le grand sorcier reçut les fugitifs à l'entrée du temple ; il faillit tomber à la renverse de stupéfaction lorsque, les panneaux ouverts, Ulysse Ganivet et ses Arabes, très affamés, apparurent sur le pont du *Solitaire*, les dieux étaient au nombre de six comme les autres, mais ce n'étaient plus les mêmes ! Après cinq minutes de méditation, la science profonde du sorcier des Kabirkos trouva le secret du changement, sans doute les dieux s'étaient encore une fois transformés !

Quelle preuve éclatante de puissance ! Toute la nation kabirkos tomba le front dans la poussière et se traîna sur le ventre pendant quelques minutes.

Les dieux n'y comprenaient rien ; enfermés avec rigueur dans le temple et gardés à vue jour et nuit, ils ont eu depuis le temps de réfléchir et de comprendre.

Il y a dans le fond de l'Afrique centrale six dieux bien malheureux. C'est M. Ulysse Ganivet et ses cinq Arabes. Leurs fidèles Kabirkos, très-portés à la défiance depuis la première fuite de leur Olympe, refusent de leur accorder aucun jour de sortie ; ils sont devenus très exigeants et ne cessent de tourmenter les pauvres dieux pour obtenir toutes sortes de bienfaits, de la pluie en temps de sécheresse, de la sécheresse en temps de pluie, de la chance à la guerre, des guérisons pour eux, de bonnes épidémies pour leurs voisins, etc., etc. Si encore ils se contentaient de solliciter, les dieux ne se plaindraient pas trop, mais hélas, lorsque la pluie ne vient pas, ou que la victoire demandée se fait trop attendre, les Kabirkos ont pour système de réduire la portion de victuailles apportée tous les jours au temple. O tristesse ! Les pauvres dieux sont ainsi mis à la diète jusqu'à l'accomplissement des vœux de leurs fidèles !



*Au fond des nécropoles égyptiennes.*

## VI

**Rencontres et complications.**
**Une armée de sauterelles. — La nuit fatale dans les ruines de Thèbes.**
**Farandoul, momifié, voyage dans les bagages du clan des Klaknavor.**

Tâchons de rattraper Farandoul et les quatre reines. Ils sont loin du N'kari maintenant, car jamais ils n'ont voyagé avec une telle rapidité !

Le premier soin de Farandoul a été de se mettre à la recherche de bonnes montures pour toute la caravane, et la chance semblant lui revenir, il a en moins de deux jours réussi à capturer deux autruches, un zèbre et quatre girafes.

Farandoul et la reine blanche Angelina marchent en tête sur les autruches, les girafes viennent ensuite, montées par les trois autres reines et par Désolant, Niam-Niam ferme la marche monté sur le zèbre ; on avance à toute vitesse de l'aurore à l'heure de la sieste, après la sieste, on fait encore quatre heures de galop, et le soir on campe avec sécurité au milieu d'un cercle de brasiers. Les nègres rencontrés sont frappés d'étonnement à la vue des blancs ; Farandoul refuse toujours d'entrer en relations avec eux, les

forêts giboyeuses suffisant à nourrir la caravane. Lorsque certaines tribus manifestent des sentiments d'hostilité, la vitesse des montures de nos amis les tire d'embarras.

Farandoul a tout à fait abandonné l'idée de gagner la côte ouest de l'Afrique, il se dirige maintenant vers le nord-est, pour gagner la Nubie. De ce côté, il ne court plus le risque de se heurter à des dangers inconnus, car il va bientôt retomber dans des contrées déjà parcourues par lui.

Après avoir, sans accidents, longé les territoires habités par les Niams-Niams, après avoir traversé les pays de Winga, Darming, Dar-Fertit, le Takolé et le Kordofan, la caravane a salué de ses acclamations les eaux bleues du Nil blanc !

Voici la Nubie, pays à peu près connu ; le temps des périls est passé, les Niams-Niams ne rattraperont jamais leur repas envolé, les Makalolos ne reprendront pas leurs quatre reines, et les Kabirkos ne reverront plus leurs dieux ! Ce n'est pas que de temps en temps, on n'ait quelques discussions avec les naturels ; le savant Désolant ayant voulu étudier de trop près les mœurs d'une peuplade soupçonnée d'anthropophagie a failli terminer ses jours sur une broche, mais Farandoul, les reines et Niam-Niam lui-même, ont mis le village à sac pour le retrouver, et l'ont détaché à temps. Les nègres, revenus de leur surprise, étant allés les attendre à l'entrée d'un défilé, il fallut charger pour s'ouvrir un passage à travers leurs masses.

Les reines ont été splendides : Kalunda et Dilolo, Caroline et Angélina, excitées par la fureur, portèrent par leurs flèches le désordre dans les premiers rangs, puis le sabre en main chargèrent avec furie. Le passage dangereux fut bientôt franchi.

Huit jours après avoir atteint le Nil, comme la caravane se reposait avec délices pendant les heures de la grande chaleur, à l'ombre d'une fraîche oasis, l'attention de Farandoul fut appelée par un singulier phénomène. Un nuage noir comme de l'encre avançait dans le ciel et couvrait déjà de son ombre une partie du désert de sable où serpentait le Nil. Un bruit singulier s'échappait de ce nuage, un bourdonnement confus que les voyageurs reconnurent bientôt pour être le bruissement de millions d'ailes en mouvement.

Le nuage était une armée de sauterelles avançant avec rapidité et s'interposant entre la terre et la lumière du soleil ; l'obscurité se faisait, en même temps le bruit des sauterelles devenait semblable aux sifflements de la rafale et l'oasis disparaissait sous la nuée comme enveloppée dans un voile noir.



LES REINES CHARGÈRENT AVEC FURIE

— Vite du feu ! du feu autour de nous pour les éloigner ! s'écria Farandoul.

Par bonheur les feux qui avaient servi à préparer le repas des voyageurs jetaient encore quelques étincelles, ils furent ravivés rapidement et formèrent bientôt un cercle de flammes et de fumée autour du campement.

Les sauterelles affamées dévoraient déjà les premières feuilles de l'oasis, il en tombait par milliers dans les flammes, mais la grosse masse s'écartait de ce lieu redoutable.

Farandoul, au moment où s'abattait l'armée des sauterelles, avait vu d'autres voyageurs, des Nubiens et des Européens, s'efforcer de gagner l'abri



*Une nuée de sauterelles.*

de leurs feux, mais atteints par les sauterelles ils avaient disparu sous leur masse.

Le passage de la nuée dura vingt minutes ; peu à peu la lumière se fit, leur armée s'éloignait dans la direction de l'est. Quels ravages produits par cette nuée dévastatrice ! Dans toute l'oasis il ne restait plus un brin de verdure, plus une feuille ! Les arbres dépouillés étaient réduits à l'état de simples poteaux, toutes les feuilles et toutes les menues branches avaient été englouties !

Farandoul chercha des yeux les voyageurs européens qu'il avait aperçus. Ils n'étaient pas loin, mais dans quel piteux état ! assis sur le sol rasé, ils gardaient un triste silence : les malheureux étaient entièrement nus !

Les sauterelles avaient passé là, ces millions d'insectes affamés avaient dévoré jusqu'aux derniers vêtements des infortunés voyageurs.

Les Nubiens de leur escorte souriaient déjà, eux n'avaient pas beaucoup perdu. Cependant, voyant que les pauvres voyageurs restaient assis sans oser bouger, Farandoul compatissant se dirigea vers eux.

A sa vue, un des voyageurs, le plus vieux, se mit à gesticuler et à crier avec volubilité :

— N'approchez pas ! n'approchez pas ! gentleman, si vous avez le sentiment des convenances, il y a des ladies ! n'approchez pas !

Et comme Farandoul avançait toujours, les voyageurs européens appelèrent les Nubiens, et les firent ranger autour d'eux de façon à se cacher complètement aux yeux du survenant.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? demanda Farandoul arrêté devant le groupe.

Une voix lamentable sortit du milieu des Nubiens :

— Avez-vous des robes pour miss et pour milady ? et pour moi un....

— Hélas, monsieur, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner trois couvertures, une pour vous et deux pour ces dames, cela suffira pour vous conduire jusque dans la première ville !

— Des couvertures, gémirent des voix féminines, aoh ! shoking ! shoking !

— Yes, inconvenant comme vous dites, vous autres Français ! reprit la voix d'homme.

— Mais non, mais non, vous serez très bien, je vais vous les envoyer !

Et retournant à son campement, Farandoul expédia Niam-Niam avec trois couvertures pour les infortunés. Dix minutes après le groupe des Nubiens s'ouvrit et trois personnes parurent enveloppées tant bien que mal.

En tête marchait un homme grand, sec, rouge de peau, rouge de cheveux, et rouge de barbe, un véritable type d'Écossais. De tous ses attributs d'homme civilisé, un lorgnon seul restait, dédaigné par les sauterelles. Deux ladies le suivaient l'œil baissé et la mine effarouchée ; l'une était la mère et l'autre la fille ; Milady était aussi rousse que son mari, sa fille l'était à elle seule autant que son papa et sa maman réunis.

— Duncan Fergus Macklaknavor, laird de Killiecrankie, comté de Perth, Écosse ; milady Rosemonde Macklaknavor et miss Flora Maklaknavort, dit en français l'homme roux procédant lui-même aux présentations, heureux de faire la connaissance d'un aimable gentleman....

Les deux dames hermétiquement enveloppées s'inclinèrent et murmurèrent

quelques mots vagues parmi lesquels ceux de.... *eternally grateful.... very grateful,... gratefully,... gratefulness, yes! yes! yes! yes!*

— Aoh! vous êtes notre sauveur! reprit lord Macklaknavor, sans vous nous étions obligés de retourner au Caire dans le costume où nous avaient laissés les sauterelles....

— Shoking! shoking! exclamèrent les ladies en se remettant à défiler leur chapelet de *grateful!*

— Cela n'en vaut pas la peine, mesdames, n'en parlons plus!

La conversation s'arrêta là; Farandoul allait proposer à la caravane écossaise de voyager de conserve avec la sienne, mais il crut comprendre



*La famille Klaknavor.*

que milady Macklaknavor ne tenait pas à rester plus longtemps dans la compagnie d'un gentleman qui l'avait rencontrée dans une situation aussi.... shoking! les deux caravanes se séparèrent donc, les Écossais remontèrent à cheval et prirent le chemin de Dongola, ville située entre les troisième et quatrième cataractes du Nil.

Cependant Farandoul et ses amis tenaient conseil, certaines difficultés commençaient à l'inquiéter, le gibier faisait presque défaut, les oiseaux du Nil fournissaient encore quelques plats au repas de la caravane, mais pour le reste il fallait l'acheter aux Nubiens. Et l'argent était rare! C'était un appel de fonds que faisait Farandoul à ses compagnons. Il avait vidé sa bourse sur le sol et les invitait à mettre toutes leurs ressources à la caisse commune.

Désolant n'avait sauvé que deux pièces de cinq francs du désastre de son expédition, le reste lui ayant été volé par les nègres; les quatre reines et Niam-Niam n'avaient que des cauris, coquillages servant de monnaie dans l'intérieur de l'Afrique, mais que les populations quasi civilisées n'apprécient que faiblement.

Le total était mince, il se montait à deux cent vingt-cinq francs en pièces de cent sous françaises ou en piastres turques et à quatre-vingt-quinze centimes en billon! c'était maigre.

— Et les diamants de la couronne! s'écria Angélina en mettant son sac de diamants tout ouvert au milieu des pièces d'argent, vous les oubliez donc? Voilà qui nous sauvera! tâchons d'arriver au Caire et nous sommes remis à flot.

— Savez-vous qu'il y a encore plus de trois cents lieues d'ici là? s'écria Farandoul, j'aurais dû vendre nos trois couvertures à lord Macklaknavor, ou lui emprunter cinq cents francs!

Et Farandoul se leva pour regarder la caravane écossaise disparaissant à l'horizon; les reines et Désolant le suivirent inquiets, Niam-Niam grimpa dans un arbre..... L'argent était resté sur le sol, ainsi que le sac de diamants d'où s'échappait un feu d'artifice d'étincelles et de rayonnements! Les quatre girafes et les deux autruches, attachées toutes à une simple corde, cherchaient tristement quelque brin de verdure oublié par les sauterelles... soudain l'éclat des diamants attira les regards des autruches, en moins d'une seconde, elles entraînèrent toute la bande jusqu'au trésor, et se précipitèrent gloutonnement sur le sac!...

Les reines blanches se retournant poussèrent un cri d'horreur! En deux bonds Farandoul et Désolant s'étaient jetés sur les voraces autruches, mais celles-ci, achevant d'avaler la dernière pierre, attaquaient les pièces de cinq francs.....

Il y eut lutte et bousculade. Désolant réussit à sauver quinze francs et fut renversé d'un coup de pied par l'une des autruches; les coups de bâton tombaient comme la grêle, les deux autruches effarouchées rompirent leur corde et prirent la fuite du côté du désert!

La caravane était plongée dans la désolation.

— Aux fusils! cria Farandoul.

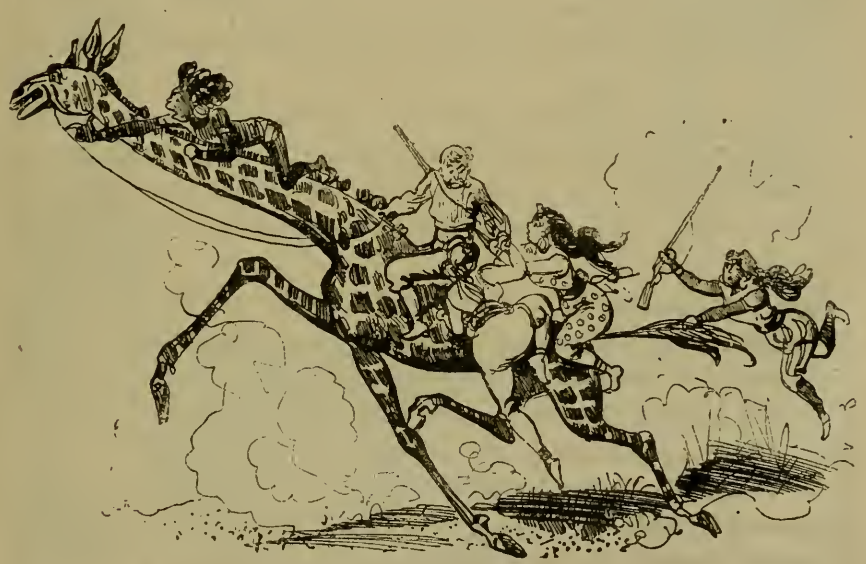
Mais dans la bousculade, les fusils avaient été jetés de côté; quand Farandoul et la reine Kalunda eurent armé leurs carabines, les autruches étaient déjà hors de portée.

— Aux girafes! aux girafes! et donnons-leur la chasse!

Mais les girafes et le zèbre aussi épouvantés que les autruches avaient fui à droite et à gauche. Il fallut une heure pour les réunir, et lorsque les pauvres volés purent s'élancer en selle, les autruches avaient déjà une bonne avance.

N'importe, on partit à leur recherche. Et le soir, harassés de fatigue, furieux de la perte faite, on se retrouvait bredouille à dix lieues en arrière de l'oasis.

Les autruches étaient introuvables. Le lendemain et le surlendemain, même chasse et même insuccès, les autruches s'étaient littéralement évanouies dans les profondeurs du désert.



*A la poursuite des diamants de la couronne avalés par les autruches.*

Farandoul prêchait la philosophie et le détachement des richesses à la reine blanche Angélina avec le plus grand insuccès d'ailleurs, car la pauvre reine était dans un état de désolation indescriptible. Pour lui faire plaisir, Farandoul donna encore deux jours aux recherches sans plus de résultat; enfin la caravane résignée tourna bride et reprit la route du Nil avec deux zèbres de plus enlevés au lasso, pour remplacer les autruches voleuses.

C'était quatre cents lieues maintenant que l'on avait à faire pour atteindre le Caire, et avec quinze francs seulement. En revoyant l'oasis où le

malheur était arrivé, chacun baissa tristement la tête; et ce fut heureux, car dans les débris du foyer, Farandoul vit briller un gros diamant échappé à la gloutonnerie des autruches. Il n'est pas besoin de dire avec quel soin fut recueillie cette suprême ressource!

Vingt-cinq jours après, la caravane amaigrie par de nouvelles privations arrivait en Égypte et venait camper dans les immenses et superbes ruines de Thèbes. Les quinze francs sauvés par Désolant avaient été dévorés et l'on en était revenu aux omelettes d'œufs de crocodiles, régal trop musqué pour des estomacs civilisés.

Dans les ruines de Thèbes, la caravane fit une rencontre: quatre peintres français, M. Coriolan Rigobert, membre de l'Institut, et trois élèves, occupés à pourtraicturer dans tous leurs aspects les célèbres ruines.

Ces messieurs accueillirent la caravane avec tous les égards dus au malheur.

On fraternisa, on s'invita mutuellement à dîner, les peintres vinrent au campement de Farandoul savourer les douceurs inconnues d'un superbe repas composé exclusivement de crocodile : œufs de crocodile à la coque, rôti de crocodile et omelette agrémentée de sauterelles et de fourmis rouges...

Ce fatal repas tourna mal pour nos amis, non pas qu'il ne fût point réussi, mais parce que pendant le dîner les quatre peintres sentirent naître en leur cœur des flammes étranges pour les quatre reines. La superbe beauté des reines, la distinction des blanches, et la majesté des noires, jetèrent un tel trouble dans le cerveau des peintres qu'à dater de cette soirée les colonnades ruinées de Thèbes, les salles hypostyles bariolées de hiéroglyphes, les sombres hypogées où dorment les Pharaons, les obélisques, les boîtes de momies enrichies de délicates peintures, n'eurent plus aucun attrait pour eux.

Ils firent tous leurs efforts pour retenir la caravane Farandoul un jour de plus à Thèbes sous prétexte d'une fête de nuit dans les ruines préparée en l'honneur des reines.

Toute la journée fut employée par eux en préparatifs; ce ne fut qu'allées et venues, courses aux villages arabes pour en rapporter des poulets, des fruits, etc...

Coriolan Rigobert passa deux heures en conciliabule avec un marabout arabe dans un endroit écarté des ruines, Farandoul lui-même le vit discuter longuement avec le vieux chef, et lui donner une fort belle quantité de

piastres en échange d'une toute petite bouteille. Mais pensant qu'il s'agissait sans doute d'une surprise préparée pour le soir, Farandoul, par discrétion, se retira sans rien dire.

La fête, en effet, fut splendide; il y eut des danses d'almées, puis Coriolan Rigobert et ses élèves, remplis d'une noble ardeur, se livrèrent à de pittoresques exercices; ils simulèrent le siège et la ruine de Thèbes aux cent portes par un Cambyse quelconque. Coriolan tenait à lui tout seul le rôle de la garnison, tandis que ses trois élèves formaient l'armée assiégeante, divisée en trois corps. Les feux d'artifices éclatèrent, l'artllerie des assiégeants bombardait la place, mille fusées éclatant



*Fête de nuit dans les ruines de Thèbes.*

en l'air illuminèrent les sculptures des pylones et les hiéroglyphes des chapiteaux. Coriolan se multipliait, répondant par le tonnerre de ses grosses pièces d'artifice. Les assaillants faisaient des progrès, les éventrements des salles, les débris des colonnades semblaient autant de brèches nouvellement ouvertes; à la fin, le gouverneur de Thèbes se fit sauter plutôt que de se rendre, Coriolan rassembla toute son artillerie et fit partir le bouquet.

Le dernier feu de Bengale étant éteint, l'on soupa. — Les peintres semblaient triomphants; ils échangeaient de temps en temps des paroles à voix basse, et Coriolan regardait fréquemment l'heure à sa montre.

Après souper, en attendant le punch, les peintres organisèrent une retraite aux flambeaux dans les ruines. Farandoul commençait à trouver Coriolan Rigobert beaucoup trop empressé auprès des reines, lorsque le punch vint faire diversion.

Le sarcophage d'un Pharaon de la troisième dynastie servait de bol, le liquide brûlant l'emplissait jusqu'au bord et sa flamme bleuâtre s'élevait à plus de deux mètres, à la grande joie des Arabes serviteurs et guides des peintres.

Ce fut Coriolan Rigobert qui réclama l'honneur de servir le punch à ses invités, ce fut lui qui remplit les verres et qui les offrit aux dames, avec force compliments et politesses, ce fut aussi lui qui remplit le verre de Farandoul et qui l'offrit à notre héros. Un observateur défiant eût saisi alors sur les lèvres de Coriolan Rigobert un infernal sourire et dans ses yeux l'éclair d'une pensée farouche! Et ce même infernal sourire se refléta sur les lèvres des trois élèves de Rigobert lorsque Farandoul sans défiance vida son verre de punch au bruit des acclamations.

Le punch épuisé, Coriolan fit adroitement tomber la conversation sur la fraîcheur de l'atmosphère, sur la beauté des ruines au clair de la lune, et fit si bien qu'une petite promenade fut décidée pour prendre l'air avant de se livrer au sommeil. Lui-même et Farandoul prirent la tête de la compagnie qui s'égara bientôt dans les ruines.

Des apparitions fantastiques troublèrent la promenade. Désolant crut apercevoir derrière des colonnes écroulées les burnous de quelques Arabes et Niam-Niam entrevit l'ombre d'un chameau déployant ses longues jambes sur le sable. Les peintres cherchaient à retarder la marche des reines que l'inquiétude commençait à gagner.

Enfin, lorsque, sur la volonté formelle des dames, on revint au campement, Farandoul et Coriolan avaient disparu.

Voici ce qui s'était passé :

Comme on l'a deviné, c'était un narcotique que Coriolan Rigobert avait versé dans le punch de Farandoul. L'amour rend cruel ! Les peintres égarés par une fatale passion avaient juré de s'emparer des quatre reines coûte que coûte. Pour cela il fallait supprimer Farandoul ! Ce crime leur faisait horreur, mais comme il était nécessaire, ils n'avaient pas hésité. Un marabout arabe, consulté, avait vendu à Coriolan Rigobert un narcotique puissant qui suspendait pour un temps illimité les fonctions de la vie, à la condition que le sujet fût tenu rigoureusement à l'abri de l'air.

Le plan de Coriolan était bien simple : Farandoul endormi devait être livré au marabout arabe qui le tiendrait calfeutré aussi longtemps que les circonstances l'exigeraient.



*Le peintre Coriolan et ses élèves.*

A peine Coriolan et Farandoul se furent-ils engagés dans les ruines, que l'effet du narcotique se produisit ; Farandoul sentit tout à coup ses jambes fléchir et sa tête tourner, il saisit le bras de Coriolan et fit encore quelques pas.

Celui-ci l'entraîna rapidement derrière un groupe de colonnes, à l'entrée d'une salle souterraine. Arrivé là Farandoul s'affaissa tout à fait et le marabout arabe se trouva juste à point pour le recevoir dans ses bras. Deux Arabes, sortant de la salle, saisirent Farandoul endormi par la tête et par les jambes et coururent rejoindre deux dromadaires cachés non loin de là.

Cinq minutes après les Arabes et Farandoul endormi galopaient dans la plaine dans la direction de Syout, où ils arrivaient après six heures de course.

Coriolan triomphant avait rejoint la caravane sans chef et prenait part avec un sourire satanique aux recherches de nos amis désolés.

Le marabout arabe avait touché une grosse somme, et comme c'était

un homme consciencieux, il était décidé à exécuter consciencieusement les ordres de Coriolan; aussitôt arrivé à Syout, il acheta une pièce d'étoffe et remonta sur son dromadaire avec Farandoul toujours endormi et bien enveloppé. En deux heures, le dromadaire atteignit à travers les plaines de sables les grottes de Samoun, ces anciennes nécropoles égyptiennes remplies de millions et de millions de momies, représentant à peu près toutes les anciennes populations de l'Égypte, venues générations par générations remplir de leurs boîtes ces profondeurs inconnues.

Le marabout eut beaucoup de mal pour descendre à lui tout seul le corps de Farandoul dans la première galerie, mais en homme consciencieux, il n'épargna pas ses peines. Parvenu aux salles souterraines, il alluma une torche et chercha dans l'amoncellement des momies une boîte bien close qui lui parut aller à la taille de notre héros. La boîte découverte, il en tira le pauvre diable qui l'habitait, un riche seigneur tout doré et peinturluré, et le remplaça par Farandoul.

La pièce de toile achetée à Syout fut découpée en bandelettes, et servit à envelopper notre ami dans un réseau fortement serré. Les préparatifs terminés, le marabout assujettit le couvercle et poussa la boîte dans un angle de la galerie.

Cela fait, il se frotta les mains avec un sourire de satisfaction.

— Allah! dit-il, la chose est loyalement faite, le seigneur chrétien peut être tranquille, son ennemi ne paraîtra pas avant l'époque convenue. Il a dit un ou deux ans..... cependant, j'y pense, le chrétien m'a bien payé, il a peut-être droit à une petite satisfaction en plus?... Oui, c'est cela, je laisserai son ennemi pendant trente ou quarante ans; comme j'ai toujours été bon musulman, je serai probablement dans le paradis de Mahomet à cette époque, mais j'aurai soin, dans mon testament, d'ordonner à mes fils d'aller délivrer l'infidèle.

Et le bon marabout remonta au jour avec la satisfaction du devoir accompli.

Les grottes de Samoun étaient retombées dans l'obscurité; confondu avec des Égyptiens et des Égyptiennes morts depuis six mille ans, avec des contemporains de Joseph et de Sésostris, d'Aménophis et de Cheops, de Cléopatre et de Mme Putiphar, Farandoul dormait dans sa boîte, pour l'éternité, peut-être! C'était fini! Dans trente ou quarante ans les enfants oublieux du marabout ne prendraient pas la peine d'exécuter la volonté de leur père et légueraient à leur tour ce soin à leurs neveux.

Épouvantable perspective! mais Farandoul n'y pensait pas, il dormait! Cinquante millions de momies dormaient avec lui de leur éternel sommeil. Quelle nuit dans les sombres galeries, domaines du silence et de la mort! Quel calme pour les momies, épaves des mondes disparus, entassées pêle-mêle dans les ténèbres! Plus d'amis, plus d'ennemis, plus de mères, plus de frères, plus de soldats farouches, plus de seigneurs orgueilleux, plus de courtisanes superbes! plus rien qu'un monde emballé pour jamais dans cette immense salle des bagages de l'éternité!

Les grottes du Samoun sont rarement visitées, c'est à peine si quelques voyageurs osent s'y aventurer chaque année. Farandoul y reposait depuis



*La momie de Farandoul achetée par lord Klaknavor.*

huit jours lorsque le silence de la nécropole fut troublé par l'arrivée de quelques-uns de ces hardis touristes.

Si Farandoul avait pu les voir, il aurait reconnu dans les visiteurs lord Klaknavor, sa femme Rosemonde et sa fille Flora, habillés de neuf et plus rouges peut-être encore depuis leur aventure des sauterelles.

Lord Klaknavor, au moment de partir pour l'Europe, venait à Samoun chercher une belle et authentique boîte de momie pour la rapporter au musée de Killiecrankie, la petite ville voisine de son manoir.

Lord Klaknavor, accompagné de ses guides, parcourait les sombres galeries, sans pouvoir fixer son choix sur une momie suffisamment riche ; il était

difficile le noble lord, et il voulait une momie de premier choix, peinte avec élégance et enrichie de hiéroglyphes savants.

Bien des momies avaient été choisies, tirées de la masse, puis repoussées comme peu dignes de la situation qui leur était offerte. De galerie en galerie, le clan des Klaknavor était arrivé dans la salle où gisait Farandoul dans sa boîte ; Klaknavor hésitait entre une jeune dame de six mille huit cents ans et un monsieur bien conservé de sept mille ans. Miss Klaknavor penchait pour la jeune dame et lady Rosemonde la repoussait comme ayant été peu convenable peut-être dans ses mœurs, lorsque Klaknavor tomba en extase devant la boîte de Farandoul.

Celle-ci au moins présentait toutes les qualités requises, richesse d'ornements, pureté de tons des peintures, profusion des hiéroglyphes ; il n'y avait pas à hésiter ! Et elle était lourde et si bien close ! Nul doute que son contenu ne fût en parfait état ; on l'ouvrirait en grande cérémonie à Killiecrankie.

Lord Klaknavor fit un signe, les Arabes s'approchèrent, enlevèrent la momie et revinrent au jour avec elle!

Huit jours après, le clan des Klaknavor s'embarquait avec la momie bien emballée sur le *Sésostris*, paquebot des messageries françaises qui les débarqua tous à Marseille. Les Klaknavor et leurs bagages prirent le rapide, s'arrêtèrent une nuit à Paris, reprirent l'express, débarquèrent à Londres et filèrent sans désemparer sur l'Écosse, toujours avec la caisse précieuse qui contenait la momie d'un seigneur de la quatrième dynastie.

Le lendemain de leur arrivée, les Klaknavor lancèrent des invitations à la haute société du comté de Perth, les Mac-Grégor, les Mac-Kinbor, les Mac-Ronald, etc., etc., à tous les savants d'Édimbourg et à toutes les notabilités de la presse écossaise.

La momie couchée sur la grande table du salon attendait les invités. A côté une pince et un marteau en argent devaient servir aux mains patriciennes de lord Klaknavor lui-même pour ouvrir la boîte.

Le salon se remplit rapidement de toute la haute société attendue.

Sur tous ces nobles visages la plusardente curiosité était peinte, songez donc, gracieuses ladies, on allait contempler un gentleman de noble race, âgé de quelque huit mille ans.

Enfin lord Klaknavor saisit ses instruments, tous les Mac-Grégor, les Mac-Kinbor retinrent leur respiration. Le marabout avait bien fait les choses, il fallut une demi-heure pour déclouer le couvercle.......

Un cri d'étonnement jaillit de toutes les poitrines des Mac-Grégor ; lord Klaknavor, sa femme et sa fille tombèrent en arrière de saisissement.

— Qu'il est bien conservé ! s'écrièrent enfin tout d'une voix Mac-Grégor et Mac-Kinbor.

— Quels hommes que ces Égyptiens !

— Quels embaumeurs !

— Il s'appelle Phta-Amné-Nophis, fils de........... prononça un savant égyptologue qui s'était emparé du couvercle et l'épelait avec lenteur.

— Comme il ressemble à........... s'écria Flora Mac-Klaknavor.



*La jeune dame de 6000 ans avait peut-être été de mœurs légères.*

— Aoh ! Flora ! aoh ! shoking ! observa lady Rosemonde.

Mais un formidable cri, poussé par tous les assistants, arrêta toute observation sur les lèvres de lady Rosemonde. Phta-Amné Nophis venait de se relever brusquement en respirant avec vigueur.

Assis dans sa boîte sur la table du grand salon de lord Klaknavor, il regardait la noble assistance avec les yeux les plus étonnés. Personne ne soufflait mot, lady Rosemonde et un certain nombre de ladies Mac-Grégor et Mac-Kinbor étaient tombées évanouies les unes sur les autres. Les Mac-Gregor et les Mac-Kinbor masculins avaient seulement reculé de trois pas.

Ce fut Phta-Amné-Nophis ou plutôt Farandoul qui prit le premier la parole :

— Ouf ! dit-il, votre punch, monsieur Coriolan, était un peu trop fort !..... Ouf ! ouf ! quel poids dans la tête...... mais où êtes-vous donc, Coriolan ? mais..... pourquoi toutes ces bandelettes..... mais..... mais..... où diable m'avez-vous..... qui diable sont..... qu'est-ce que tout cela veut dire ?..... mais je ne connais personne ici ?..... Ah ! si, voici lord Klaknavor ! Eh bien, milord, enchanté de vous rencontrer à

Thèbes ! enchanté de vous voir plus confortablement vêtu surtout, et milady aussi ! Mais vous êtes bien nombreux, vous donnez donc une soirée en habit noir dans les ruines de Thèbes ?

— Thèbes ! Thèbes ! s'écria lord Klaknavor, en retrouvant soudain la voix, mais vous êtes fou, monsieur ! vous êtes à Killiecrankie, près d'Édimbourg, Écosse ?

— Killie..... près d'Édimbourg ? s'écria Farandoul en se frottant la tête, mais..... et les quatre reines ! où sont les quatre reines?

Et comme le vieil Égyptologue épouvanté cherchait à lui remettre son couvercle sur la tête et à le renfoncer dans la boîte, Farandoul furibond le lança en arrière avec son couvercle, arracha ses bandelettes et sauta au milieu de l'assemblée sur quelques Mac-Grégor effarouchés qui poussèrent de nouvelles exclamations.

Farandoul saisit lord Klaknavor par les épaules.

— Voyons, dit-il, je suis votre bienfaiteur, lorsque je vous ai rencontré là-bas, dans l'oasis après..... les sauterelles, vous étiez privé de tout vêtement, milady Klaknavor était.....

— Shoking, shoking, articula faiblement lady Rosemonde en s'évanouissant de nouveau.

— ... était dépourvue de tout objet de toilette ! et miss Klaknavor aussi ! je vous sauvai alors ! je vous couvris, je vous donnai les moyens de reparaître dans le monde civilisé sinon avec élégance, du moins sans offenser les convenances, car sans moi, vous étiez forcés tous d'offenser les convenances, jusqu'à votre arrivée dans une ville quelconque ! Je suis donc votre bienfaiteur ! Eh bien, je réclame de vous un éclaircissement rapide..... où suis-je vraiment ?

— A Killiecrankie......

— A Killiecrankie......

— Et les quatre reines ?

— Quelles reines ? Je ne connais que Sa Majesté la.....

— Non non, les reines des Makalolos !

— Connais pas !

— Et Niam-Niam !

— Connais pas !

— Alors je suis seul ici ! comment suis-je venu ?

— Dans cette boîte à momie ! je vous ai acheté, monsieur, et fort cher !



DANSES D'ALMÉES DANS LES RUINES DE THÈBES.

— Mais où cela, à Thèbes ?

— Non, dans les grottes de Samoun près de Syout !

— Dans les nécropoles égyptiennes !..... mais comment étais-je là quand je me souviens de m'être endormi à Thèbes !

— Enfin, tout ce que je puis vous dire, cher monsieur, c'est que désirant rapporter pour le musée de Killiecrankie une momie authentique et de belle condition, je terminai mon excursion en Égypte par une visite aux grottes de Samoun, je cherchai moi-même parmi des milliers de momies, je découvris votre boîte, vous me plûtes et je vous emportai.... Je pensais pouvoir vous attribuer un âge variant de sept à neuf mille ans, mais je vois que vous avez beaucoup moins !



*Le faux Phta-Amné-Nophis.*

— Mais comment étais-je là ?

— Mais s'il y a seulement sept mille ans que vous y êtes entré ! fit observer le savant égyptologue en s'avançant, vous ne pouvez pas vous rappeler, monsieur Phta-Amné-Nophis.

— Je ne vous parle pas, monsieur, rugit Farandoul en colère... Voyons, reprit-il en s'adressant à lord Klaknavor, depuis combien de temps suis-je en votre possession ?

— Trois semaines seulement......

— Seulement !..... et mes quatre reines !

Tout à coup Farandoul bondit, une idée venait de le frapper !

— J'y suis! exclama-t-il, c'est un coup de Coriolan.... c'est le punch ! infamie ! A quelle heure le train pour Londres, milord ?

Et comme lord Klaknavor ne se pressait pas de répondre, Farandoul, saisit brusquement un chapeau quelconque et bousculant les assistants il se précipita vers une fenêtre.

Cinq minutes après un homme toujours courant sortait du manoir des Klaknavor, renversait le portier et deux domestiques qui lui barraient le passage et se dirigeait vers la gare de Killiecrankie. En route il rencontra la la ligne ferrée, un train passait. Farandoul courut sur la voie, attrapa le dernier wagon et se hissa dans la cabine du conducteur.

Trois quarts d'heure après, il était à Édimbourg. Comme il n'avait pas de ticket, il lui fallut sauter à terre avant d'entrer en gare et escalader quelques barrières.

La première chose qu'il fit en ville fut d'acheter un journal ; il oublia de le payer, pour deux raisons, préoccupations terribles et manque d'argent. La date de ce journal lui apprit qu'il s'était passé vingt-huit jours depuis la fatale soirée du peintre Coriolan dans les ruines de Thèbes !

Horreur ! Et les reines abandonnées à la merci des peintres ! Farandoul sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête. Et pas d'argent pour partir. Tout à coup sa main, qui fouillait machinalement dans sa poche, ramena un paquet au jour... Farandoul l'ouvrit hâtivement. C'était le diamant retrouvé dans l'oasis !!!

Le premier bijoutier venu vit entrer dans sa boutique un homme fiévreux, qui lui tendit un magnifique diamant, le bijoutier offrit mille livres, paya et empocha le diamant, certain d'avoir gagné mille autres livres à ce marché !

Farandoul avec ses 25,000 fr. dans la poche courut vers la gare. Justement l'express de Londres partait, il bondit dans un compartiment et s'installa sans façon en bousculant quelques voyageurs.

A la première station il courut à la machine et sauta près du mécanicien stupéfait.

— Cent livres si tu veux gagner deux heures ! lui dit-il.

— Impossible, monsieur.

— Eh bien alors, reste ici !

Et Farandoul empoignant le mécanicien le jeta sur le quai. Le chauffeur, descendu pour changer un fanal, accourait au secours de son chef, mais Farandoul s'était jeté sur la machine avec furie ; la locomotive, poussant une effroyable bordée de coups de sifflet, se remit en marche, laissant en gare chauffeur et mécanicien ! des cris de terreur partirent de tous les wagons, mais Farandoul n'avait pas le temps d'y penser et chauffait avec rage,

Le train dévora la distance, quarante lieues à l'heure ! le télégraphe, par bonheur, avait jeté l'alarme sur tout le parcours, aussi ce train éclair trou-

vant partout la voie ouverte et libre, arriva sans accident à Londres avec sept heures d'avance. Un peu avant d'entrer en ville, Farandoul arrêta son train et se jeta sur la voie ; avant que personne eût osé se lancer à sa poursuite, il avait gagné la ville, pris un cab et courut à la Tamise.

Il n'est pas besoin de décrire l'ennui des voyageurs entraînés par Farandoul dans ce vertigineux voyage, deux notaires qui se trouvaient dans le train rédigèrent un nombre infini de testaments pour les passagers éperdus. Les bruits les plus incroyables circulaient dans les wagons, on se croyait conduit par un fou furieux, mais bientôt la vérité se fit jour, Farandoul avait été reconnu !



*Les Klaknavor féminins s'évanouirent.*

Et par qui ? tout simplement par notre ancienne connaissance d'Australie le singe Makako, Makako le traître par amour, lequel occupait, à sa grande humiliation d'ailleurs, un compartiment de deuxième classe, avec deux autres domestiques du château de Cardigan.

Makako roula des yeux furieux à la vue de son ancien chef, mais il ne put révéler son nom à ses voisins. Ce fut une autre de nos anciennes connaissances, celle-là même dont la beauté fatale causa jadis la trahison de Makako, lady Arabella Cardigan enfin, qui, retournant à Londres, pour la saison, reconnut Farandoul comme il sautait sur la locomotive !

A sa vue elle ne douta point qu'il n'eût l'intention de se venger d'elle en

faisant dérailler le train : elle ferma les yeux et ne les rouvrit que lorsque le train essoufflé s'arrêta aux portes de Londres.

Les journaux anglais furent pendant huit jours remplis de cette aventure inouïe; l'Angleterre s'attendant à tout de la part de son ancien ennemi, ne respira que lorsque le télégraphe signala l'arrivée de Farandoul à Alexandrie.

A Killiecrankie on se disputait ; tous les Mac-Gregor et les Mac-Kinbor reprochaient à Klaknavor de les avoir convoqués pour se faire bousculer par un faux Phta-Amné-Nophis. Une guerre terrible fut sur le point d'éclater entre leurs clans et celui de lord Klaknavor, mais enfin les dames réussirent à faire rentrer les claymores dans le fourreau.

Et miss Flora Mac-Klaknavor, encore plus rouge que de coutume, effet bien naturel de l'émotion, se jeta dans les bras de sa mère en disant :

— Aoh ! dear mamma, je ne puis plus en épouser d'autre que lui ! Je suis compromise ! Je l'ai bien compris à travers toutes ses réticences. C'est pour moi qu'il est venu.

— Par l'épée des Klaknavor, il t'épousera, ma fille !

Et le soir même, un train rapide emportait les Klaknavor, lancés à la poursuite de Farandoul sur la route de Thèbes...

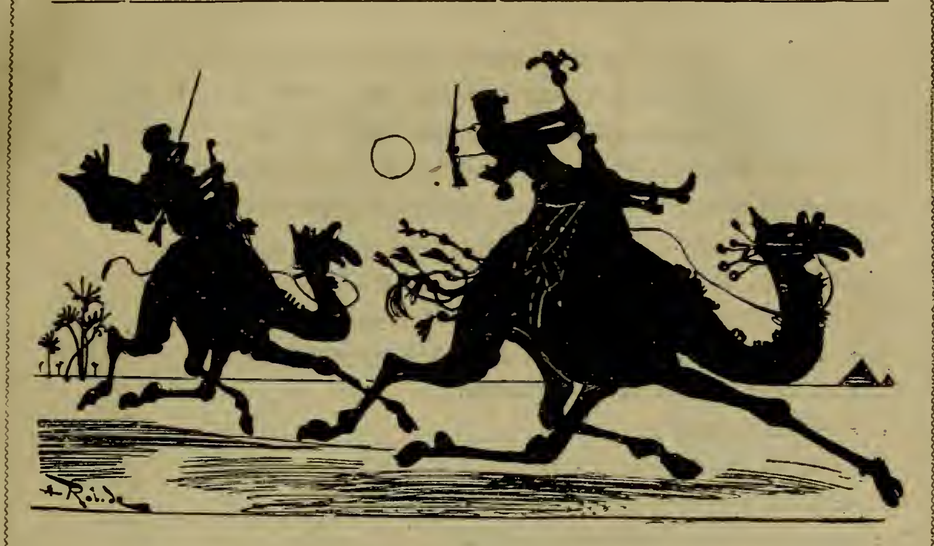
Farandoul, en passant à Paris, prit à peine le temps d'acheter deux revolvers et courut à l'adresse de Coriolan Rigobert. L'atelier du peintre était fermé, on le croyait encore en Égypte. Farandoul vogua vers la terre des Pharaons.

Au consulat français du Caire, notre héros apprit avec joie que l'illustre peintre n'avait pas été revu en ville et que, selon toutes probabilités, il se trouvait encore à Thèbes.

Sans perdre une minute, Farandoul acheta dans un faubourg six dromadaires et loua les services de quelques Arabes. Une heure après sa sortie du consulat, un gros nuage de poussière galopait à travers les sables dans la direction du sud. Ce nuage, c'était Farandoul et ses hommes excitant leurs montures par tous les moyens possibles.



*Le train éclair.*



*Sur la route de Thèbes.*

## VII

**Vengeance! Sept Siméons-Stylites,**
**Miss Flora Mac-Klaknavor est compromise!**
**La tranquillité n'est pas de ce monde.**
**à peine arrivés au Caire, nos amis sont enlevés par une comète inconnue!**

Il fallut six jours pour atteindre Thèbes. Le sixième jour au soir les ruines apparurent, encadrant la lune naissante entre deux colonnes ébréchées.

— Halte ! commanda Farandoul.

Arabes et chameaux s'arrêtèrent. Le maître les avait habitués en route à l'obéissance passive.

— Vous allez camper là, à l'entrée de ce village, et vous attendrez mes ordres; je vais là-bas, à Thèbes!

En disant ces mots, Farandoul avait fait agenouiller son dromadaire et sautait à terre au milieu d'un cercle de fellahs sortis des misérables masures du village.

Soudain un vieil Arabe poussa un cri de terreur et tomba devant lui, la tête dans la poussière.

— Allah ! Allah ! criait-il, es-tu un djinn, un esprit ? Est-ce ton ombre que je vois? Comment t'es-tu levé du séjour des morts? Comment as-tu quitté les sombres grottes de Samoun, où je t'ai enseveli moi-même ?

— Ah ! Ah ! s'écria Farandoul, c'est toi, je te reconnais aussi, tu es le complice du peintre des Ruines !... Tremble ! J'ai quitté le séjour des morts altéré de vengeance.

— Grâce ! Grâce ! hurla le marabout, je ne t'aurais pas abandonné, tu étais inscrit dans mon testament et mes fils devaient te délivrer.

— Réponds-moi et sers-moi, je verrai ensuite ce que je dois faire. Voyons, les peintres sont encore là-bas?

— Oui, seigneur.

— Et les reines ?

— Les jeunes femmes y sont aussi !

— Très bien, suis-moi maintenant.

Et les deux hommes s'acheminèrent rapidement vers les ruines. Le marabout avait peine à suivre Farandoul ; de temps en temps, il étendait la main et cherchait à toucher ses vêtements, comme pour voir s'il avait affaire à un vivant réel ou bien à quelque sombre esprit des ténèbres.

Le rideau bleu-foncé de la nuit était tombé tout à fait lorsqu'ils arrivèrent aux ruines ; sans s'arrêter à admirer les fantastiques et colossales silhouettes, les trouées des colonnades, les masses sombres des temples, ils se glissèrent sans bruit dans la direction d'une petite lumière clignotant au centre du principal amas.

C'était là qu'avait campé Farandoul cinq semaines auparavant. En s'approchant, il reconnut la tente faite avec les couvertures, il reconnut l'ombre de son ami Désolant et celle de Niam-Niam,... enfin à la lueur d'une misérable lanterne de papier éclairant toute la scène, il aperçut, avec un terrible battement de cœur, les quatre reines assises sur le sol dans l'attitude de la tristesse.

Plusieurs ombres étaient debout devant elles. On semblait discuter avec animation devant le brasier où cuisait un maigre dîner.

— Retourne au village, dit tout bas Farandoul au marabout, et ramène-moi mes hommes ; vous vous glisserez dans les pierres et n'apparaîtrez qu'à mon appel.

Le marabout disparut sans bruit ; Farandoul s'approcha du groupe et prêta l'oreille.

C'était Désolant qui parlait.



Les reines en attatouch.

— Oui, disait-il, je vous répète encore une fois, messieurs, que les reines refusent absolument le dîner que vous leur offrez! Elles se souviennent trop que c'est à la suite d'un repas offert par vous, que s'est produite la disparition inexplicable de notre malheureux ami!... Votre conduite dans cette circonstance ne leur a point paru bien franche et je dois le dire, j'ai partagé leurs soupçons.

Ici Niam-Niam, couché à la gauche des reines, fit entendre un grognement.

— Niam-Niam aussi, reprit le bon Désolant, et ce jeune barbare a du flair! Enfin, nous restons ici avec le vague espoir de découvrir un indice quelconque, une trace, qui nous renseigne sur le sort de notre

ami... mais nous refusons d'entrer plus amplement en relations avec vous, tenez-le pour dit et restez à votre campement.

— Au diable le chambellan! rugit un des peintres, restez chez vous si vous voulez, mais laissez les dames répondre à notre invitation!...

— Allons, charmante reine aile de corbeau, s'écria Coriolan lui-même en s'adressant à Kalunda, ne soyez point si farouche, nous sommes des amis, et, vous le savez bien, des adorateurs... passionnés! Laissez là votre peu aimable gardien et...

Coriolan arrondit le bras, mais Kalunda bondissant soudain ne le laissa point avancer. Elle fit briller la lame de son sabre de guerrière et tendit la pointe vers l'audacieux membre de l'Institut.

— Arrière! bandit, pirate, vil hippopotame! s'écria-t-elle en makalolo, arrière, ou je te fais sauter la tête! c'est toi le traître, j'en suis sûre! crocodile.

Les reines blanches éclatèrent de rire.

— Eh bien, monsieur Coriolan, demanda Caroline, faut-il vous traduire le discours de notre amie? Vous savez qu'elle vous a appelé vieux crocodile.

Les peintres se consultaient. Leur fatal amour avait ravagé leurs physionomies. Depuis cinq semaines, les mêmes scènes se renouvelaient chaque jour et toutes leurs tentatives pour se rapprocher des reines avaient été inutiles.

— Voyons, encore une fois, reprit le tenace Coriolan, charmantes reines blanches et délicieuses majestés noires, vous n'avez pas d'amis plus dévoués, plus tendres, plus... vous pouvez me croire! Et puisque votre Farandoul, par un malheur inexplicable que je déplore autant que vous, a disparu pour jamais... acceptez nos bras et nos...

Coriolan n'acheva pas, une ombre venait de se lever du milieu des pierres.

— Bonsoir, monsieur Coriolan, prononçait tranquillement l'ombre en se dressant devant le peintre, me reconnaissez-vous?

— Farandoul, s'écrièrent d'une seule voix les peintres et les reines, Farandoul! Et notre héros se vit, en une seconde, entouré, embrassé, pressé dans les bras de ses amis; Niam-Niam bondissait avec des hurlements joyeux, Désolant lui secouait les bras, les reines blanches et les reines noires lui racontaient leurs angoisses avec des larmes dans la voix. Quant aux peintres, ils semblaient atterrés; Coriolan se frottait les yeux, les autres s'arrachaient les cheveux à poignées.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, messieurs, leur dit Farandoul avec la plus extrême politesse, nous avons à causer. Je n'ai pas encore pu vous remercier de votre délicieux punch de l'autre jour, mon cher monsieur Coriolan, vous savez, des circonstances indépendantes de ma volonté m'en ont empêché, mais je m'efforcerai de reconnaître votre charmante hospitalité...

L'oreille exercée de Farandoul avait perçu de légers bruits dans les ruines; c'était sans doute le marabout amenant les Arabes. Un coup de sifflet les fit surgir brusquement devant le campement.



*Kalunda fit briller son sabre de guerrière.*

Les peintres s'étaient levés.

— Ma conversation a l'air d'ennuyer ces messieurs... attachez-les, dit Farandoul avec un geste d'autorité.

Les Arabes se précipitèrent. Avant que les peintres eussent pu se reconnaître, ils furent renversés sur le sable, pieds et poings liés.

— C'est fait, seigneur! dit le marabout en s'inclinant devant Farandoul, ordonne maintenant, faut-il leur couper la tête?

— Nous verrons cela, dit négligemment Farandoul, maintenant que nous nous sommes assurés de leur compagnie, nous avons le temps.

Et sans faire plus attention aux peintres, Farandoul se tourna vers ses amis qui l'accablaient de questions. Nous passerons sous silence leurs transports de joie, leurs éclats de gaieté et leurs éclairs de colère. Les peintres gardaient un silence farouche. A la fin de la soirée, la délibération s'ouvrit sur la punition à leur infliger. Farandoul, accouru d'Écosse avec une soif

terrible de vengeance, s'était fort adouci en voyant les reines sorties saines et sauves du guet-apens. Il repoussa donc la motion de Niam-Niam qui proposait de jeter les peintres dans le Nil, et fit adopter une autre idée.

Le reste de la nuit fut consacré au repos. Seuls les peintres ne purent fermer l'œil, torturés par les reproches de leur conscience et par la dureté des cailloux sur lesquels ils reposaient.

Quand le jour parut, les dromadaires de Farandoul furent amenés devant la tente. Les Arabes commencèrent alors d'étranges préparatifs sous la direction de Farandoul.

A l'aide d'une grossière échelle fabriquée par eux, ils grimpèrent sur une colonne intacte dressant son chapiteau à une dizaine de mètres au-dessus d'une masse de débris provenant de l'entablement écroulé.

Sur le chapiteau, ils ajustèrent tant bien que mal une sorte de palan et attendirent les ordres de Farandoul.

Les peintres avaient pâli en voyant ces préparatifs; plus de doute, ils allaient être pendus.

— A vous l'honneur, monsieur Coriolan.

Les Arabes lui avaient passé une grosse corde autour du corps et l'entraînaient déjà vers la colonne. En une minute il se vit enlevé, balancé en l'air et reçu au sommet du chapiteau par un Arabe qui coupa ses liens et lui mit entre les mains son parasol de peintre. Les autres peintres avaient fermé les yeux pour ne pas voir son supplice.

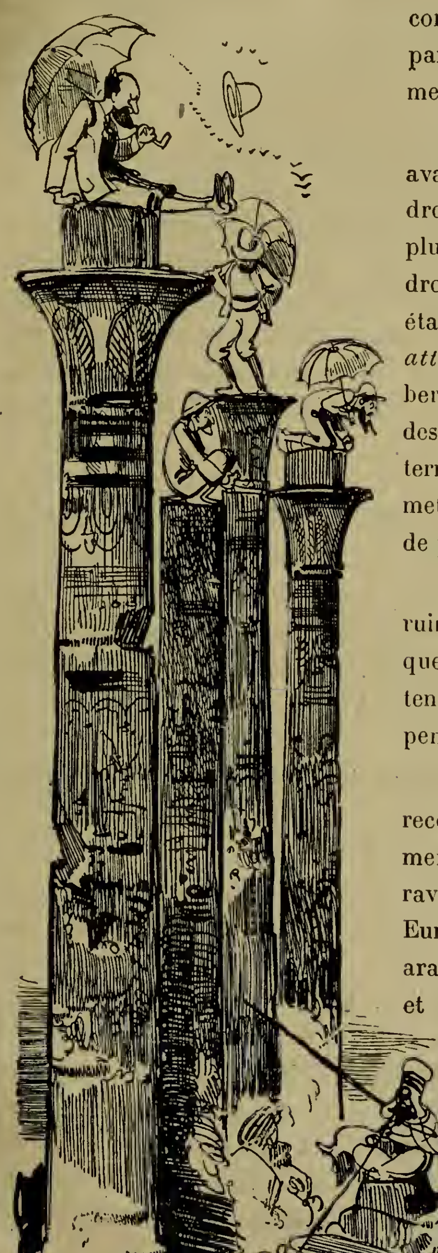
L'un d'eux les rouvrit en se sentant soulevé par les Arabes. C'était son tour!

Bientôt sur les chapiteaux de trois autres colonnes les trois élèves de Coriolan, penauds et décontenancés, furent placés, délivrés de toute entrave et munis de leurs trois parasols.

Le rire clair et sonore des reines à la vue de leur figure ouvrit dans le cœur des peintres des plaies douloureuses!

Farandoul s'avança le chapeau à la main et la tête levée vers les malheureux.

— Messieurs, dit-il, nous partons! J'espère que cela ne vous contrarie pas trop; croyez bien que ces dames et moi nous conserverons un excellent souvenir de nos relations. Un simple conseil avant de vous quitter, si par hasard l'ennui vous prenait dans votre nouvelle existence aérienne, prenez vos albums, je suppose que vous les avez sur vous et tracez chacun d'après nature l'esquisse d'un Saint Siméon stylite! Personne n'a jamais été placé


Quatre Siméons stylites.

comme vous pour tirer bon parti d'un pareil sujet! Au plaisir de vous revoir, messieurs!

Déjà les serviteurs de Farandoul avaient enlevé tous les bagages, les dromadaires agenouillés n'attendaient plus que les voyageurs. Deux de ces dromadaires, préparés pour les reines, étaient chargés chacun d'un superbe *attatouch* ou palanquin en forme de berceau paré d'étoffes de laine à bandes rouges et blanches alternées, et terminé par une longue tige au sommet de laquelle se balançait un bouquet de plumes d'autruches.

La caravane allait enfin quitter les ruines inhospitalières de Thèbes lorsque le galop de plusieurs chevaux retentit sur les pierres et fit encore suspendre le départ.

Farandoul se porta en avant pour reconnaître les arrivants. Son étonnement fut grand à la vue de l'étrange caravane. Trois Européens dont deux Européennes, suivis de deux domestiques arabes, venaient de s'arrêter devant lui, et ces Européens n'étaient autres que Duncan Mac Klaknavor, sa femme Rosemonde et sa fille Flora, tous les trois plus rouges que jamais.

—Vous voilà donc revenus en Égypte, allait dire Farandoul.

Mais mylord ne lui en laissa pas le temps.

— Monsieur, dit-il, est-ce qu'un gentleman, après avoir compromis une jeune fille de haute naissance, doit s'éclipser et disparaître, comme vous l'avez fait? Les Mac-Klaknavor ont la claymore vive, monsieur, et nous nous sommes dit : il l'épousera ou...

— Compromis? Épouser ? Qui ça ? demanda Farandoul stupéfait.

— Vous le savez bien !... Car vous ne pouvez pas nier, les choses sont trop claires, elle est compromise ! Prenons les choses au début... Il y a deux mois, vous nous rencontrez, dans une triste situation ; votre cœur de gentleman s'émeut, vous nous tirez d'embarras... très bien jusque-là ! Mais ensuite, fortement commotionné sans doute par sa beauté, emporté par votre passion, vous vous arrangez pour entrer plus profondément en relations avec nous..... comme il n'y avait eu aucune espèce de présentation vous avez recours à un stratagème......

— Bah !

— Oui, les grottes de Samoun, c'était bien combiné...... de cette façon vous faisiez presque partie de la famille, vous entriez au château des Klaknavor ! Nous vous ramenons donc sans nous douter de rien, nous réunissons nos amis.... et crac, au moment où elle se trouve par votre faute irrémédiablement compromise, vous changez d'avis et vous vous enfuyez !... Et elle, la pauvre enfant, avez-vous songé à elle ?

— Mais qui ça, elle ?

— Qui ça ?..... Mais elle, miss Flora, la dernière des Klaknavor, qui attend une réparation !

La colère de Farandoul éclata sur ce mot.

— Comment, digne Mac-Klaknavor, vous avez pu penser qu'à Samoun, dans ma boîte de momie, je vous attendais pour vous demander votre fille en mariage ?...

— Ne niez pas... c'est la vérité !... Après votre inexplicable départ de Klaknavor-Castle, nous avons pris le train, ma femme, ma fille et moi nous avons retrouvé votre trace à Paris, puis à Marseille, nous avons failli vous rejoindre au Caire, et enfin, grâce à la vitesse du yacht d'un de nos amis qui nous a fait descendre le Nil, nous vous avons rejoint ici !

— Eh bien ! mylord, pensez tout ce que vous voudrez de moi, mais le charme de votre compagnie ne saurait me retenir plus longtemps à Thèbes. Restez-y tant que vous voudrez, moi, je pars !

— Et notre réparation ?.... nous vous suivons ! Faut-il tirer la claymore des Klaknavor, Flora ?

— Pas encore, papa ! suivons-le !

— Ah ! c'est comme cela ! s'écria Farandoul furieux, eh bien, nous allons voir !

Et les Arabes rangés autour de lui reçurent un ordre qu'ils accueillirent avec des éclats de rire.

En une minute, sans respect pour les Klaknavor, ils les eurent enlevés de leurs selles et entraînés vers la colonnade sur laquelle les peintres étaient déjà perchés. Il suffit de trois quarts d'heure pour hisser la famille en face des peintres sur trois colonnes de même taille.

Cinq minutes après, la caravane quittait définitivement les ruines de Thèbes aux cent portes; Farandoul avait laissé dans les ruines quelques Arabes et le marabout avec l'ordre de descendre au milieu de la journée les peintres et les Klaknavor de leurs perchoirs incommodes.

Le marabout, plein de respect pour Farandoul, se demandait ce qu'il devait faire.

*Flora Klaknavor sur sa colonne*

— J'avais eu l'intention, se disait-il, de laisser le maître trente ans dans les grottes de Samoun, c'était mal, je lui dois une réparation ! Si je laissais ses ennemis pendant trente années sur leurs colonnes ? Ce serait tout avantage, cela nous éviterait la fatigue de les descendre et il serait mieux vengé !... Mais non, son pouvoir est grand, et il le saurait... j'exécuterai ses ordres.

Farandoul et les reines galopaient dans la direction du Caire sans plus se soucier de leurs ennemis ; heureux de s'être retrouvés, se croyant à l'abri de tout nouveau péril, ils voyageaient doucement, s'offrant même quelques journées de paresse sous les palmiers des oasis ; Farandoul songeait maintenant à Mandibul et à ses marins lancés à sa recherche à travers les déserts africains. Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Il était sans nouvelles d'eux depuis la rencontre inespérée du rhinocéros à la lettre. En attendant quelque indication, Farandoul résolut de ne pas quitter l'Afrique et de se fixer au Caire.

Pendant ce temps, les Klaknavor et les peintres, descendus de leurs colonnes à l'heure convenue, se dirigeaient rapidement vers le Caire sur le yacht de l'ami de mylord. L'espoir d'une belle vengeance les faisait activer

la marche du petit navire. Dès leur arrivée au Caire, plainte fut portée au consulat britannique. La ville fut mise sans dessus dessous par l'ambassadeur anglais qui exigeait une éclatante satisfaction, et la force armée, requise, surveilla toutes les arrivées.

La claymore des Klaknavor tressaillait dans le fourreau, seule la timide Flora espérait encore un arrangement. Enfin, un beau matin, les éclaireurs signalèrent l'arrivée tant attendue de la caravane Farandoul.

Les voyageurs sans défiance avançaient tranquillement ; les reines, penchées hors de leur palanquin, admiraient le panorama du Caire se déployant avec ses dômes et ses centaines de minarets baignés dans l'or pur d'un magnifique soleil.

Niam-Niam courait en avant, exécutant sur son zèbre une fantasia échevelée; les reines blanches qui, l'on s'en souvient, avaient habité le Caire indiquaient les principaux points aux deux reines noires émerveillées.

Farandoul, désirant remettre au lendemain le soin de chercher une demeure convenable pour les reines, résolut de camper hors des murs, sous les palmiers entourant la magnifique mosquée d'Ibrahim.

Par son ordre, sans faire attention à quelques Arnautes de mauvaise mine qui semblaient les surveiller de loin, la caravane mit pied à terre à l'ombre des palmiers, et les serviteurs arabes préparèrent les tentes.

La délicieuse heure de kief sous les palmiers! Nos amis se reposaient, les uns savourant les douceurs d'une tasse de pur moka, les autres sommeillant; Farandoul pensait à Mandibul, lorsque tout à coup Niam-Niam effaré entra dans la tente.

— Maître! Maître! criait-il, encore eux!

Farandoul sortant de sa rêverie se précipita dehors. Une horde d'Arnautes à l'air féroce, aux longues moustaches, au haut bonnet garni de pendeloques effilochées et de sequins, s'était ruée le sabre à la main sur le campement. Derrière eux Farandoul aperçut lord Klaknavor donnant des ordres en compagnie d'un officier égyptien.

Nul moyen d'échapper, il y avait plus de 200 hommes entre la caravane et ses dromadaires. Farandoul le vit d'un coup d'œil.

— A la mosquée, cria-t-il à ses compagons, ou nous sommes pris!

Et tous se précipitèrent dans la cour de la mosquée; les Arnautes les suivaient de si près qu'ils ne purent fermer la porte; Farandoul, le revolver au poing, tint les assaillants en respect pendant une minute et réussit enfin à faire entrer les reines dans le minaret de la mosquée. Les Arnautes ne



LE MINARET ENLEVÉ PAR LA COMÈTE VOYAGEANT DANS LE FIRMAMENT.

purent se retenir plus longtemps et les fusils s'abattirent dans la direction de Farandoul.

Sept ou huit coups de feu éclatèrent, mais la solide porte du minaret s'était refermée et les assiégés la renforçaient de tout ce qu'ils pouvaient trouver.

Comme les Arnautes furieux essayaient de l'enfoncer, Farandoul et Désolant firent monter les reines au sommet du minaret et réunirent leurs efforts pour démolir le bas de l'escalier. Une heure de travail pendant laquelle Niam-Niam, installé sur une fenêtre, tirailla avec les Arnautes, suffit à nos amis pour faire écrouler une partie de l'escalier. Bientôt le rez-de-chaussée fut totalement comblé de ses débris et la porte, ainsi contre-buttée, put défier toutes les forces des assiégeants.



*Le kief sous les palmiers.*

— Montons maintenant! s'écria Farandoul, nous sommes tranquilles pour le moment.

Parvenus à la plate-forme du minaret, ils retrouvèrent les reines occupées à tout disposer pour soutenir le siège avec honneur. Des pierres étaient préparées pour être jetées à la tête de l'ennemi, les munitions étaient en lieu sûr et aussi les provisions, car le prévoyant Niam-Niam avait sauvé du désastre tout ce qu'ils possédaient de victuailles; il avait même réussi à enlever un sac de riz appartenant probablement au muezzin de la mosquée et l'avait hissé jusqu'au sommet de la plate-forme.

Farandoul, à cette vue, ne put retenir un sourire.

— Pas besoin de tant de préparatifs, dit-il, croyez-vous que nous puissions tenir tête à toute l'armée égyptienne ? Non, il faut trouver un biais pour sortir d'embarras.

Le soleil se couchait rouge comme le feu derrière un amoncellement de nuages d'un violet à reflets sanglants. La chaleur était étouffante et la nuit montante n'apportait au lieu de fraîcheur qu'un redoublement de calorique, la brise elle-même brûlait, son souffle ardent soulevait au loin des tourbillons de sable.

— Un orage se prépare, murmura Farandoul, tant mieux ! peut-être pourrons-nous en profiter pour nous échapper ! veillons !

Trois heures se sont passées. Une nuit profonde enveloppe la mosquée et ne permet pas aux réfugiés de rien distinguer au-dessous d'eux. Farandoul laisse ses amis sur la plate-forme et descend au dernier palier pour surveiller les environs par une fenêtre. L'orage est venu, le tonnerre roule incessamment, laissant à peine un intervalle entre chaque explosion.

Les Arnautes se sont-ils éloignés ou veillent-ils autour de la mosquée? Farandoul profite de chaque éclair pour regarder le plus loin possible, mais rien ne lui apparaît de suspect. Que faire ? Faut-il risquer une évasion ? Faut-il attendre encore ? Enfin il se décide, recommande le plus grand sang-froid à ses amis et les fait descendre avec lui. Quelques couvertures déchirées en longues bandes servent à confectionner une corde avec laquelle on descendra par l'étroite fenêtre.

Les quatre reines, Farandoul, Niam-Niam et Désolant se préparent à la fuite, l'orage gronde plus violent que jamais, l'atmosphère est chargée d'électricité, les rafales d'un vent furieux et embrasé font trembler le minaret sur sa base.

Tout à coup une ombre s'interpose entre la petite fenêtre et le ciel sillonné de farouches éclairs bleuâtres. C'est une ombre mince et terne, la fournaise d'enfer allumée par l'éclair s'est éteinte et personne n'a plus rien vu... on va se risquer tout de même, Farandoul enjambe la fenêtre, une autre série d'éclairs fulgurants éclate et l'ombre reparaît un instant ; Farandoul se rejette en arrière : c'est une échelle. En se penchant au dehors, il en a vu d'autres se dresser à côté. Les Arnautes sont là, silencieux, mais actifs, ils comptent escalader inaperçus jusqu'à la belle galerie ouverte un peu plus haut et surprendre les assiégés.

— Vite, à la galerie ! s'écrie Farandoul en remontant précipitamment.

Il était temps, déjà les Arnautes enjambaient la balustrade aux délicates sculptures.

La foudre gronde sans une seconde de répit, ce n'est plus maintenant qu'une seule et unique détonation se prolongeant à l'infini et au milieu de

laquelle les coups de feu ne font pas plus d'effet que le frottement d'une allumette.

L'air est étouffant et écrasant. La rafale siffle et hurle comme refoulée par une force inconnue.

Les Arnautes envahissant la plate-forme font reculer les assiégés. Farandoul et les siens battent en retraite et remontent dans l'escalier; tout à coup le minaret, secoué plus que jamais depuis quelques minutes, semble recevoir une secousse plus terrible. Un craquement épouvantable se fait entendre...

Le minaret penche. Farandoul et les reines, surpris dans l'escalier, sont renversés... un cri terrible sort de leurs poitrines... Le minaret s'écroule et tous s'attendent à être écrasés dans sa chute.........................



*Une horde d'Arnautes.*

Mais la chute se prolonge... Qu'est-ce que cela veut dire? Le minaret a quitté la position verticale, il se trouve maintenant penché horizontalement et nul choc ne se produit! Chacun des assiégés a la conscience de ce fait extraordinaire, voilà cinq minutes que l'on tombe et l'on n'a pas touché le sol!...

Tous, à demi relevés, attendent encore le choc qui ne se produit pas. Farandoul se redresse enfin et avançant avec précaution gagne une ouverture...

Un cri lui échappe. Il se rejette en arrière! Qu'a-t-il vu? Rien que les ténèbres les plus intenses et, à une distance déjà effrayante, la terre disparaissant dans le lointain!

Le minaret, arraché par on ne sait quelle commotion, roule emporté dans les nuages par une force inconnue ! Farandoul veut cacher la situation à ses amis, mais ceux-ci, épouvantés par son attitude, ont gagné la fenêtre et regardent avec horreur la terre s'éloigner d'eux, rouge maintenant comme une lune gigantesque.

Tous se sont redressés éperdus ! Farandoul se tait et rassemble ses idées. Évidemment la terre a subi quelque effroyable cataclysme, peut-être une rencontre avec un astre dévoyé, avec une comète, avec quelque enfant perdu des espaces sidéraux? Le savant Désolant a la même idée et bientôt cette idée se trouve confirmée par la vue d'un troisième astre, voyageant à travers les nues dans une direction opposée à celle de la terre.

Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard, voici d'un côté la terre s'éloignant avec rapidité suivie de son satellite bien connu, la lune, alors élégamment découpée en croissant, et voici de l'autre cet astre nouveau, une boule immense qui bouche littéralement l'horizon.

Les quatre reines, dont les connaissances en astronomie sont très-faibles, ont pourtant compris la chose sans qu'il fût besoin d'explication. Niam-Niam aussi est au courant, et loin de s'émouvoir, fait retentir le minaret de ses éclats de rire.

— Ah! ah ! eux bien attrapés, les autres! Peuvent plus monter... trop haut !

Cependant le premier moment de surprise est passé, les gorges desséchées par l'émotion laissent maintenant passer quelques paroles ; on se tâte et l'on s'aperçoit que personne n'est blessé, ni même contusionné.

— Ma foi, s'écrie Angélina, cela vaut mieux que d'avoir tombé par terre, nous ne sommes pas écrasés et nous sommes délivrés de nos ennemis.

— Oui, mais où allons-nous ? demanda Désolant.

— Voilà le grand point !

Tout à coup Niam-Niam pousse un cri et s'élance dans le minaret maintenant simple tube où l'escalier forme un pas de vis ; il gagne la plate-forme et revient bientôt la figure longue d'une aune.

— Eh bien ! demanda Farandoul.

— Ah maître ! le riz ! envolé ! perdu ! le café ! perdu ! tout perdu !

— Aïe! mauvaise situation, murmure Farandoul, évidemment nous formons en ce moment sinon un astre, du moins une sorte d'aérolithe entraîné dans le sillage d'un astre inconnu! Il ne pousse rien sur notre aérolithe et nous aurons de la peine à y prospérer !



*Ils marchaient la tête en bas.*

## VIII

**Voyage à travers les espaces interplanétaires, sur un astre bien étroit et peu fertile. Comment les habitants du minaret se livrèrent à la pêche aux satellites. Hector Servadac!**

Les premiers rayons de l'astre du jour apparurent environ une demi-heure après. Farandoul tira sa montre et constata qu'il ne devait pas être sur terre plus de minuit et demi.

— Le soleil se lève de bonne heure chez nous! pensa-t-il, il faut en profiter. Et toute la troupe à sa suite s'engagea dans le pas de vis pour arriver à la plate-forme. Chemin faisant, la reine blanche Angelina se retournant pour parler à son amie ne vit pas la fenêtre ouverte sur les nuages, elle mit le pied dans le vide et disparut par l'ouverture.

L'angoisse étreignit toutes les poitrines, tous les yeux se fermèrent pour ne pas la voir tournoyer dans l'espace... Un deuxième cri d'Angélina les fit se rouvrir: la pauvre enfant, encore toute pâle, était assise en dehors sur la muraille du minaret, et, chose extraordinaire, elle semblait à ses amis de l'intérieur avoir la tête en bas et ne pas s'en apercevoir.

— Eh bien? eh bien? demanda Farandoul.

— Je n'y comprends rien, je ne puis pas tomber, répondit naïvement Angélina, je croyais pourtant bien piquer une tête dans l'infini, et pas du tout, je tiens comme cela dehors !

— J'y suis ! s'écrièrent en même temps Farandoul et Désolant, notre minaret en sa qualité d'astre nouveau gravitant dans l'espace, possède une force d'attraction à lui, toutes les lois physiques sont bouleversées, nous pouvons nous promener à sa surface, aussi librement qu'en bas à la surface de la terre. Vite, dehors! explorons notre nouveau monde !

Et tout le monde sortit par la fenêtre pour suivre Angélina. Seul Niam-Niam refusait de se risquer, il fallut que Désolant l'empoignât pour le déposer sur la muraille, encore fut-il quelques minutes avant d'oser marcher autrement qu'à quatre pattes.

Le nouveau monde, comme l'avait appelé Farandoul, manquait d'étendue, le minaret avait été coupé aux deux tiers de sa hauteur, les derniers étages formaient tout le domaine de nos amis. Les habitants de ce petit monde s'aperçurent qu'ils pouvaient aller et venir, tourner autour du minaret sans aucune gêne, le centre restant toujours sous leurs pieds ; ils furent bientôt répartis autour de sa surface, les plus éloignés paraissant pour les autres marcher la tête en bas. Les dames s'amusaient de ces bizarres apparences et riaient fort; tout à coup, Angélina, disparue de l'autre côté, poussa un cri :

— Les Arnautes!

— Comment, les Arnautes, s'écria Farandoul, courant en deux pas aux antipodes de ses amis, je pense que nous pouvons les défier ici.

Mais quelle surprise l'attendait de l'autre côté! Une échelle et deux Arnautes tournoyaient à une vingtaine de mètres du minaret, entraînés dans son sillage comme il l'était lui-même dans celui de la comète.

Les deux pauvres diables, convulsivement accrochés à leur échelle, paraissaient à moitié morts de peur, ils regardaient leurs ex-ennemis de l'air le plus ahuri, étonnés sans doute, s'ils pouvaient encore s'étonner de quelque chose, de les voir marcher la tête en bas.

L'échelle et les deux Arnautes formaient un satellite du minaret et tournaient autour de lui d'un mouvement régulier, mais le minaret, mieux monté que notre globe à nous, possédait toute une constellation de satellites, car outre l'échelle, plusieurs objets tournaient à des distances plus ou moins grandes.

Dans le plus gros de ces satellites, Niam-Niam reconnut avec joie le sac de riz perdu, puis derrière lui, une marmite de cuivre, une cafetière, une pipe, un sac de café et deux poules toutes plumées.



— Cela nous avance bien, dit Désolant, pouvons-nous aller les chercher?

Niam-Niam se tira l'oreille et fit une grimace.

Derrière les poules un autre satellite plus gros apparut, se levant sur l'horizon du minaret. C'était encore un satellite humain; les jambes parurent d'abord, puis un corps et des jupes plus ou moins bousculées, puis une tête...

Et les colons du minaret reconnurent avec surprise la suave figure de miss Flora Mac-Klaknavor, rouge et décoiffée, effarée au delà du possible, avançant avec lenteur et majesté à trois mètres du minaret.



*La pêche aux satellites.*

Avant que nos amis fussent revenus de leur surprise, la pauvre enfant passait au-dessus de leur tête et disparaissait gémissante!

Le plus pressé était d'observer la marche du minaret autour de l'astre inconnu. Il parut bientôt évident que l'on s'en rapprochait peu à peu. Au point du jour trois ou quatre cents mètres séparaient le minaret de sa surface et maintenant on courait au-dessus de lui beaucoup plus près.

Ce monde nouveau ressemblait tout à fait à la terre, et si nos amis n'avaient pas vu disparaître celle-ci de l'horizon, ils auraient très-bien pu se croire au-dessus d'une portion quelconque de l'astre paternel.

Même physionomie générale, même végétation et... mêmes habitants, car derrière un bouquet d'arbres, ils aperçurent avec un étonnement bien compréhensible deux individus semblables en tous points à des créatures humaines.

Ces deux créatures couraient avec l'allure habituelle aux habitants de la terre, ils avaient des bras, des jambes, des cheveux, de la barbe, et même ils étaient habillés.

Eux aussi avaient aperçu leur satellite et cherchaient à entrer en communication avec ses habitants. Farandoul tira vivement sa lunette de sa poche, regarda avec une attention soutenue, et parut frappé d'un étonnement prodigieux.

— Inouï! s'écria-t-il, ce sont des soldats français!

Caroline saisit la lorgnette à son tour :

— Un officier, dit-elle, et un chasseur d'Afrique!

— Étrange, étrange, la France coloniserait-elle les comètes?

Mais déjà le minaret emporté dans sa course laissait bien loin derrière lui les deux soldats français.

Les satellites du minaret tournaient autour de lui avec une régularité chronométrique. Le savant Désolant nota leur cours sur son calepin : les Arnautes traçaient autour de l'astre l'orbe le plus étendu, leur évolution s'accomplissait en onze minutes, trente-huit secondes un quart; le sac de riz beaucoup plus rapproché ne mettait que six minutes et douze secondes et enfin l'infortunée miss Flora Mac-Klaknavor opérait son voyage en quatre minutes juste.

— Nous voici dans une triste situation, pensait Farandoul, il est très-glorieux pour nous d'être passés à l'état d'astres, mais je ne vois pas trop comment nous pourrons vivre sur notre planète, nos provisions gravitent autour de nous dans l'espace comme pour nous faire subir le supplice de Tantale... Dans deux heures nous allons être en proie à la famine!

Un appel de Niam-Niam interrompit le cours de ses réflexions ; ce jeune sauvage, tourmenté par un bel appétit, furetait un peu partout avec le vague espoir de découvrir n'importe quoi de bon à manger. Ses recherches n'avaient pas été vaines, il avait attrapé une chauve-souris dans l'escalier du minaret et découvert plusieurs nids de pigeons abrités sous la plate-forme

et dans les sculptures. Une vingtaine de malheureux pigeons, épouvantés de leur voyage dans les airs, se cachaient dans les trous, la tête enfouie sous l'aile.

C'était une petite ressource. Niam-Niam eut l'ordre de recueillir soigneusement ces volatiles et de les enfermer dans la petite coupole qui terminait le minaret. La question culinaire étant ouverte, l'une des reines émit l'idée qu'à défaut de petits pois pour accommoder les pigeons, le riz fournirait un excellent assaisonnement.

Farandoul bondit.

— Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, que nous ferons maigre chère, pendant que ces satellites de Tantale passeront avec régularité devant nos yeux affamés! nous allons nous livrer à la pêche aux satellites.



*Niam-Niam enlevé par le satellite Klaknavor.*

Et descendant par une fenêtre dans l'intérieur du minaret, il chercha les moyens de fabriquer un harpon assez grand pour atteindre les satellites convoités; la chose n'était pas facile, mais le besoin rend industrieux et enfin on réussit, en taillant dans le poteau de l'escalier, à façonner deux perches qui furent ensuite ajustées bout à bout et solidement maintenues avec des cordes; une lance d'Arnaute fournit encore une bonne longueur, et sa pointe rabattue comme un croc compléta le harpon.

Le moment était venu; Désolant et Farandoul manœuvrant le harpon attendaient les satellites; Flora Klaknavor apparut la première au levant, elle tendit la main vers le harpon, mais les reines s'avançant vivement en avaient abaissé la pointe, la pauvre Flora disparut à l'horizon.

La cafetière et la pipe venaient ensuite, voyageant de conserve; le harpon relevé les cueillit sans difficulté. Aussitôt arrivées dans la zone d'attraction elles tombèrent d'elles-mêmes sur le minaret.

— Les poules! les poules! s'écria Niam-Niam.

Vite le harpon se releva, mais il ne put en saisir qu'une au passage, l'autre continua sa course.

— A tout à l'heure, dit Farandoul en se préparant pour un autre satellite.

La marmite se levait à l'horizon. Le harpon atteignait sa hauteur, mais un faux mouvement fit manquer la pêche.

— Il faut pourtant faire cuire la poule! murmura Angélina.

— Vite! le sac de riz!... Il est trop haut.

— Non! allons, Niam-Niam, monte sur mes épaules!

Niam-Niam était agile, il sauta sur les épaules de Farandoul et saisit le lourd harpon.

— Tiens bien! Tiens bien!

Niam-Niam avait du nerf, il tenait à faire ses trois repas comme sur terre. Aussi lorsque le sac de riz passa au-dessus de sa tête, lança-t-il le harpon avec toute sa force et toute son adresse!

Du premier coup il l'atteignit, mais le sac était lourd, il fallut que Niam-Niam se cramponnât au harpon pour l'empêcher de partir avec le satellite! Enfin il eut la joie de le faire descendre. Farandoul et Désolant saisirent le harpon et tous trois réunissant leurs efforts amenèrent le satellite rebelle jusque dans la zone d'attraction.

Le riz était à eux! Il pouvait fournir au moins trois semaines ou un mois de vivres. Niam-Niam debout sur les épaules de Farandoul allait sauter à terre, lorsqu'un incident inattendu se produisit.

Le satellite Mac-Klacknavor, que l'on avait oublié, avait opéré son tour de minaret, et revenait encore. Les mains étendues de miss Flora saisirent la crinière touffue du pauvre Niam-Niam et l'enlevèrent de son poste élevé.

Niam-Niam ouvrit la bouche pour crier, mais ne put articuler aucun son. Il se vit entraîné dans l'espace par la rouge Flora et passé à son tour à l'état d'astre.

— Ne bougeons pas et attendons! fit Farandoul.

Flora et Niam-Niam reparurent quatre minutes après. Les passagers du minaret ne purent retenir un sourire à la vue de sa mine épouvantée, mais les rires éclatèrent quand on vit que, malgré sa terreur, Niam-Niam avait profité de son passage involontaire dans le firmament pour attraper le satellite-marmite et le satellite-poule. Il résulta de ce rire qu'on le manqua encore une fois. La désolation de Niam-Niam redoubla, mais quatre minutes après le harpon fut saisi par lui et les efforts de nos amis l'amenèrent à terre avec sa marmite, sa poule et sa persécutrice, miss Flora Mac-Klaknavor.



*Fusillés par les Arnautes!*

Le minaret comptait une habitante de plus! Miss Klaknavor accablant Farandoul de sa reconnaissance, celui-ci la renvoya à Niam-Niam, son véritable sauveur.

Les reines reçurent froidement cette nouvelle compagne; elles ne pouvaient oublier que c'était aux Klaknavor qu'elles devaient l'agrément de voyager dans l'azur sur un astre bien étroit. Quant à miss Flora, elle n'osait bouger et poussait des cris de terreur, en voyant les hôtes du minaret, habitués maintenant à leur situation, tourner sans gêne autour du monument.

— Maintenant que la pêche aux satellites est terminée, il s'agirait de déjeuner. Qu'en pensez-vous, mesdames? demanda Farandoul au bout d'un instant.

Niam-Niam allait répondre lorsqu'un coup de feu retentit! Une balle siffla et vint s'aplatir à deux pas de la reine noire Kalunda, qui sauta immédiatement sur son arc.

— Les Arnautes! nous oublions les Arnautes!

En effet les Arnautes toujours accrochés à leur échelle, ayant assisté à la pêche des autres satellites du minaret, avaient impatiemment attendu leur tour. Voyant à la fin qu'à bord de l'astre on n'avait pas l'air de songer à leur sauvetage, le plus impatient s'était rappelé par une balle au souvenir des habitants du minaret.

Personne ne tenait à les avoir pour compagnons. Farandoul pour toute réponse leur montra que le harpon était beaucoup trop court. Mais l'Arnaute de plus en plus furieux saisit le fusil de son camarade et envoya une seconde balle à nos amis.

— Diable! diable! s'écria Farandoul, voilà un satellite qui va devenir gênant pour nous! Il est très-maladroit par bonheur...

— Quel astre étrange que le nôtre! dit mélancoliquement Désolant, comme une troisième balle s'aplatissait devant lui, un astre fusillé par son satellite! c'est exactement comme si la lune bombardait la terre.

— Bon! encore une balle! maudits Arnautes! .si nous leur répondions?

— Attendez! s'écria Désolant, notre satellite dévie de sa route à chaque coup de fusil... La force du recul rejette chaque fois les Arnautes et leur échelle en arrière... Dans un instant nous allons voir quelque chose de curieux! nous sommes peu éloignés de la comète qui nous entraîne dans son sillage et nos Arnautes en tournant autour de nous se trouvent par moment beaucoup plus rapprochés encore... leurs coups de fusil vont les faire reculer jusqu'à la zone d'attraction de la comète, ils basculeront et tomberont sur elle!... Nous allons en être débarrassés.

La prévision de Désolant ne tarda pas à se réaliser. Les Arnautes continuant leur fusillade atteignirent tout à coup la zone d'attraction de la comète... l'échelle à laquelle ils s'accrochaient d'une main opéra un mouvement de bascule et les lança dans l'espace...

Les habitants du minaret les virent tourbillonner avec leur échelle, 50 mètres au moins de chute! heureusement pour eux un grand lac se trouvait là juste à point pour les recevoir, l'eau sans doute amortit leur chute,

car on les vit reparaître à la surface, nager un instant et bientôt prendre pied sur la rive.

Au moment où les hôtes du minaret allaient donner cours à leur satisfaction il survint un nouveau sujet d'étonnement ; à cent mètres d'eux, sur la comète inconnue, des hommes venaient d'apparaître accourus au secours des Arnautes.

Et ces hommes portaient l'uniforme rouge si reconnaissable de l'armée anglaise !



*La pêche à l'eau.*

Farandoul et Désolant se frottaient les yeux.

— Que veut dire ceci ? Cette comète, car c'est une comète, habitée par des soldats français et anglais !

Cependant le minaret emporté par sa course laissait déjà les soldats anglais bien loin en arrière.

L'arrivée subite de la nuit surprit nos amis dans leurs réflexions.

Désolant fit un rapide calcul, la journée avait duré deux heures quarante-neuf minutes ! Et l'on n'avait pas encore pris le plus léger repas ! La faim se faisant sentir, on allait à la clarté des étoiles procéder aux préparatifs d'un repas, déjeuner, dîner ou souper, n'importe lequel, lorsqu'une même idée vint à tout le monde.

Et la soif ? personne n'avait songé à la soif, on avait des vivres, mais, pas de boisson, pas d'eau pour faire cuire le riz, pas d'eau pour boire !

C'était grave.

Tout à coup Farandoul se leva :

— Mesdames, nous boirons ! dit-il, je vous le promets. Nos Arnautes sont tombés tout à l'heure dans un lac, donc il y a de l'eau sur la comète inconnue qui nous entraîne. Eh bien, pourquoi ne puiserions-nous pas avec notre marmite de l'eau dans ses rivières et ses lacs ? nous volons à 100 mètres à peine de cette eau tant désirée, il nous faut donc une corde de cette longueur, fabriquons-la !

Et le repas fut encore une fois remis. L'escalier du minaret avait pour rampe une simple corde à puits, on la dédoubla et les deux morceaux donnèrent 60 mètres.

Le reste fut plus difficile à trouver, les écharpes, les ceintures, les cou-

vertures furent découpées en bandes, les reines offrirent jusqu'à leurs cheveux, sacrifice cruel que Farandoul repoussa. Enfin on crut avoir obtenu la longueur nécessaire et l'on attendit le jour avec impatience...

La lune s'était levée, ses rayons montrèrent une certaine étendue d'eau à la surface de la comète.

— De l'eau, s'écria Farandoul, vite, la marmite!

La difficulté était de lancer la marmite hors de la couche d'air formant l'atmosphère du minaret pour lui faire gagner celle de la comète. Après quelques tentatives infructueuses, Farandoul réussit, la marmite au lieu de retomber glissa rapidement vers l'eau tant désirée.

On eut un mouvement d'angoisse, la corde serait-elle assez longue? A la dernière brassée la marmite s'arrêta. O bonheur! elle avait atteint l'eau! Farandoul ramenait avec précaution la marmite pleine, mais il s'arrêta à moitié route.

— Sapristi! cette marmite va faire une culbute en passant dans notre zone d'attraction et nous perdrons notre eau! Comment faire, il nous reste une couverture intacte, tendez-la bien... y êtes-vous?... la voilà!

Un grand fracas l'interrompit, la marmite et son contenu, arrivés à dix mètres du minaret, tombaient dans la couverture. Le récipient ramassé par Niam-Niam et glissé sous la couverture sauva la moitié de l'eau rapportée.

Les cris de joie qui accueillirent ce résultat furent arrêtés par une exclamation de Désolant. Le pauvre savant avait reçu en douche sur la figure une partie du contenu de la marmite et il en avait avalé quelques gorgées.

— Arrêtez! s'écria-t-il, l'eau est salée!

Ainsi la comète possédait des océans sur la surface! Il fallait attendre le jour avant de recommencer la pêche à l'eau. Aux premiers rayons de l'aurore, on aperçut avec joie une rivière et un petit lac. La pêche recommença et cette fois le seau ramena de l'eau douce!

On eut le temps d'en pêcher trois seaux, au quatrième voyage le seau faillit être capturé par un homme surgissant d'un buisson. C'était l'officier d'état-major, entrevu la veille.

La reine blanche Angélina sauta sur la lorgnette de Farandoul, la baissa sur la comète et poussa un cri :

— Je l'avais reconnu, c'est Hector!

— Comment! s'écria Farandoul, vous connaissez un habitant de cette comète?

— Je l'ai rencontré à Paris... c'est Hector Servadac.




TYPES SATURNIENS, D'APRÈS UN CROQUIS RAPPORTÉ DE LA PLANÈTE SATURNE.

L'officier français disparaissait déjà, cependant on crut entendre ce mot lancé de toute la force de ses poumons :

— ... lina !

Lui aussi avait reconnu la reine blanche, il n'y avait aucun doute à conserver. Farandoul restait songeur. Pendant que Niam-Niam préparait une bonne poule au riz pour le repas des affamés, ceux-ci virent successivement défiler au-dessous d'eux tous les paysages entrevus la veille, ils aperçurent les soldats anglais, et s'entendirent héler en plusieurs langues, en anglais, en espagnol et même en russe.



*— Les dames! las senoras! ladies!...*

Ainsi poussé par un inexplicable jeu de hasard, Farandoul se heurtait encore à l'un des héros de Jules Verne. Hector Servadac, dans sa relation, publiée par Jules Verne, n'a point dit un mot du minaret, il a passé sous silence la rencontre de Farandoul, il a soigneusement évité de parler des quatre reines ! Sa conscience troublée le lui défendait, et, sans nul doute, s'il avait raconté ses aventures avec sincérité, le célèbre écrivain lui eût refusé sa sympathie.

Ce qu'il n'a pas fait, nous le ferons ! nous dirons à quelles extrémités déplorables se sont portés les hommes de la comète Gallia pour conquérir les passagères du minaret, nous dirons comment ils ont souillé l'azur des espaces interplanétaires, de crimes à faire fondre en larmes les nébuleuses les plus éloignées et à faire rougir la Grande Ourse elle-même !

Les jours passaient à bord du minaret avec une vitesse prodigieuse ; trois heures de jour et trois heures de nuit à peine. Les habitants de la petite planète avaient organisé leur vie aussi bien quepossible, mais l'ennui commençait à les gagner.

On était rationné, il fallait faire durer les provisions aussi longtemps que possible, car on ne savait guère comment on les remplacerait. Farandoul et le savant Désolant s'étaient attelés à un problème : Quel moyen pourrait-on employer pour opérer une descente sur le sol de la comète ?

Après bien des discussions, il avait été décidé que le seul moyen était la construction d'une échelle de douze mètres, laquelle fixée solidement dans le minaret atteindrait la zone d'attraction de la comète. Arrivé là, on n'aurait plus qu'à se laisser glisser avec des cordes.

L'escalier du minaret, démoli pièce à pièce, fournit les matériaux de l'échelle; ce ne fut pas une petite besogne, mais enfin l'échelle grossièrement exécutée se trouva prête ; un beau matin les habitants de la comète purent voir leur satellite orné de son appendice.

Niam-Niam s'était proposé pour tenter la descente, il avait déjà la corde autour des reins, il allait s'élancer, lorsque Farandoul le retint. En bas, la scène venait de s'animer, tous les habitants de la comète, aperçus jusqu'alors éparpillés, étaient réunis sur un monticule gesticulant avec frénésie.

Français, Anglais, Russes, Espagnols entouraient les deux Arnautes, autrefois satellites de nos amis ; à l'approche du minaret, les gestes d'appel furent multipliés et un immense cri s'élança de cette population cosmopolite.....

— Les dames ! les dames ! las senoras, ladies ! ladies !

Farandoul frémit et comprit toute l'étendue du nouveau péril. Il n'y avait que des hommes sur la comète ! Ces hommes, voyant toutes les six heures passer avec régularité, à moins de cent mètres au-dessus d'eux, un astéroïde orné d'une charmante population féminine, allaient sans doute chercher à capturer le satellite !

Hector Servadac se distinguait au milieu du groupe, se faisant un portevoix de ses deux mains, il lança ces quelques mots :

— Notre monde doit vivre, mais il lui manque une Ève... Donc ordre aux habitantes du minaret de descendre... Mesure de salut public...

Farandoul fronça les sourcils.

— Il y a un moyen de tout arranger, murmura Caroline, envoyons-leur miss Klaknavor !

Flora jeta un cri d'horreur.

— Shoking ! Shoking !

— Miss Klaknavor refuse ; nous ne chercherons pas à la contraindre, dit tristement Farandoul, qu'elle reste avec nous. Hélas ! il va falloir diminuer les rations pour durer plus longtemps !



*Saturne. — Le minaret tombé dans un arbre.*

# IX

**Chute terrible sur la planète Saturne!**
**Étrangetés de la nature saturnienne. Sept espèces féminines.**
**Servadac et ses amis, traités en animaux curieux, sont mis en cage au jardin zoologique.**

Quand on repassa le lendemain au-dessus de l'endroit occupé par les habitants de la comète, on s'aperçut bien vite qu'un changement s'était produit à terre. Servadac et ses compagnons avaient bien employé leur temps, une construction s'élevait avec rapidité sur le monticule, une vingtaine d'hommes étaient occupés à abattre de grands arbres dans une forêt voisine, et les autres, sous la direction de l'officier d'état-major, élevaient avec d'énormes poutres une sorte d'échafaudage de gigantesques proportions.

— Est-ce qu'ils prétendraient escalader notre ciel? demanda Désolant surpris.

— Cela m'en a tout l'air, répondit Farandoul, et voyez, ils ont bien calculé notre course, nous passons juste au-dessus de leur construction, sans aucun moyen de l'éviter.

Il n'y avait en effet pour les passagers du minaret aucun moyen d'opérer un changement quelconque dans la marche de leur astre; il fallait suivre

toujours la même route et repasser au-dessus du poste de Servadac.

La construction avançait rapidement, les constructeurs travaillaient avec une ardeur fiévreuse ; quinze jours leur suffirent pour porter leur échafaudage aux deux tiers de la hauteur nécessaire pour atteindre le minaret. Servadac, installé au dernier étage, encourageait les travailleurs. Le sieur Palmyrin Rosette, un vieil astronome emporté lui aussi par la comète, avait cessé ses calculs, abandonné son télescope et ne rougissait pas de mettre sa science au service des persécuteurs du minaret.

Et pourtant les circonstances étaient graves ; jamais astronome ne s'était trouvé comme lui à même de sonder les profondeurs du monde planétaire, d'en étudier les mystères d'aussi près ! Lui seul pouvait savoir au juste à combien de millions de kilomètres la comète avait entraîné ces quelques habitants de la terre ! Enlevés avec quelques fragments du globe terrestre et promenés dans l'infini par un astre vagabond, ces hommes avaient déjà pu reconnaître au passage quelques planètes du système solaire, Mars, Vénus, Jupiter; maintenant, dans sa course folle, la comète piquait droit sur Saturne grandissant à l'horizon avec son triple anneau et ses huit lunes de couleurs différentes.

Seuls, Farandoul et Désolant s'en inquiétaient, la comète semblait courir à sa perte ; si quelque changement ne se produisait, elle devait inévitablement se briser avant peu sur ce merveilleux Saturne.

Depuis longtemps Servadac avait ouvert des négociations. A chaque passage du satellite, il était au sommet de son échafaudage et engageait avec Farandoul une conversation bien vite interrompue.

— Arrangez-vous pour descendre, ou nous vous fusillons au passage ! cria Servadac un matin. Et comme on ne lui répondait pas, il fit un signe et quelques tirailleurs postés sur l'échafaudage ouvrirent un feu de mousqueterie sur Farandoul et Désolant.

Enfin, l'échafaudage arriva au point voulu; son sommet devait atteindre la route parcourue par le minaret, un immense filet tendu par de longues barres devait l'attraper au passage, et..

Farandoul en apercevant les préparatifs n'avait pu s'empêcher de sourire; mais ce qu'il vit au pied de l'échafaudage glaça ce sourire sur ses lèvres.

Les gens de la comète ne comptaient point prendre leur satellite au filet; encore moins voulaient-ils le briser avec leur échafaudage.

Leur plan était tout autre : aux cordes du filet un petit ballon, encore

retenu à terre, était relié par un câble; le minaret devait emporter le filet, et avec lui le ballon, dans la nacelle duquel se tenaient dix ou douze hommes armés jusqu'aux dents.

Les habitants du minaret avaient à peine eu le temps de deviner le plan de Servadac, que déjà ce plan entrait en exécution, le minaret donnait en plein dans le filet et l'enlevait avec lui dans les airs!



*Le ballon des gens de la comète.*

Outre les hommes de la nacelle, quelques habits rouges accrochés aux cordes cherchaient à gagner le minaret. — Le ballon halé par des bras robustes fut bien vite à quinze ou vingt mètres du filet; mais retenu là par une barre emportée avec les cordes, il ne put avancer davantage.

Il fallait pour atteindre le minaret franchir les quinze ou vingt mètres sur la légère barre, mais Farandoul, Désolant et Niam-Niam se montraient sur la défensive, retranchés sur la galerie, le fusil à la main.

Les assaillants tenaient conseil dans la nacelle du ballon, Servadac voulait tenter un assaut décisif.

— Allons! disait-il, inutile de nous faire tuer en détail, élançons-nous tous à la fois! En deux minutes nous pouvons être maîtres du minaret; y êtes-vous? en avant!

Il avait à peine prononcé ce mot, qu'un effroyable changement se produisit! Le ballon venait d'être renversé sans dessus dessous et vidait dans le ciel une partie de ceux qui le montaient. Les autres s'étaient accrochés désespérément à la nacelle ou flottaient dans l'atmosphère avec les cordes du filet. Le ballon était toujours attaché au minaret, mais celui-ci changeant soudain de direction, abandonnait la comète et fendait l'air avec une vitesse et des sifflements terribles...

— Saturne! cria Servadac à l'oreille de ses compagnons, nous tombons dans Saturne!

Palmyrin Rosette à ce mot retrouva toute son ardeur de savant, il oublia les reines blanches et noires et poussa des cris où la joie se mêlait à la terreur.

A bord du minaret pas un mot n'était échangé, on respirait à peine dans l'attente de complications terribles.

Cette anxiété dura trois heures. Saturne se rapprochait avec une rapidité effrayante. Depuis longtemps on avait passé entre la planète et son anneau. Au commencement de la troisième heure, le sol parut n'être plus qu'à quelques lieues à peine; le moment fatal approchait.

Quelques minutes longues comme des siècles s'écoulèrent encore; enfin un ouragan de cris s'éleva au-dessous des infortunés. Ces cris n'étaient point poussés par les gens du ballon... Farandoul se releva.....

C'était sur Saturne que l'on criait!

Le minaret, ralentissant considérablement sa course, flottait maintenant à moins de vingt mètres de la planète et se rapprochait peu à peu du sol.

Les Saturniens épouvantés criaient toujours. A quelque distance en avant du minaret, de grands bâtiments d'une élégante architecture élevaient dans les airs leurs clochetons élancés. Farandoul les aperçut à temps, ses compagnons rentrèrent bien vite dans l'intérieur du minaret, et lui-même se laissa glisser le dernier par une fenêtre.

Deux secondes après le minaret heurtait avec fracas un des édifices entrevus, brisait un grand vitrage, traversait quelques cloisons et s'arrêtait, après avoir traversé tout l'édifice, dans les branches d'un arbre gigantesque planté isolément au milieu d'un merveilleux parterre.

Le choc avait été relativement doux : le seul accident déterminé par la secousse fut l'évanouissement de trois des quatre reines et un prodigieux saignement de nez du pauvre Niam-Niam tombé sur cet ornement.

Le ballon portant Servadac et ses amis était resté de l'autre côté de l'édifice dans la façade un peu abîmée par le minaret; on entendait de grands cris, des allées et venues. Désolant allait descendre de l'arbre et courir chercher un peu de l'eau qui ruisselait dans un magnifique bassin, pour la jeter à la figure des reines évanouies, lorsque Farandoul l'arrêta d'un geste.

Les Saturniens accouraient en foule, avec une incohérence de cris et de gestes menaçants; au milieu d'eux, enchaînés déjà, Servadac et ses amis marchaient tête baissée.

— Gare à nous! s'écria Farandoul, les habitants de Saturne n'ont pas l'air commode!... Étrange ! étrange ! voyez donc leur conformation ! voyez, voyez, des ailes, une trompe, des nageoires!...

Les reines, revenues à elles, avaient remis la tête à la fenêtre et ne pouvaient retenir des exclamations d'étonnement.



*Types satnrniens.*
*Officiers et soldats de l'armée permanente.*

— Silence! silence! murmura Farandoul, ils ne regardent pas de notre côté; on ne nous a pas vus tomber et le feuillage nous protège.

En effet aucun des Saturniens ne semblait se douter de la présence du minaret dans l'arbre, tous leurs regards étaient pour les prisonniers Servadac, son brosseur Ben-Zouf, Palmyrin Rosette, six Espagnols, deux officiers et sept soldats anglais, tombés avec le ballon et relevés à moitié aplatis. Les malheureux, déjà couverts de chaînes, étaient interrogés avec rigueur par des Saturniens à tournure militaire.

Tout ce que Servadac put faire fut de lever en l'air un bras chargé de chaînes et de montrer le ciel. Sur un signe du chef indiquant une extrémité du jardin, les prisonniers furent rapidement entraînés de ce côté.

C'est ici le moment de parler de la bizarre conformation des habitants de Saturne; comme les terriens, les hommes de Saturne ont des bras et des jambes terminés, il est vrai, par des mains et des pieds palmés ou plutôt par des nageoires. Jusqu'ici rien de bien étrange, avec des bottes et des gants, il n'y paraîtrait pas trop; mais voici autre chose : les Saturniens ont dans le dos deux ailes semblables à celles des poissons volants ! Regardons maintenant leur visage; le nez, trompe atrophiée chez nous, s'est développé et se

balance au milieu de leur figure comme une trompe d'éléphant. — Cet immense nez a des fonctions multiples, nous voyons dans la foule remplissant le jardin ces diverses fonctions s'accomplir. Quelques Saturniens de haut rang portent des parasols avec ce nez, d'autres cueillent des fleurs des parterres; plus loin certains voltigent au-dessus des groupes et leur nez déployé devient une troisième aile. Enfin voici, dans les grandes pièces d'eau du parc, de jeunes Saturniens qui barbotent; pour eux ce nez à tout faire est devenu nageoire et sert de gouvernail pour les changements de front.

Et les Saturniennes, dira-t-on? Elles sont charmantes, tout simplement! Le beau sexe est largement représenté dans la foule. Ces dames possèdent à peu près les mêmes ornements que les hommes, avec cette différence que les pieds et les mains sont plus élégamment palmés, les ailes plus délicatement ourlées et que la trompe, plus fine, plus flexible, ondule plus gracieusement en suivant le balancement cadencé de la marche. Les trompes à la Roxelane sont assez communes, surtout parmi les femmes de la variété rose, car nous avons négligé de dire que dans Saturne le genre féminin comptait sept variétés : Blanche, Rose, Verte, Bleue, Jaune, Violette et Marron foncé; en tout sept espèces distinctes.

Sept espèces féminines contre une masculine! comme on le voit, Saturne est une planète perfectionnée.

Chaque Saturnien, à un âge fixé par les lois et qui varie suivant les latitudes, est tenu d'épouser un échantillon de chacune des variétés indiqué par voie de tirage au sort; c'est le mariage gratuit et obligatoire, sage institution que les Saturniens possèdent depuis des siècles, après avoir, il est vrai, combattu longtemps pour l'obtenir contre l'obstination des esprits rétrogrades et réactionnaires.

Servadac et ses compagnons, entraînés avec brutalité hors du parc, avaient été enfermés dans la salle basse d'une tour gardant l'entrée principale du palais. Là, ils avaient été livrés à leurs seules réflexions pendant plus de six heures; elles n'étaient pas roses les réflexions de ces infortunés, encore endoloris de leur chute, chargés de fers et tourmentés par l'appréhension d'un traitement plus barbare encore.

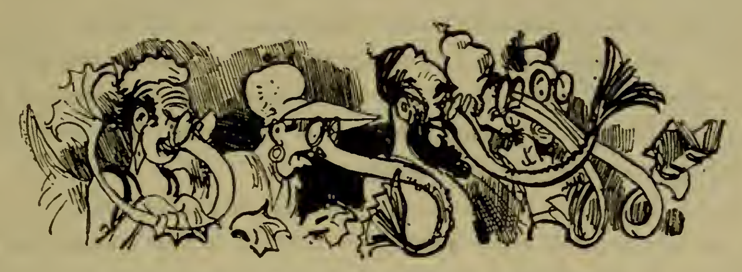
Enfin, vers la septième heure, les portes s'ouvrirent et des geôliers armés jusqu'aux dents s'avancèrent avec mille précautions pour faire sortir les prisonniers. Une nombreuse assemblée plutôt civile que militaire les attendait au dehors. Il y avait bien encore quelques vieilles moustaches de la force

armée, mais dans le plus grand nombre des assistants, Palmyrin Rosette reconnut à n'en pas douter des confrères, des savants !

Presque tous étaient chauves comme tous les savants terriens, et comme eux ornés de lunettes, d'abat-jour verts et de cornets acoustiques.

Une lueur d'espoir vint à l'esprit du pauvre astronome.

Ces savants, nous pouvons le dire, formaient une commission nommée d'urgence par les académies saturniennes pour examiner les êtres surnaturels, tombés miraculeusement du ciel, et pour décider s'ils pouvaient être jugés au criminel ou considérés comme de simples phénomènes; question délicate à résoudre.



*Types saturniens. Membres des académies et sociétés savantes.*

Les prisonniers défilèrent un à un devant la commission, Servadac en tête. On les examina de loin et prudemment, on les tourna et retourna, on les fit marcher, on voulut les faire voler, on regarda leurs mains avec curiosité, leurs nez avec dédain.

Palmyrin Rosette, habitué aux us et coutumes des sociétés savantes, suivait la discussion et comprenait presque les discours ; à la pantomime il vit qu'une proposition était faite, qu'elle était mise aux voix et adoptée à la presque unanimité.

Enfin l'un des savants saturniens dit quelques mots aux soldats, et prenant la tête du cortège, il rentra dans le parc avec les prisonniers. Au milieu d'une immense affluence accourue de la ville on les conduisit dans une partie du jardin séparée du reste par une grille et un fossé. Une grande inscription placée au-dessus de la porte d'entrée intrigua beaucoup les prisonniers.

Que voulait-elle dire ? Était-ce abattoir ou prison ?

La réponse vint bien vite. Une grande allée divisant le jardin dans toute sa longueur était bordée de petits enclos solidement grillagés et de cages

de grandeurs diverses, fermées par d'épais barreaux ; enclos et cages étaient presque tous occupes par des animaux aussi étranges que les Saturniens. Il y avait là les équivalents de nos éléphants, de nos tigres, de nos lions et nombre d'animaux impossibles à classer, des êtres hybrides, avec des ailes d'oiseaux sur des corps de mastodontes, des bêtes à six jambes et même à deux têtes, de grands oiseaux au bec armé de longues défenses, etc., etc.

Arrivé au milieu de l'allée, le cortège s'arrêta. Deux cages, les plus grandes, étaient vides, on ouvrit les portes et l'on y poussa les prisonniers après les avoir débarrassés de leurs chaînes.

— Jardin zoologique ! s'écria Palmyrin Rosette, nous faisons partie de la ménagerie !... Les misérables ! quelle insulte à un confrère !...

Et tous les prisonniers, furieux du traitement, se précipitèrent sur les barreaux de leurs cages qu'ils secouèrent avec fureur. La foule pressée au dehors recula épouvantée, mais les gardiens de la ménagerie se montrant alors, passèrent entre les barreaux de longues gaules et frottèrent vigoureusement les épaules des plus furieux.

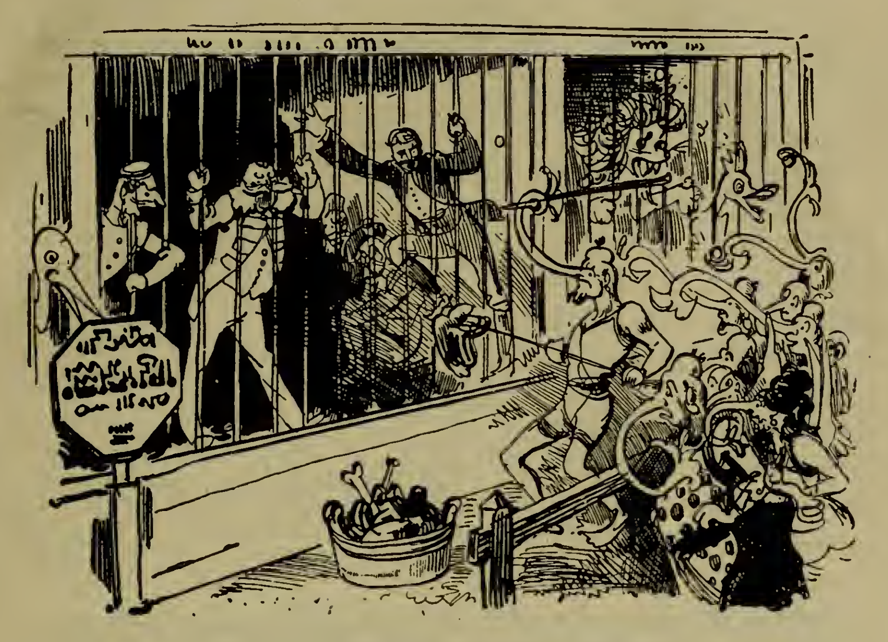
O rage ! ô douleur ! quelle honte pour un astronome comme Palmyrin, pour des officiers comme Servadac et les Anglais ! Se voir internés dans une ménagerie comme de simples animaux ! être battus par des gardiens brutaux sous les yeux d'une foule imbécile.

Et pour comble d'humiliation, voici que l'heure de la distribution de la nourriture étant arrivée, des gardiens porteurs de grands baquets pleins de viande noirâtre se montraient, jetant de cage en cage des morceaux sanguinolents ! Les bêtes voisines poussaient de longs hurlements ; on voyait dans les cages en face de celles des infortunés terriens, des espèces d'ours grimper à des troncs d'arbre et se balancer stupidement pour gagner leur pitance.

Enfin les baquets s'approchèrent des terriens. Le foule s'ouvrit et les gardiens, plaçant de gros morceaux de viande au bout de longues fourches, les passèrent avec mille précautions à travers les barreaux.

Servadac n'y put tenir, il sauta sur un os et le lança vigoureusement à travers la figure d'un bourgeois, niaisement ébahi au premier rang.

Le malheureux Saturnien poussa un cri horrible et s'évanouit dans les bras de ses sept femmes ; il avait le nez ou plutôt la trompe cassée !



*Servadac et ses compagnons enfermés à la ménagerie.*

# X

**Encore un cataclysme! — Retour à la terre.**
**— Comment les quatre reines, restées sur Saturne, épousèrent de puissants monarques et devinrent la souche d'une nouvelle race.**

Trois jours et trois nuits se passèrent sans que Farandoul pût retrouver la trace de Servadac. Pendant trois nuits il erra aventureusement dans le dédale des rues de la grande ville au nom inconnu où le hasard l'avait jeté. Ce ne fut pas sans courir de grands dangers lui-même et sans être maintes fois poursuivi par des bandes de Saturniens noctambules.

S'il avait compris la langue, il eût été vite renseigné par de gigantesques affiches placardées sur tous les murs et annonçant l'arrivée à la ménagerie nationale d'animaux extraordinaires visibles moyennant un petit supplément de prix.

Une longue description suivait, émanant de la commission scientifique et illustrée de portraits assez ressemblants dus aux premiers artistes animaliers. Farandoul les reconnut et fut induit à penser que les terriens avaient peut-être été engagés par un théâtre quelconque à titre de *great attraction*. Mais comment vérifier le fait? Comment acquérir une certitude ?

Non loin de cette affiche flamboyante, une autre d'apparence plus sérieuse, mais que Farandoul ne comprit pas davantage, annonçait une mesure correspondant à notre mise en état de siège. Le gouvernement, pour rassurer la population, décrétait l'organisation de patrouilles de nuit dans le but d'arriver à saisir les bêtes féroces aperçues depuis trois nuits dans la ville.

En descendant en ville, au commencement de la quatrième nuit, Farandoul se jeta, malgré sa prudence, juste au milieu d'une de ces patrouilles; mais, composée de miliciens peu aguerris, sa seule présence suffit pour la faire tomber à la renverse. Les plus braves s'enfuirent à tire-d'ailes, portant l'alarme dans tous les postes. Bientôt Farandoul entendit le bruit des gongs appelant la garnison, et pour éviter d'autres rencontres, il dut se replier sur le parc.

Un coin de ce parc n'avait pas été exploré par lui, c'était justement le coin de la ménagerie. A tout hasard, Farandoul s'y engagea, assez curieux de faire connaissance avec la faune saturnienne. Les bêtes féroces, réveillées en sursaut, poussaient de sourds rugissements, Farandoul allait de cage en cage, examinant les bêtes saturniennes à la clarté des lunes.

Ce fut ainsi qu'il arriva devant les cages renfermant Servadac et ses compagnons. Ceux-ci dormaient probablement dans le fond moins éclairé, Farandoul ne les vit pas; il crut les cages vides et allait passer outre, lorsqu'il faillit se jeter dans un instrument bizarre passé à travers les barreaux de la cage.

Farandoul recula d'étonnement, cet instrument ressemblait à un télescope ! Quelle était encore cette étrangeté ? Les animaux saturniens étudiaient-ils les astres? En regardant de plus près, un cri lui échappa, l'animal au télescope était Palmyrin Rosette.

D'autres cris lui répondirent. Du fond de la cage venaient de bondir Servadac et les autres.

— Vous, ici, enfermés à la ménagerie !

— Par Saint-Georges, dit un gros Anglais à l'air abattu, quelle humiliation pour des officiers de la reine ! Les Saturniens nous considèrent comme des animaux féroces et nous traitent comme tels; nous faisons partie de la

ménagerie avec des espèces d'ours pour voisins ; on nous bat, on nous passe de la viande crue au bout d'une fourche ; dans la journée, la foule vient rire de notre figure, les dames cherchent à nous agacer et les enfants nous jettent des petits pains noirs... triste ! triste !

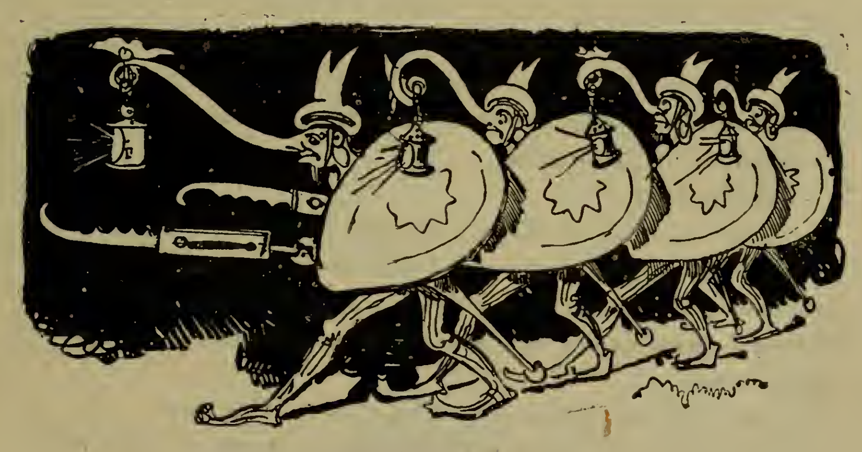
Servadac, rugissant intérieurement, ne disait mot ; tout à coup, Palmyrin Rosette, qui n'avait pas quitté le télescope, poussa un cri de joie.

— C'est elle ! la voilà ! mes calculs étaient justes !

— Qui cela, elle ?

— Ma comète ! notre comète ! Gallia ! celle que nous avons abandonnée pour cet horrible Saturne ! elle revient juste au même point...

En effet, une brillante comète, ondulant sa longue queue, venait de se lever radieuse à l'horizon, Palmyrin, suspendu à son télescope, semblait l'implorer avec la main sur son cœur.



*Types saturniens. Patrouille de la garde nationale.*

Cependant une ronde de gardiens, réveillés par les rugissements de la ménagerie, s'avançait au bout de l'allée. Farandoul prit la main de Servadac.

— Écoutez, mon ex-ennemi, ayez encore un peu de patience, la nuit prochaine je viens vous délivrer !... A demain...

Et Farandoul s'évanouit dans les ténèbres, laissant les malheureux avec une lueur d'espoir.

En arrivant au grand arbre, Farandoul trouva la colonie du minaret en émoi. Un jeune Saturnien et une femme de la variété bleue, un couple d'amoureux probablement, étaient venus roucouler dans l'arbre. L'apparition de Niam-Niam les avait tellement surpris qu'ils s'étaient presque laissés tomber à terre sans avoir la force de se servir de leurs ailes.

Cette circonstance inquiéta Farandoul; leur asile n'allait-il pas être découvert? Il se promit de faire bonne garde, et en attendant, fit préparer les armes pour une défense sérieuse. On passa le reste de la nuit à combiner un plan pour la délivrance des prétendus animaux féroces; il fut convenu que la nuit suivante, Farandoul et Désolant, laissant les reines sous la garde de Niam-Niam, s'en iraient forcer les cages de la ménagerie, et qu'ensuite la colonie, renforcée de dix-huit hommes avec cinq fusils, des revolvers et de la poudre, tâcherait de s'emparer de quelque édifice, tour ou château, facile à défendre, s'y retrancherait et ouvrirait les négociations avec les Saturniens pour arriver à une entente.

— C'est le bon plan! s'écria Désolant, et il réussira! Je nous vois déjà reconnus citoyens de Saturne, possesseurs d'un coin de terre, fondateurs d'une colonie prospère! Nous formerons une race nouvelle. Je pense que l'acclimatation ne sera pas difficile, l'air étant particulièrement sain. Avant peu, nous ressentirons les effets du milieu...

— Quels effets?

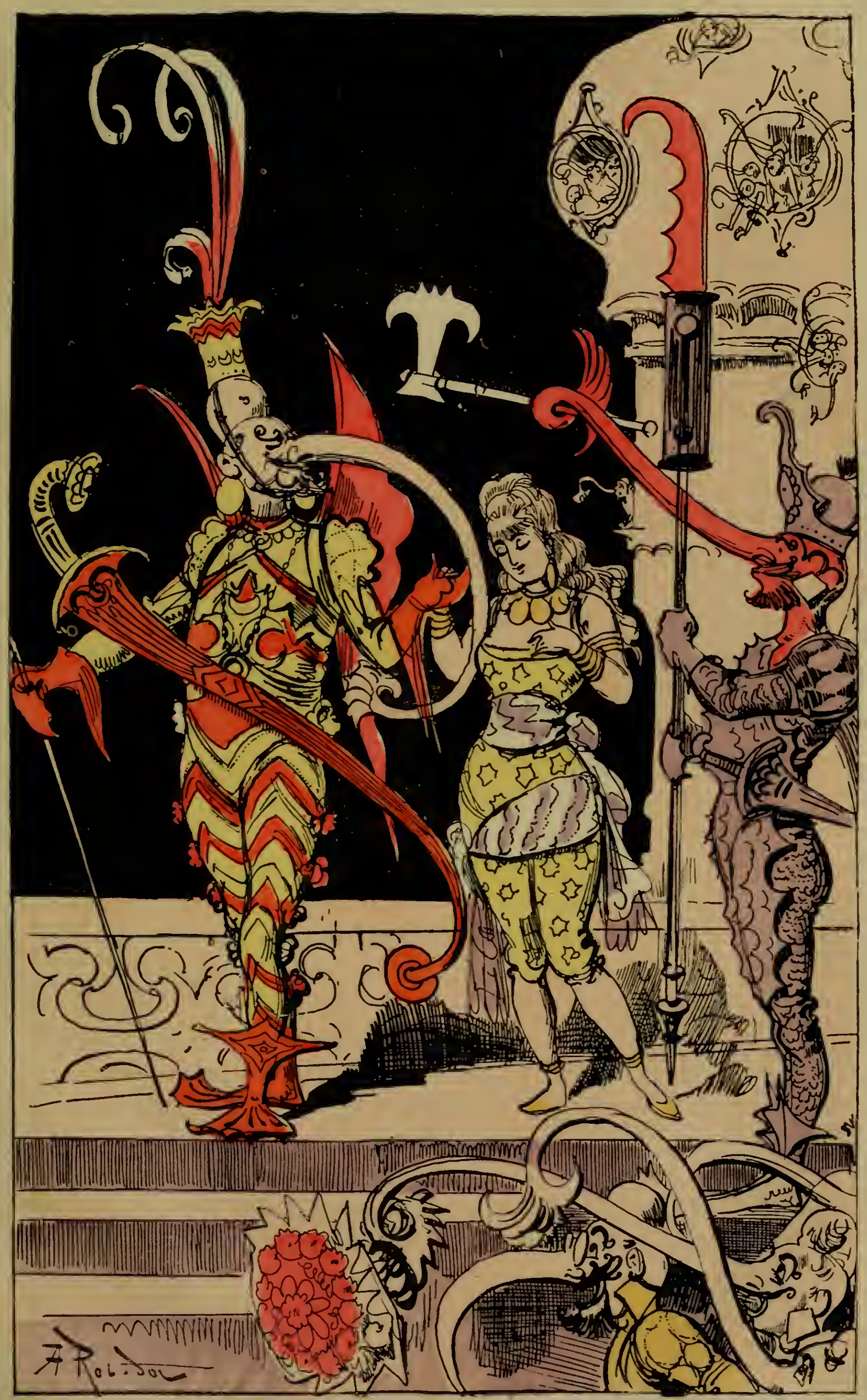
— Mais, de même que les Européens transplantés en Guinée prennent rapidement une coloration foncée qui passe au noir pur en quelques générations, de même, je pense que, soumis aux mêmes conditions générales que les Saturniens, nous devons rapidement nous transformer nous-mêmes! Notre nez deviendra...

— Quelle horreur! s'écrièrent à la fois Caroline et Angélina.

— Oui, mesdames, votre nez s'allongera en trompe, il vous poussera des nageoires... c'est la théorie du transformisme de Darwin...; avez-vous lu Darwin?

Les reines, n'ajoutant aucune foi aux prédictions du savant Désolant, se consolèrent bien vite. De son côté, le savant était très satisfait de son sort et ne regrettait aucunement la terre; quelle joie pour lui, tout un globe à connaître, toute une nature nouvelle à étudier! Son seul ennui était de ne pouvoir envoyer de rapports à la Société de géographie.

Une journée devait s'écouler encore avant que nos amis partissent pour délivrer les autres terriens; l'attente parut longue.

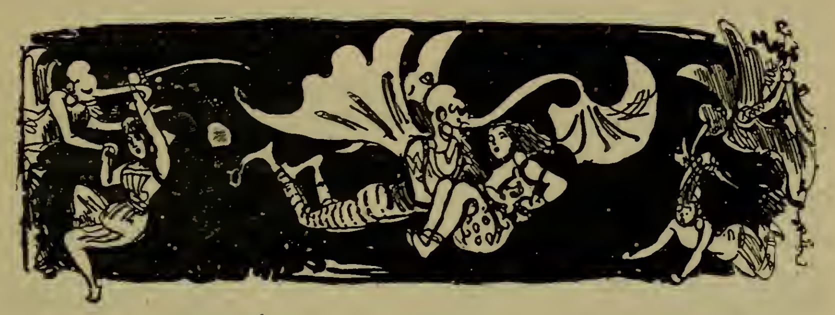


MARIAGE DE L'UNE DES REINES BLANCHES AVEC UN PUISSANT MONARQUE DE SATURNE
(*d'après le croquis d'une somnambule extra-lucide*).

A la nuit, Farandoul vit avec bonheur le temps se mettre à l'orage et des nuages effrayants, passant sur les lunes et sur l'anneau de Saturne, couvrir le jardin de ténèbres protectrices. Aux premiers coups du tonnerre, il descendit avec Désolant et se dirigea vers la ménagerie.

En proie à une terreur profonde, les fauves poussaient de lamentables hurlements ; les deux hommes coururent à la cage de Servadac et trouvèrent les terriens dans la surexcitation de l'attente.

Les barreaux de la cage étaient d'une force et d'une trempe interdisant tout espoir de les rompre ; heureusement Farandoul et Désolant avaient



*Enlèvement des quatre reines par les soldats saturniens.*

trouvé en route quelques outils de terrassiers oubliés dans le parc ; ils attaquèrent le sol au-dessous des cages et réussirent, après deux heures d'un travail herculéen, à pratiquer une ouverture assez large pour livrer passage aux prisonniers.

L'orage avait tourné à la tempête, un véritable cyclone s'abattait sur Saturne, brisant les arbres, renversant des pans de mur et versant sur le tout des torrents d'eau furieuse. Farandoul brûlait de regagner le minaret, on allait partir, lorsque Désolant s'apercut qu'il manquait un prisonnier...

— En effet! nous ne sommes que dix-sept! s'écria Servadac, qui donc tient à rester en cage?... Ah! c'est notre astronome, c'est M. Rosette!

— Attendez! attendez! répondit une voix dans la cage, je termine mes calculs!... Il s'agit bien de fuir maintenant, notre comète revient! Attendons-nous à un choc... Gallia a tourné autour de Saturne et revient avec une vitesse foudroyante en se rapprochant de plus en plus... elle a subi l'attraction de la planète, elle a déjà dépassé l'anneau et réduit une des lunes en poussière.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que nous touchons à un nouveau cataclysme, nous allons assister à une effroyable rencontre entre deux astres et je souhaite, sans trop l'espérer, que nous ne nous trouvions pas au point de rencontre... Si le choc a lieu en plein, Saturne éclatera comme un obus!

— Emportez-le, ordonna Farandoul.

Deux robustes Anglais saisirent l'astronome par les jambes.

— Mon télescope! mon télescope! hurlait Palmyrin.

Farandoul l'avait ramassé. Il le lui montra et Palmyrin plus tranquille se laissa emporter au milieu de la tourmente.

Le parc était ravagé, de tous côtés des arbres déracinés par la tempête gisaient en travers des chemins. On ne courait pas, on volait poussé par un vent effroyable.

Les terriens rencontrèrent en route un régiment de Saturniens qui regagnaient la ville en désordre et qui se culbutèrent pour éviter la lutte.

Hélas! Farandoul dans son impatience n'accorda pas assez d'attention à deux palanquins fermés, escortés par les soldats de Saturne; aucun serrement de cœur ne vint l'avertir, il n'eut aucun soupçon du malheur arrivé. Courant à la tête de ses hommes, il essayait de percer les ténèbres pour apercevoir l'arbre au feuillage touffu dans lequel se cachait le minaret.

Enfin la gigantesque silhouette apparut secouée par le vent. Farandoul escalada lestement les branches et gagna l'ouverture du minaret.

— Niam-Niam!... Kalunda! criait-il... Angélina!...

Rien ne répondit. Farandoul s'enfonça dans l'intérieur du minaret et n'eut besoin que d'une minute pour comprendre toute l'étendue de son malheur. Les Saturniens avaient enlevé les quatre reines! Une trompe tranchée d'un coup de sabre montrait que les vaillantes guerrières avaient tenté une résistance impossible...

Tout à coup Farandoul poussa un cri de joie, il venait d'entendre la voix de Niam-Niam au bas de l'arbre. Dans les bras du jeune sauvage, une ombre féminine se laissait aller sans forces... une des captives était reconquise...

— Laquelle est-ce?... cria Farandoul en se laissant glisser jusqu'à terre.

L'ombre féminine s'était redressée et se penchait les bras étendus vers Farandoul.

— Flora Klaknavor! Damnation! s'écria Farandoul furieux.

Niam-Niam fit entendre une exclamation piteuse.

— Pas ma faute, maître! il faisait si noir!...

Un coup de vent plus violent que les autres interrompit ses protestations. Tous furent renversés à terre et couverts d'un tourbillon de branchages et de pierres arrachés par la tempête; l'arbre au minaret craqua sous cette attaque terrible, se courba jusqu'à terre, se redressa et enfin, vaincu par l'ouragan, s'écroula sur le sol les racines en l'air.

Les terriens, ensevelis sous les branches et plus ou moins écrasés, essayaient de se relever, la voix de Palmyrin Rosette éclata dominant le fracas des écroulements :

— La comète! la comète! c'est le choc!...



*Un Saturnien eut la trompe tranchée d'un coup de sabre.*

Ceux qui purent l'entendre s'accrochèrent désespérément à tout ce qui se trouvait sous leurs mains, préparés à toutes les catastrophes.

Pendant dix longues minutes, ils furent ballottés par l'ouragan et roulés sur le sol avec les ruines de l'arbre; soudain les quelques hommes accrochés au minaret le sentirent se dégager du feuillage et s'enlever avec rapidité dans l'atmosphère en feu.

— Le minaret est emporté par la comète, reprit la voix de Palmyrin.

— Nous quittons Saturne! cria Farandoul, malédiction! et les quatre reines?...

...... L'épouvantable tempête qui avait signalé le passage de la comète Gallia dans l'atmosphère de Saturne continua longtemps sur la comète avec la même furie; ce ne fut guère que trente-six heures après la terrible secousse que les hommes accrochés au minaret purent profiter d'un instant de calme pour se reconnaître.

Huit terriens seulement avaient quitté Saturne et voyageaient dans l'espace à la suite de la comète.

C'étaient Farandoul, Niam-Niam, Servadac, son brosseur Ben-Zouf, Palmyrin Rosette, deux Espagnols, et l'inévitable Flora Mac-Klak-Navor! Les autres terriens, et Désolant avec eux, étaient restés sur Saturne!

Le minaret, considérablement réduit par le dernier choc, était bien étroit pour une aussi nombreuse population. Déjà ses habitants s'étaient divisés en deux groupes, Servadac et ses amis d'un côté, Farandoul, Niam-Niam et Flora de l'autre.

Farandoul et Servadac, peu disposés à fraterniser, se jetaient des regards farouches.

— Avez-vous des vivres? demanda Servadac tourmenté par la faim.

— Non, et vous?

— Pas davantage, nous allons être forcés de nous manger les uns les autres.

Palmyrin Rosette s'interposa et montra d'un geste à Servadac qu'il était facile de descendre sur la comète. En effet le minaret courait maintenant à quinze mètres à peine du sol de celle-ci, et fouettait les branches des forêts; le groupe Servadac n'eut qu'à se laisser glisser dans le feuillage et à descendre de branche en branche.

Farandoul, Niam-Niam et Flora n'avaient pas bougé.

— Bon voyage et bon appétit! leur cria ironiquement Servadac.

Niam-Niam répondit par un bond joyeux, se précipita vers l'intérieur du minaret et revint bientôt chargé de provisions.

Le prévoyant sauvage avait profité de la dernière nuit passée sur Saturne pour dévaliser un grand restaurant du parc saturnien. Nos amis avaient des vivres pour longtemps.

Retournons maintenant sur Saturne et voyons comment les reines étaient tombées au pouvoir des habitants de cette étrange planète. Le minaret caché dans l'arbre avait été découvert, et le puissant monarque habitant le grand palais, séduit par le portrait que les espions avaient fait des reines, avait donné l'ordre de les prendre vivantes coûte que coûte.

Ainsi donc, pendant que Farandoul et Désolant couraient à la ménagerie, pendant que Niam-Niam dévalisait le restaurant saturnien, des régiments s'étaient avancés sans bruit jusqu'au pied de l'arbre et des Saturniens déterminés s'étaient élancés à l'assaut du minaret. Les reines, surprises dans leur sommeil, s'étaient bravement défendues, mais succombant sous le nombre, elles avaient été enlevées et entraînées jusqu'au palais.

Cependant l'ouragan déchaîné sur Saturne faisait trembler les édifices sur leurs bases; qu'était devenu Farandoul au milieu de ce cataclysme? Les reines, enfermées dans un somptueux appartement du palais, crurent un instant que Saturne allait être pulvérisé par la comète, mais bientôt elles virent cette comète s'éloigner avec une rapidité vertigineuse.



*Demande en mariage.*

Au matin les reines reçurent la visite du prince et des grands personnages de la cour; elles s'aperçurent bien vite qu'au lieu d'avoir affaire comme Servadac à des ennemis, elles n'avaient que des admirateurs parmi les Saturniens. L'espoir rentra dans leur cœur; elles reçurent avec une affable dignité les hommages du monarque et des courtisans. Qu'étaient devenus leurs amis? elles essayèrent de faire comprendre leur anxiété au puissant monarque. Ce prince était plein de délicatesse, il donna quelques ordres et bientôt les reines virent apparaître les quelques terriens restés sur Saturne après le choc de la comète, c'est-à-dire les officiers anglais, quelques soldats, trois Espagnols et notre ami Désolant.

Désolant avait tout vu; il put dire aux pauvres reines comment Farandoul, accroché au minaret, avait été emporté de nouveau par la comète!... c'était fini, ô douleur! les reines et Farandoul étaient séparés pour jamais!!!......

Trois semaines après, quatre grandes nations étaient en fête sur Saturne. Quatre puissants monarques épousaient les quatre reines, dans l'espoir d'arriver à acclimater, sur cette belle planète, une huitième espèce de femmes.

Le même jour, à des millions de lieues de là, Farandoul, resté sur son minaret disloqué, se voyait emporté dans un nouveau cataclysme. Cette fois la comète se croisait avec la terre dans sa route autour du soleil; il en résultait un bouleversement épouvantable, et le minaret, ballotté entre les deux astres, entrait soudain dans l'atmosphère de la terre, tournait autour de notre planète et finalement venait tomber au milieu d'un grand fleuve.

Des hommes assis sur la rive avaient été témoins de la chute; ils s'étaient aussitôt élancés à l'eau et bientôt Farandoul, Niam-Niam et Flora étaient ramenés évanouis vers la terre.

— Farandoul!

— Mandibul!

Tels furent les deux cris qui retentirent simultanément. En effet c'étaient Mandibul et nos vieux amis les marins qui, désespérés de n'avoir pu retrouver leur chef sur la terre africaine, s'en revenaient tristement au Caire après avoir épuisé toutes leurs ressources. O Providence!

Il fallut tout raconter aux braves marins, il fallut dire les émotions de cette infernale course avec les reines à travers l'Afrique d'abord, puis dans l'atmosphère, et de planète en planète, jusque dans Saturne!

— Ouf! murmura Mandibul, vous devez avoir besoin de repos!

— Au contraire, mon cher ami, mon minaret était bien étroit, même après la perte des pauvres reines, et je sens que j'ai besoin de parcourir les continents pour me dégourdir. Voyons, où sommes-nous? A six lieues du Caire. Bravo! l'Asie n'est pas loin, en route pour l'Asie!

Niam-Niam entendant ces mots fit une grimace significative.

— Je comprends, reprit Farandoul, tu préfères rester en Afrique, eh bien! restes-y, mon garçon. A propos, tu es célibataire, épouse miss Flora et rends-la heureuse!

Et pendant que Niam-Niam et la descendante des Klak-Navor, montés sur un dromadaire, cadeau de Mandibul, disparaissaient dans le sud, nos amis se dirigèrent vers Alexandrie avec l'intention de prendre passage sur le premier paquebot venu à destination d'un rivage quelconque de la merveilleuse ASIE.

